2268. I. R. f. 1. d.



Frontispice *du Tom. 3.*

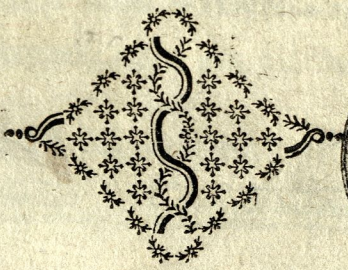


COLLECTION
COMPLETE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE EDITION,

Soigneuſement revue & corrigée.

TOME TROISIEME.



K. K.
LYCEAL
BIBLIOTHEK
ZU
LAIBACH

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de SAMUEL FAUCHE,
Libraire du ROI.

M. D. C. C. LXXV.

03064 3082

J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENEVE,

A MONSIEUR

D'ALEMBERT

De l'Académie Françoiſe, &c. &c. &c.

SUR SON ARTICLE

GENEVE

Dans le ſeptieme Volume de l'ENCYCLOPEDIE,

ET PARTICULIEREMENT SUR LE PROJET

D'ETABLIR

UN THEATRE DE COMEDIE EN CETTE VILLE.

Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum.

PRÉFACE.

J'AI tort, ſi j'ai pris en cette occaſion la plume ſans néceſſité. Il ne peut m'être ni avantageux ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je conſidere ſa perſonne: j'admire ſes talens: j'aime ſes ouvrages: je ſuis ſenſible au *bien qu'il a dit de mon pays*: honoré moi-même de ſes éloges, un juſte retour d'honnêteté m'oblige à toutes ſortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent ſur les devoirs que pour ceux dont toute la morale conſiſte en apparences. Juſtice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, *patrie*, voilà ſes premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il eſt coupable. Puis-je l'être en faiſant ce que j'ai dû? Pour me répondre, il faut avoir une

patrie à ſervir, & plus d'amour pour ſes devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas ſous les yeux l'Encyclopédie, je vais tranſcrire ici de l'article Geneve le paſſage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, ſi j'aſpirois à l'honneur de bien écrire; mais j'oſe en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de perſonne. En liſant ce paſſage iſolé, plus d'un lecteur ſera ſurpris du zele qui l'a pu dicter: en le liſant dans ſon article, on trouvera que la Comédie qui n'eſt pas à Geneve, & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choſes qui y ſont.

" On ne ſouffre point de Comédie à
„ Geneve: ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve
„ les ſpectacles en eux-mêmes; mais on
„ craint, dit-on, le goût de parure, de
„ diſſipation & de libertinage que les trou-
„ pes de Comédiens répandent parmi la
„ jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-il pas
„ poſſible de remédier à cet inconvénient

„ par des loix ſéveres & bien exécutées ſur
„ la conduite des Comédiens ? Par ce mo-
„ yen Geneve auroit des ſpectacles & des
„ mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns
„ & des autres ; les repréſentations théa-
„ trales formeroient le goût des citoyens,
„ & leur donneroient une fineſſe de tact,
„ une délicateſſe de ſentiment qu'il eſt
„ très-difficile d'acquérir ſans ce ſecours ;
„ la littérature en profiteroit ſans que le
„ libertinage fît des progrès, & Geneve
„ réuniroit la ſageſſe de Lacédémone à la
„ politeſſe d'Athenes. Une autre conſidé-
„ ration, digne d'une République ſi ſage
„ & ſi éclairée, devroit peut-être l'enga-
„ ger à permettre les ſpectacles. Le pré-
„ jugé barbare contre la profeſſion de Co-
„ médien, l'eſpece d'aviliſſement où nous
„ avons mis ces hommes ſi néceſſaires aux
„ progrès & au ſoutien des arts, eſt cer-
„ tainement une des principales cauſes qui
„ contribuent au déréglement que nous leur
„ reprochons ; ils cherchent à ſe dédom-
„ mager par les plaiſirs, de l'eſtime que
„ leur état ne peut obtenir. Parmi nous,

„ un Comédien qui a des mœurs eſt dou-
„ blement reſpectable; mais à peine lui en
„ fait-on gré. Le Traitant qui inſulte à
„ l'indigence publique & qui s'en nourrit,
„ le Courtiſan qui rampe & qui ne paie
„ point ſes dettes : voilà l'eſpece d'hom-
„ mes que nous honorons le plus. Si les
„ Comédiens étoient non ſeulement ſouf-
„ ferts à Geneve, mais contenus d'abord
„ par des réglemens ſages, protégés enſui-
„ te & même conſidérés dès qu'ils en ſe-
„ roient dignes, enfin abſolument placés
„ ſur la même ligne que les autres ci-
„ toyens, cette ville auroit bientôt l'avan-
„ tage de poſſéder ce qu'on croit ſi rare &
„ qui ne l'eſt que par notre faute, une
„ troupe de Comédiens eſtimables. Ajou-
„ tons que cette troupe deviendroit bien-
„ tôt la meilleure de l'Europe ; pluſieurs
„ perſonnes, pleines de goût & de diſpo-
„ ſitions pour le théatre, & qui craignent
„ de ſe déshonorer parmi nous en s'y li-
„ vrant, accourroient à Geneve, pour
„ cultiver non ſeulement ſans honte, mais
„ même avec eſtime un talent ſi agréable

„ & ſi peu commun. Le ſéjour de cette
„ ville, que bien des François regardent
„ comme triſte par la privation des ſpec-
„ tacles, deviendroit alors le ſéjour des
„ plaiſirs honnêtes, comme il eſt celui de
„ la philoſophie & de la liberté; & les
„ Etrangers ne ſeroient plus ſurpris de voir
„ que dans une ville où les ſpectacles dé-
„ cens & réguliers ſont défendus, on per-
„ mette des farces groſſieres & ſans eſprit,
„ auſſi contraires au bon goût qu'aux bon-
„ nes mœurs. Ce n'eſt pas tout; peu à
„ peu l'exemple des Comédiens de Geneve,
„ la régularité de leur conduite, & la con-
„ ſidération dont elle les feroit jouir, ſer-
„ viroient de modele aux Comédiens des
„ autres nations, & de leçon à ceux qui
„ les ont traités juſqu'ici avec tant de ri-
„ gueur & même d'inconſéquence. On ne
„ les verroit pas d'un côté penſionnés par
„ le Gouvernement & de l'autre un objet
„ d'anathême; nos Prêtres perdroient
„ l'habitude de les excommunier & nos
„ bourgeois de les regarder avec mépris;
„ & une petite République auroit la gloire

„ d'avoir réformé l'Europe ſur ce point, „ plus important, peut-être, qu'on ne „ penſe. „

Voila certainement le tableau le plus agréable & le plus ſéduiſant qu'on put nous offrir; mais voilà en même tems le plus dangereux conſeil qu'on put nous donner. Du moins, tel eſt mon ſentiment, & mes raiſons ſont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeuneſſe de Geneve, entraînée par une autorité d'un ſi grand poids, ne ſe livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a *déjà que trop* de penchant? Combien, depuis la publicatiou de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriſer l'établiſſement d'un théatre, croyant rendre un ſervice à la patrie & preſque au genre humain? Voilà le ſujet de mes allarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends juſtice aux intentions de M. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me

tromperois, ne dois-je pas agir, parler, ſelon ma conſcience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſujets moins néceſſaires. Douce obſcurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſu t'aimer; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que mon nom ſe trouve avec ceux des auteurs; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article Geneve m'eût échappé, ou qu'on ne put inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je déſavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres ſentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas beſoin de mes conſeils, je le ſais bien;

mais moi, j'ai beſoin de m'honorer, en montrant que je penſe comme eux ſur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, ſi loin de ce qu'il devroit être, eſt loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choſes ont concourru à le mettre au-deſſous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne ſoit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tint lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais *j'ai* vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui eſt-ce qui ſe ſoucie d'elle ? Triſte recommandation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art là. Tel me diſputera malignement cette perte. Soit : cependant je me ſens déchu & l'on ne tombe pas au-deſſous de rien.

Premierement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philoſophie ; mais d'une vérité de pratique importante à tout un

peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public; ni de faire penſer les autres, mais d'expliquer nettement ma penſée. Il a donc fallu changer de ſtyle: pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en plus de mots; & voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord ſur une feuille ou deux d'impreſſion tout au plus : j'ai commencé à la hâte, & mon ſujet s'étendant ſous ma plume, je l'ai laiſſée aller ſans contrainte. J'étois malade & triſte; &, quoique j'euſſe grand beſoin de diſtraction, je me ſentois ſi peu en état de penſer & d'écrire, que, ſi l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût ſoutenu, j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jetté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour

ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne ſauroient ſe trouver dans cet Ouvrage. Vivant ſeul, je n'ai pu le montrer à perſonne. J'avois un Ariſtarque ſévere & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus (*); mais je le regretterai ſans ceſſe, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La ſolitude calme l'ame, & appaiſe les paſſions que le déſordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai preſque ceſſé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en

(*) Ad amicum etſi produxeris gladium, non deſperes; eſt enim regreſſus ad amicum. Si aperueris os triſte, non timeas; eſt enim concordatio: excepto convitio, & improperio, & ſuperbiâ, & myſterii revelatione, & plagâ doloſa. In his omnibus effugiet amicus. *Eccleſiaſtic.* XXII. 26. 27.

dire d'eux. Il faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſtituerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice ; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faiſoit lire ; je conſens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raiſons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diſſimuler; le public ne la ſentiroit que trop malgré moi. Si dans les eſſais ſortis de ma plume ce papier eſt encore au-deſſous des autres, c'eſt moins la faute des circonſtances que la mienne : c'eſt que je ſuis au-deſſous de moi-même. Les maux du corps épuiſent l'ame : à force de ſouffrir, elle perd ſon reſſort. Un inſtant de fermentation paſſagere produiſit en moi quelque lueur de talent ; il s'eſt montré tard, il s'eſt éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je ſuis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il eſt paſſé ; j'ai la

honte de me ſurvivre. Lecteur, ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre; car pour moi, je ne ſuis plus.

A Montmorenci, le 20 Mars 1758.

J. J. ROUSSEAU
CITOYEN DE GENEVE,
A MONSIEUR
D'ALEMBERT.

J'Ai lu, Monſieur, avec plaiſir votre article, Geneve, dans le 7me. Volume de l'*Encyclopédie*. En le reliſant avec plus de plaiſir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, ſous vos auſpices, au public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais ſi les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma ſincérité parlera pour moi: N'être pas de votre avis ſur quelques points, c'eſt aſſez m'expliquer ſur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins; mais ſur lequel, par la raiſon que je viens de dire, le ſilence ne m'eſt pas permis. C'eſt le jugement que vous portez de la doctrine de nos Miniſtres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps reſpectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux ſeuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la conſidération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philoſophie, & ne craignent pas l'œil du Philoſophe. Mais, Monſieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce ſoit à leur maniere,

& non pas à la nôtre ; de peur qu'ils ne s'offenſent avec raiſon des louanges nuiſibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en bleſſent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en ſont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte eſt toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement ſans conſéquence pour des Laïques, ne le ſont jamais pour des Théologiens ?

Vous me direz qu'il eſt queſtion de faits & non de louanges, & que le Philoſophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes : mais cette prétendue vérité n'eſt pas ſi claire, ni ſi indifférente, que vous ſoyez en droit de l'avancer ſans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les ſentimens qu'un corps profeſſe, & ſur leſquels il ſe conduit, ne ſont pas les ſiens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps eccléſiaſtique les ſentimens dont vous parlez ; mais vous les attribuez à pluſieurs, & pluſieurs dans un petit nombre ſont toujours une ſi grande partie que le tout doit s'en reſſentir.

PLUSIEURS Paſteurs de Geneve n'ont, ſelon vous, qu'un Socinianiſme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'oſe vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou ſur l'aveu des Paſteurs en queſtion.

OR dans les matieres de pur dogme & qui ne

tiennent point à la morale, comment peut on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée? Qui sait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques & désavouées, un Prêtre acharné poursuive l'Auteur sur ces conséquences, le Prêtre fait son métier & n'étonne personne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute; & le Philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime?

IL resteroit donc à penser, sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers: mais si c'étoit en effet leur sentiment, & qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique; ils l'auroient dit au Philosophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve est sans replique; c'est que vous l'avez publié.

JE NE prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent, & j'ajoute qu'elle

ne reſſemble en rien à celle dont ils nous inſtruiſent. Je ne ſais ce que c'eſt que le Socinianiſme; ainſi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; & même ſur quelques notions confuſes de cette ſecte & de ſon fondateur, je me ſens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais, en général, je ſuis l'ami de toute Religion paiſible, où l'on ſert l'Etre éternel ſelon la raiſon qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt celle de ſa raiſon (*a*); &

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'inſtant les armes des mains à l'intolérant & au ſuperſtitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proſélites qui ſemble animer les incrédules. C'eſt que la raiſon humaine n'a pas de meſure commune bien déterminée, & qu'il eſt injuſte à tout homme de donner la ſienne pour regle à celle des autres.

Suppoſons de la bonne foi, ſans laquelle toute diſpute n'eſt que du caquet. Juſqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a ſa propre raiſon qui le détermine; ainſi ce ſentiment ne mene point au Scepticiſme; mais auſſi les bornes générales de la raiſon n'étant point fixées, & nul n'ayant inſpection ſur celle d'autrui, voilà tout-d'un-coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil, & l'opinion, c'eſt par-là qu'on termineroit à la fin les diſſentions des Prêtres & des Philoſophes. Mais peut-être ne ſeroit-ce le compte ni des uns ni des autres: il n'y auroit plus ni perſécutions ni diſputes; les premiers n'auroient perſonne à tourmenter; les ſeconds, perſonne à convaincre: autant vaudroit quitter le métier.

comment concevrai-je que Dieu le puiſſe de ne s'être pas fait un entendement (*b*) contraire à

Si l'on me demandoit là-deſſus pourquoi donc je diſpute moi-même ? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expoſe des vérités de pratique, que je me fonde ſur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je penſe, je ne trouve point mauvais qu'on ne ſoit pas de mon avis.

(*b*) Il faut ſe reſſouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'eſt pas Proteſtant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuſe nos Miniſtres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & ſe fait néceſſairement dans pluſieurs autres, ſans qu'on y ſonge.

Le monde intellectuel, ſans en excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables ; parce que la raiſon, qui les démontre exiſtantes, ne peut les toucher, pour ainſi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais ſeulement les appercevoir. Tel eſt le dogme de l'exiſtence de Dieu ; tels ſont les myſteres admis dans les Communions Proteſtantes. Les myſteres qui heurtent la raiſon, pour me ſervir des termes de M. d'Alembert, ſont toute autre choſe. Leur contradiction même les fait rentrer dans ſes bornes ; elle a toutes les priſes imaginables pour ſentir qu'ils n'exiſtent pas ; car bien qu'on ne puiſſe voir une choſe abſurde, rien n'eſt ſi clair que l'abſurdité. Voilà ce qui arrive, lorſqu'on ſoutient à la fois deux propoſitions contradictoires. Si vous me dites qu'un eſpace d'un pouce eſt auſſi un eſpace d'un pied, vous ne dites point du tout une choſe myſtérieuſe, obſcure, incompréhenſible ; vous dites, au contraire, une abſurdité lumineuſe & palpable, une choſe

celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie eſt plus grande que le tout, que pourrois-je penſer en moi-même, ſinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe qui ne voit nulle abſurdité dans les myſteres, eſt obligé de les croire ; mais ſi le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera, lui, par vous prouver que c'eſt une abſurdité de raiſonner ſur ce qu'on ne ſauroit entendre. Que faire donc ? Le laiſſer en repos.

JE ne ſuis pas plus ſcandaliſé que ceux qui ſervent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec ſa juſtice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les paſſages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre choſe ? Nul n'eſt plus pénétré que moi d'amour & de reſpect pour le plus ſublime de tous les Livres ; il me

évidemment fauſſe. De quelque genre que ſoient les démonſtrations qui l'établiſſent, elles ne ſauroient l'emporter ſur celle qui la détruit, parce qu'elle eſt tirée immédiatement des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude humaine. Autrement la raiſon, dépoſant contre-elle même, nous forceroit à la récuſer ; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi ſeroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il ſoit, qui dit croire à de pareils myſteres, en impoſe donc, ou ne ſait ce qu'il dit.

console & m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Ecriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes : car de quelque autenticité que puisse être le texte sacré, il est encore plus croyable que la Bible soit altérée, que Dieu injuste ou malfaisant.

VOILA, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible, si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux, me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens, je vous remercie pour ma Patrie de l'esprit de Philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolérans (c), il ne s'ensuit pas que ses membres

(c) Sur la Tolérance Chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y

ſoient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous ſuivre. Quoi qu'un tel ſyſtème n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Paſteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournit à d'autres le ſujet d'une accuſation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois-je de la profeſſion de foi d'autrui? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires? Combien de gens ſe ſont chargés de la mienne en m'accuſant de manquer de Religion, qui ſûrement ont fort mal lu dans mon cœur? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes: car un des devoirs qu'elle m'impoſe eſt de reſpecter les ſecrets des conſciences. Monſieur, jugeons les actions des hommes, & laiſſons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop, peut-être, ſur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'eſt pas auſſi le ſujet de cette Lettre. Les Miniſtres de Geneve n'ont pas beſoin de la plume d'autrui pour ſe

verra par quelles raiſons l'Egliſe doit apporter encore plus de ménagement & de circonſpection dans la cenſure des erreurs ſur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette cenſure la douceur du Chrétien, la raiſon du ſage, & le zele du Paſteur.

défendre (*d*); ce n'eſt pas la mienne qu'ils choiſiroient pour cela, & de pareilles diſcuſſions ſont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaiſir; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoiſſons point, me taire ſur cette aſſertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'eſt ce que je ſuis fort éloigné de faire. Senſible au bonheur que nous avons de poſſéder un corps de Théologiens Philoſophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*e*) & de Miniſtres de

(*d*) C'eſt ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eſt point parvenue dans ma retraite; mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudiſſement. Ainſi, non ſeulement je jouis du plaiſir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils meritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je ſens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entiérement ſuperflu, & le rendroit peut-être indiſcret dans tout autre cas; mais étant ſur le point de le ſupprimer, j'ai vu que, parlant du même article qui y a donné lieu, la même raiſon ſubſiſtoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon ſilence pour une eſpece de conſentement. Je laiſſe donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que ſi elles viennent hors de propos ſur une affaire heureuſement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Egliſe de Geneve, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*e*) C'eſt ainſi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Eccléſiaſtiques; ſoit pour dire ce qu'ils ſont en effet; ſoit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occaſion pour eux de ſe rabaiſſer juſqu'à n'être plus que des Gens d'Egliſe. Il nous importe de les conſerver tels qu'il ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins grave & moins ſérieuſe, mais qui nous intéreſſe encore aſſez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence ; c'eſt celle du projet d'établir un Théatre de Comédie à Geneve. Je n'expoſerai point ici mes conjectures ſur les motifs qui vous ont pu porter à nous propoſer un établiſſement ſi contraire à nos maximes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne s'agit pour moi que des nôtres, & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt que vous ſerez ſurement le premier Philoſophe (*f*), qui jamais ait

(*f*) De deux célebres Hiſtoriens, tous deux Philoſophes, tous deux chers à M. d'Alembert, le moderne ſeroit de ſon avis, peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite ſi volontiers, & qu'à l'obſcurité près il imite ſi bien quelquefois, en eût-il été de même ?

excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre, à ſe charger d'un ſpectacle public.

QUE de queſtions je trouve à diſcuter dans celle que vous ſemblez réſoudre ! Si les Spectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'auſtérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les ſouffrir dans une petite ville? Si la profeſſion de Comédien peut être honnête? Si les Comédiennes peuvent être auſſi ſages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix ſuffiſent pour réprimer les abus? Si ces loix peuvent être bien obſervées ? &c. Tout eſt problème encore ſur les vrais effets du Théatre, parce que les diſputes qu'il occaſionne, ne partageant que les Gens d'Egliſe & les Gens du monde, chacun ne l'enviſage que par ſes préjugés. Voilà, Monſieur, des recherches qui ne ſeroient pas indignes de votre plume. Pour moi, ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſemens que vous nous avez rendus néceſſaires ; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma Patrie, & qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Au premier coup-d'œil jetté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eſt un amuſement, & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que

tout amuſement inutile eſt un mal, pour un Etre dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en fait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen, ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en ſait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles: mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe de ce Barbare (g) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des Jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans? Le Barbare avoit raiſon. L'on croit s'aſſembler au Spectacle, & c'eſt là que chacun

(g) Chryſoſt. in Matth. Homel. 38.

s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer des malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

DEMANDER si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague ; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'especes (*h*) ; il y a de peuple à peuple une

(*h*) „ Il peut y avoir des spectacles blâmables en „ eux-mêmes, comme ceux qui sont inhumains, ou in„ décens & licentieux : tels étoient quelques-uns des „ spectacles parmi les payens. Mais il en est aussi d'in„ différens en eux-mêmes, qui ne deviennent mauvais „ que par l'abus qu'on en fait ; par exemple, les pie„ ces de Théatre n'ont rien de mauvais entant qu'on y „ trouve une peinture des caracteres & des actions des „ hommes, où l'on pourroit même donner des leçons „ utiles & agréables pour toutes les conditions ; mais „ si l'on y débite une morale relâchée, si les perſon„ nes qui exercent cette profession menent une vie li„ centieuse & servent à corrompre les autres, si de „ tels spectacles entretiennent la vanité, la fainéan„ tise, le luxe, l'impudicité, il est visible alors que „ la chose tourne en abus, & qu'à moins qu'on ne trou„ ve le moyen de corriger ces abus ou de s'en garantir,

prodigieuſe diverſité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme eſt un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient ſi différent de lui-même, qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui eſt bon aux hommes en général, mais ce qui leur eſt bon dans tel tems ou dans tel pays: ainſi les Pieces de Ménandre, faites pour le théatre d'Athenes, étoient déplacées ſur celui de Rome: ainſi les combats des Gladiateurs, qui, ſous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inſpiroient, ſous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du ſang & la cruauté: du même objet offert au même Peuple en différens tems, il apprit d'abord à mépriſer ſa vie, & enſuite à ſe jouer de celle d'autrui.

QUANT à l'eſpece des Spectacles, c'eſt néceſſairement le plaiſir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver; à la bonne heure; mais l'objet principal eſt de plaire, &, pourvu que le Peuple s'amuſe, cet

„ il vaut mieux renoncer à cette ſorte d'amuſement ". Inſtruction Chrétienne. T. III. L. III. Chapitre 16.

Voilà l'état de la queſtion bien poſé, il s'agit de ſavoir ſi la morale du théatre eſt néceſſairement relâchée, ſi les abus ſont inévitables, ſi les inconvéniens dérivent de la nature de la choſe, ou s'ils viennent de cauſes qu'on en puiſſe écarter.

objet eſt aſſez rempli. Cela ſeul empêchera toujours qu'on ne puiſſe donner à ces ſortes d'établiſſemens tous les avantages dont ils ſeroient ſuſceptibles, & c'eſt s'abuſer beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne ſauroit mettre en pratique ſans rebuter ceux qu'on croit inſtruire. Voilà d'où naît la diverſité des Spectacles, ſelon les goûts divers des nations. Un Peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrieres & périlleuſes, où brillent la valeur & le ſens froid. Un Peuple féroce & bouillant veut du ſang, des combats, des paſſions atroces. Un Peuple voluptueux veut de la muſique & des danſes. Un peuple galant veut de l'amour & de la politeſſe. Un peuple badin veut de la plaiſanterie & du ridicule. *Trahit ſua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des Spectacles qui favoriſent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modéraſſent.

La Scene, en général, eſt un tableau des paſſions humaines, dont l'original eſt dans tous les cœurs : mais ſi le Peintre n'avoit ſoin de flater ces paſſions, les Spectateurs ſeroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus ſe voir ſous un aſpect qui les fit mépriſer d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuſes, c'eſt ſeulement à celles qui ne ſont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainſi l'Auteur ne fait encore en cela que ſuivre le ſentiment du public ; & alors ces paſſions de rebut ſont toujours employées à

en faire valoir d'autres, ſinon plus légitimes, du moins plus au gré des Spectateurs. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la Scene. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toujours, n'y ſauroit intéreſſer perſonne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable: dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

QU'ON n'attribue donc pas au Théatre le pouvoir de changer des ſentimens ni des mœurs qu'il ne peut que ſuivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoſeroit bientôt pour lui ſeul. Quand Moliere corrigea la Scene comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (*i*), il le ſuivit ou le développa, comme fit auſſi Corneille

(*i*) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à ſe ſoutenir; le plus parfait de ſes ouvrages tomba dans ſa naiſſance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Miſantrope.

Tout ceci eſt fondé ſur une maxime évidente; ſavoir, qu'un peuple ſuit ſouvent des uſages qu'il mépriſe, ou qu'il eſt prêt à mépriſer, ſi-tôt qu'on oſera lui en donner l'exemple. Quand de mon tems on jouoit la fureur des Pantins, on ne faiſoit que dire au Théatre ce que penſoient ceux même qui paſſoient leur journée à ce ſot amuſement; mais les goûts conſtans d'un peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés, doivent être reſpectés ſur la Scene. Jamais Poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

neille de ſon côté. C'étoit l'ancien Théatre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un ſiecle devenu plus poli, le Théatre gardoit ſa premiere groſſiéreté. Auſſi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, ſi leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoiſſeurs ont beau les admirer toujours; ſi le public les admire encore, c'eſt plus par honte de s'en dédire que par un vrai ſentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'eſt que jamais une bonne Piece ne choque les mœurs (*k*) de ſon tems. Qui eſt-ce qui doute que, ſur nos Théatres, la meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat? On ne ſauroit ſe mettre à la place de gens qui ne nous reſſemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres a pourtant grand ſoin d'approprier ſa Piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réuſſit jamais, & le ſuccès même de ceux qui l'ont priſe a ſouvent des cauſes bien différentes

(*k*) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces choſes ne ſoit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & ſouffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne ſignifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même-tems, propoſition qui demande éclairciſſement & diſcuſſion; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui eſt inconteſtable.

de celles que lui ſuppoſe un obſervateur ſuperficiel. Quand Arlequin Sauvage eſt ſi bien accueilli des Spectateurs, penſe-t-on que ce ſoit par le goût qu'ils prennent pour le ſens & la ſimplicité de ce perſonnage, & qu'un ſeul d'entr'eux voulût pour cela lui reſſembler? C'eſt, tout au contraire, que cette Piece favoriſe leur tour d'eſprit, qui eſt d'aimer & rechercher les idées neuves & ſingulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'eſt préciſément leur averſion pour les choſes communes, qui les ramene quelquefois aux choſes ſimples.

IL s'enſuit de ces premieres obſervations, que l'effet général du Spectacle eſt de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les paſſions. En ce ſens il ſembleroit que cet effet, ſe bornant à charger & non changer les mœurs établies, la Comédie ſeroit bonne aux bons, & mauvaiſe aux méchans. Encore dans le premier cas reſteroit-il toujours à ſavoir ſi les paſſions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je ſais que la Poëtique du Théatre prétend faire tout le contraire, & purger les paſſions en les excitant: mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que pour devenir tempérant & ſage, il faut commencer par être furieux & fou?

„ EH non! ce n'eſt pas cela, diſent les parti-
„ ſans du Théatre. La Tragédie prétend bien
„ que toutes les paſſions dont elle fait des ta-

„ bleaux nous émeuvent, mais elle ne veut pas „ toujours que notre affection ſoit la même que „ celle du perſonnage tourmenté par une paſ- „ ſion. Le plus ſouvent, au contraire, ſon but „ eſt d'exciter en nous des ſentimens oppoſés à „ ceux qu'elle prête à ſes perſonnages. „ Ils diſent encore que ſi les Auteurs abuſent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin, que la peinture fidele des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour nous les faire éviter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables.

Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes, que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même & qui ſe prolonge après la Piece, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude, & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentimens au beſoin? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi naître, & que les Auteurs ont ſoin d'embellir encore pour rendre leurs Pieces plus agréables? Ne ſait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs, qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille, & que les com-

battre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur plus ſenſible à toutes ? Le ſeul inſtrument qui ſerve à les purger eſt la raiſon, & j'ai déjà dit que la raiſon n'avoit nul effet au Théatre. Nous ne partageons pas les affections de tous les perſonnages, il eſt vrai : car, leurs intérêts étant oppoſés, il faut bien que l'Auteur nous en faſſe préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais loin de choiſir pour cela les paſſions qu'il veut nous faire aimer, il eſt forcé de choiſir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéreſſe en faiſant haïr les François : à Tunis, la belle paſſion ſeroit la piraterie ; à Meſſine, une vengeance bien ſavoureuſe ; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (*l*) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle Piece où l'on n'ira point ; & c'eſt alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de ſon art, à celle qui ſert de baſe à toutes les au-

(*l*) Qu'on mette, pour voir, ſur la Scene Françoiſe, un homme droit & vertueux, mais ſimple & groſſier, ſans amour, ſans galanterie, & qui ne faſſe point de belles phraſes ; qu'on y mette un ſage ſans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadaſſin, refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur, & qu'on épuiſe tout l'art du Théatre pour rendre ces perſonnages intéreſſans comme le Cid au peuple François : j'aurai tort, ſi l'on réuſſit.

tres, qui eſt de réuſſir. Ainſi le Théatre purge les paſſions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien adminiſtré ?

Il y a donc un concours de cauſes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puiſſe donner aux Spectacles la perfection dont on les croit ſuſceptibles, & qu'ils ne produiſent les effets avantageux qu'on ſemble en attendre. Quand on ſuppoſeroit même cette perfection auſſi grande qu'elle peut être, & le peuple auſſi bien diſpoſé qu'on voudra; encore ces effets ſe réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre ſenſibles. Je ne ſache que trois ſortes d'inſtrumens, à l'aide deſquels on puiſſe agir ſur les mœurs d'un peuple, ſavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaiſir. Or les loix n'ont nul accès au Théatre, dont la moindre contrainte (*m*) feroit une peine & non pas un amuſement. L'opinion n'en dépend point, puiſqu'au-

(*m*) Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des Pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne ſauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théatre faiſoit égorger ceux qui s'endormoient; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaiſir d'un court ſommeil ne coûtât la vie à Veſpaſien. Nobles Acteurs de l'Opéra de Paris, ah ! ſi vous euſſiez joui de la puiſſance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

lieu de faire la loi au public, le Théatre la reçoit de lui; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

EXAMINONS s'il en peut avoir d'autres. Le Théatre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchans, & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles? Le Théatre rend la vertu aimable . . . Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui! Les méchans sont haïs sur la Scene . . . Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoît pour tels? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du Théatre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & ſans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des ſentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes? Que toutes ces vaines prétentions approfondies ſont puériles & dépourvues de ſens! Ah! ſi la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oſer ſoutenir que l'homme eſt né bon, je le penſe & crois l'avoir prouvé; la ſource de l'intérêt qui nous attache à ce qui eſt honnête & nous inſpire de l'averſion pour le mal, eſt en nous & non dans les Pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais ſeulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*n*) eſt un ſentiment auſſi naturel au cœur humain que l'amour de ſoi même; il n'y naît point d'un arrangement de ſcenes; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; & de ce pur ſentiment qu'il flate naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

(*n*) C'eſt du beau moral qu'il eſt-ici queſtion. Quoi qu'en diſent les Philoſophes, cet amour eſt inné dans l'homme, & ſert de principe à la conſcience. Je puis citer en exemple de cela la petite Piece de Nanine, qui a fait murmurer l'aſſemblée & ne s'eſt ſoutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de la nature y ſont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

IMAGINEZ la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit: mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent; & c'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul; en ſorte que chacun lui rendît fidélement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au Spectacle? Préciſément ce qu'il voudroit trouver par tout; des leçons de vertu pour

le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur; soit, mais quelle est cette pitié? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

Si, selon la remarque de Diogene Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables; si les imitations du Théatre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imités; c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (o), que parce qu'elles sont

(o) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons; qu'il ne nous fait aimer ses Héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommo-

pures & ſans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'humanité, ſans avoir plus rien à mettre du nôtre; au-lieu que les infortunés en perſonne exigeroient de nous des ſoins, des ſoulagemens, des conſolations, des travaux qui pourroient nous aſſocier à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous ſommes bien aiſes d'être exemptés. On diroit que notre cœur ſe reſſerre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

AU fond, quand un homme eſt allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'eſt-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de ſa belle ame? Ne s'eſt-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il fît de plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de rôle à jouer: Il n'eſt pas Comédien.

PLUS j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en repréſentation au Théatre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Eſſex, le regne d'Eliſabeth ſe recule à mes yeux de dix ſiecles, & ſi l'on jouoit

dés: d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux; & ces effets ne ſont pas aſſez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

un événement arrivé hier dans Paris, on me le feroit ſuppoſer du tems de Moliere. Le Théatre a ſes regles, ſes maximes, ſa morale à part, ainſi que ſon langage & ſes vêtemens. On ſe dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on ſe croiroit auſſi ridicule d'adopter les vertus de ſes héros, que de parler en vers, & d'endoſſer un habit à la Romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi ſervent tous ces grands ſentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphaſe; à les reléguer à jamais ſur la Scene, & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théatre, bon pour amuſer le public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir tranſporter ſérieuſement dans la Société. Ainſi la plus avantageuſe impreſſion des meilleures Tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſageres, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de la vie humaine; à-peu-près, comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité, en diſant au pauvre: Dieu vous aſſiſte.

On peut, il eſt vrai, donner un appareil plus ſimple à la Scene, & rapprocher dans la Comédie le ton du Théatre de celui du monde: mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid viſage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que ſi l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraiſemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet. La char-

ge ne rend pas les objets haïſſables, elle ne les rend que ridicules; & de là réſulte un très-grand inconvénient, c'eſt qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne ſauroit guérir les premiers ſans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, ſuppoſer cette oppoſition néceſſaire? Pourquoi, Monſieur? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dériſion, mais les écraſent de leur mépris, & que rien n'eſt moins plaiſant & riſible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

AINSI tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'eſt une erreur, diſoit le grave Muralt, d'eſpérer qu'on y montre fidélement les véritables rapports des choſes, car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-deſſous de l'homme; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au-deſſus de l'humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure, & toujours nous voyons au Théatre d'autres êtres que nos ſemblables. J'ajouterai que cette différence eſt ſi vraie & ſi reconnue, qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa

Poëtique. *Comœdia enim deteriores, Tragœdia meliores quam nunc sunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui se propose pour objet ce qui n'est point, & laisse, entre le défaut & l'excès, ce qui est, comme une chose inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit ? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la Piece est parvenue à son but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul, reste le mal, & comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée; mais passons à quelques exemples, qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conséquence des précédentes, que le Théatre François, avec les défauts qui lui restent, est cependant à-peu-près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même Théatre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de Pieces préférable à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre, ayant be-

ſoin pour ſe ſoutenir des talens de l'Auteur, périra néceſſairement avec lui; & ſes ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources, ſeront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens parmi nous? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la Tragédie; le comique & le plaiſant dans la Comédie: & toujours l'amour dans toutes deux (*p*). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela?

ON me dira que dans ces Pieces le crime eſt toujours puni, & la vertu toujours récompenſée. Je réponds que, quand cela ſeroit, la plupart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des événemens qu'on ſait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impreſſion ſur les Spectateurs; à force de leur montrer qu'on veut les inſtruire, on ne les inſtruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenſes s'operent toujours par des moyens ſi extraordinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choſes humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'eſt ni ne peut être généralement vrai: car cet objet, n'étant point celui ſur lequel les Au-

(*p*) Les Grecs n'avoient pas beſoin de fonder ſur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie, & ne l'y fondoient pas en effet. La nôtre, qui n'a pas la même reſſource, ne ſauroit ſe paſſer de cet intérêt. On verra dans la ſuite la raiſon de cette différence.

teurs dirigent leurs Pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & ſouvent il ſeroit un obſtacle au ſuccès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impoſe par un air de grandeur? Auſſi la Scene Françoiſe, ſans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triomphe des grands ſcélérats que des plus illuſtres héros: témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable: ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la Piece qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont préſentés ſous un aſpect ſi favorable que tout l'intérêt eſt pour eux? où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant? où Cicéron, le ſauveur de la République, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré & le ſeul qui le méritât, nous eſt montré comme un vil Rhéteur, un lâche; tandis que l'in-

fame Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous ses magistrats, & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des Spectateurs? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte: en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille Piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flater sur la Scene; telles sont les mœurs d'un siecle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration; & toi, douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la Nature?

ATRE'E & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux Pieces acheve paisiblement ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

JE veux bien ſuppoſer que les Spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la Piece où cette maxime eſt miſe en exemple ?

QUANT à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y ſeroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, ſi l'auteur n'avoit eu ſoin de porter ſur un ſecond perſonnage un intérêt de reſpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inſpire. La ſcene, ſur-tout, qu'*ils ont enſemble* eſt conduite avec tant d'art que Mahomet, ſans ſe démentir, ſans rien perdre de la ſupériorité qui lui eſt propre, eſt pourtant éclipſé par le ſimple bon-ſens & l'intrépide vertu de Zopire (*q*). Il falloit un Au-

(*q*) Je me ſouviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y penſant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par ſon fanatiſme ne doit parler de ſon maître qu'avec cet enthouſiaſme de zele & d'admiration qui l'éleve au-deſſus de l'humanité. Mais Mahomet n'eſt pas fanatique; c'eſt un fourbe qui, ſachant bien qu'il n'eſt pas queſtion de faire l'inſpiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs

teur qui ſentît bien ſa force, pour oſer mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette ſcene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne; mais je n'en connois pas une au Théatre François, où la main d'un grand maître ſoit plus ſenſiblement empreinte, & où le ſacré caractere de la vertu l'emporte plus ſenſiblement ſur l'élévation du génie.

UNE autre conſidération qui tend à juſtifier cette Piece, c'eſt qu'il n'eſt pas ſeulement queſtion d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatiſme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils ſoins ſont très inutiles, & ne ſont pas toujours ſans danger. Le fanatiſme n'eſt pas une erreur, mais une fureur aveugle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à

d'ambition. Ce ton de raiſon doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il eſt plus grand & qu'il ſait mieux diſcerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la ſcene. C'étoit donc ma faute ſi je ne l'avois pas ſenti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant cenſurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui ſont des beautés pour les hommes de jugement.

les ſuivre. Que ſi le fanatiſme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès : c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de raiſonner ni de convaincre ; il faut laiſſer là la philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, ſa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ſes crimes ; & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choiſir, ne fit plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du moins, de bien ſûr, c'eſt que de pareils exemples ne ſont guere encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuſes, l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime ; & quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il n'y a pas dans toute la Piece un ſeul perſonnage en état par ſon caractere de partager avec lui l'attention publique : car quant au doucereux Pliſthene, je ne ſais comment on l'a pu ſupporter dans une pareille Tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la ſienne ; & puiſque l'Auteur moderne a pu ſe réſoudre à l'imiter dans tout le reſte, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Aſſurément il faut avoir un cœur bien flexible pour ſouffrir des entretiens galans à côté des ſcenes d'Atrée.

Avant de finir ſur cette Piece, je ne puis

m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre Théatre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux, ce n'est point un modele de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (r), c'est un homme foible & pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à desirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théatres ; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils savoient mieux

(r) La preuve de cela, c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni, elle est ancienne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théatre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque & que je ne puis m'empêcher de tranſcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle & n'en trouvoit point; de jeunes gens, le voyant en peine, lui firent ſigne de loin; il vint, mais ils ſe ſerrerent & ſe moquerent de lui. Le bon homme fit ainſi le tour du Théatre, fort embarraſſé de ſa perſonne & toujours hué de la belle jeuneſſe. Les Ambaſſadeurs de Sparte s'en apperçurent, & ſe levant à l'inſtant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle & applaudie d'un battement de mains univerſel. *Eh, que de maux!* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens ſavent ce qui eſt honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philoſophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon ſujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Oedipe, ſinon que l'homme n'eſt pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, ſi ce n'eſt juſqu'où la fureur de la jalouſie peut rendre une mere cruelle & dénaturée? Suivez la plupart des Pieces du Théatre François: vous trouverez preſque dans tous des monſtres abominables & des actions atroces, utiles, ſi l'on veut, à donner de l'intérêt aux Pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuſes certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître & à

des forfaits qu'il ne devroit pas ſuppoſer poſſibles. Il n'eſt pas même vrai que le meurtre & le parricide y ſoient toujours odieux. A la faveur de je ne ſais quelles commodes ſuppoſitions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuſer Phedre inceſtueuſe & verſant le ſang innocent. Syphax empoiſonnant ſa femme, le jeune Horace poignardant ſa ſœur, Agamemnon immolant ſa fille, Oreſte égorgeant ſa mere, ne laiſſent pas d'être des perſonnages intéreſſans. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers; & débités d'un ton impoſant & ſententieux, pour l'inſtruction du Parterre.

Si les Grecs ſupportoient de pareils Spectacles, c'étoit comme leur repréſentant des antiquités nationales qui couroient de tous tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raiſons pour ſe rappeller ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de ſoutenir les tableaux qu'elle leur préſente, & les perſonnages qu'elle y fait agir? L'un tue ſon pere, épouſe ſa mere, & ſe trouve le frere de ſes enfans. Un autre force un fils d'égorger ſon pere. Un troiſieme fait boire au pere le ſang de ſon fils. On friſſonne à la ſeule idée des horreurs dont on pare

la Scene Françoiſe, pour l'amuſement du Peuple le plus doux & le plus humain qui ſoit ſur la terre! Non... je le ſoutiens, & j'en atteſte l'effroi des Lecteurs, les maſſacres des Gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que ces affreux Spectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la Nature.

HEUREUSEMENT la Tragédie telle qu'elle exiſte eſt ſi loin de nous, elle nous préſente des êtres ſi giganteſques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'exemple de leurs vices n'eſt guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les Spectateurs; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe que plus la Comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs: mais ſans répéter ce que j'ai déjà dit de ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup-d'œil ſur votre Théâtre comique.

PRENONS LE dans ſa perfection, c'eſt-à-dire, à ſa naiſſance. On convient & on le ſentira chaque jour davantage, que Moliere eſt le plus parfait

Auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus ; mais qui peut diſconvenir auſſi que le Théatre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner ? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt ; ſes honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent, ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent & que les plus brillans ſuccès favoriſent le plus ſouvent ; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

EXAMINEZ le comique de cet Auteur : par tout vous trouverez que les vices de caractere en ſont l'inſtrument, & les défauts naturels le ſujet ; que la malice de l'un punit la ſimplicité de l'autre ; & que les ſots ſont victimes des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théatre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, ſous le nom de ſotiſe, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſurâ columbas.

Voilà l'eſprit général de Moliere & de ſes imitateurs. Ce ſont des gens, qui tout au plus, raillent quelquefois les vices, ſans jamais faire aimer la

vertu ; de ces gens, disoit un Ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

VOYEZ comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la Société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blamable, d'un Bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme frippon qui le dupe ? Dans la Piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête-homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt, & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel, d'un Payſan assez fou pour épouser une Demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du Manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere,

de lui manquer de reſpect, de lui faire mille inſultans reproches, &, quand ce pere irrité lui donne ſa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ſes dons? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins puniſſable; & la Piece où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs?

JE ne m'arrêterai point à parler des Valets. Ils ſont condamnés par tout le monde (s); & il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modeles & de ſon ſiecle qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ſes autres Pieces, & paſſons tout-d'un-coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour ſon chef-d'œuvre: je veux dire, le Miſantrope.

JE trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a compoſé ſon Théatre; & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à

(s) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il ſe peut que les Valets ne ſoient plus que les inſtrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théatre. Suppoſé qu'il faille quelques fourberies dans les Pieces, je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets ſeuls en fuſſent chargés & que les honnêtes gens fuſſent auſſi des gens honnêtes, au moins ſur la Scene.

plaire au Public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ses Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; &, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de Société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misantrope.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste dans cette Piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misantrope en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une déprava-

tion de la Nature & le plus grand de tous les vices : puiſque, toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſantrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *la vie eſt un ſonge*. Si vous vous rappellez le Héros de cette Piece, voilà le vrai Miſantrope.

QU'EST-CE donc que le Miſantrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteſte les mœurs de ſon ſiecle & la méchanceté de ſes Contemporains ; qui, préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit ſoutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

CES ſentimens du Miſantrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occaſion le dit-il (*t*) ?

(*t*) J'avertis qu'étant ſans livres, ſans mémoire, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus ſouvenir des obſervations que j'ai faites autrefois au Spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverſer l'ordre des Pieces. Mais quand mes exemples ſeroient peu juſ-

Quand, outré d'avoir vu ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cette colere dégénere en emportement & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle en juſtifie pleinement la cauſe.

les uns, parce qu'ils ſont méchans,
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit Miſantrope en ce ſens; ou plutôt, les vrais Miſantropes ſont ceux qui ne penſent pas ainſi: car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage inceſſamment les méchans, & flatte par ſa coupable complaiſance les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la Société.

UNE preuve bien ſûre qu'Alceſte n'eſt point Miſantrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas, à la

tes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins, attendu qu'elles ne ſont point tirées de telle ou telle Piece, mais de l'eſprit général du Théatre, que j'ai bien étudié.

vérité, lui reſſembler : parce que tant de droiture eſt fort incommode ; mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui reſſemblât, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable ; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des Pieces repréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête homme, & jamais le pinceau d'un honnête homme ne ſut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été, ſur le Sonnet, de l'avis du Miſantrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur.

CEPENDANT ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule ; il l'eſt, en effet, à certains égards, & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le Sage de la Piece ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des frippons ; de ces

gens ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim; qui le gouffet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain ſans ſe plaindre: attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui ci eſt très-propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre; & le tort deMoliere n'eſt pas d'avoir fait duMiſantrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere duMiſantrope n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la Société le détache de lui-mê-

me pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, aggrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour propre ; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

CE n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme ; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même ; mais il n'en eſt pas moins vrai que tous moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu : ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſantrope & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

VOILA donc de quel côté le caractere du Miſantrope doit porter ſes défauts, & voilà auſſi de quoi Moliere fait un uſage admirable dans toutes les ſcenes d'Alceſte, avec ſon ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque inſtant, lui font dire mille impertinences très-bien placées ; mais ce caractere apre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occaſion, l'éloigne en même tems de tout

chagrin

chagrin puérile qui n'a nul fondement raiſonnable, & de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'adreſſe directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent: il doit le ſouffrir ſans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal ſaiſi le Miſantrope. Penſe-t-on que ce ſoit par erreur? Non ſans doute. Mais voilà par où le deſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du Sonnet, comment Alceſte ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit il pas ſe préparer tranquillement à la perte de ſon procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

Un Misantrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès: mais il falloit faire rire le Parterre.

DANS la Scene avec Dubois, plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique & froid: parce que l'étourderie du Valet n'est pas un vice. Le Misantrope & l'homme emporté sont deux caracteres très-différens: c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le Parterre.

AU risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa Piece, enforte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Misantrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la Société avec un flegme Stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les

injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie qu'auſſi longtems qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on. Que m'importe? répondoit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pénétra juſqu'à lui. Auſſi-tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maiſon qu'on habite; quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me ſemble qu'en traitant les caracteres en queſtion ſur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théatral, & que celui d'Alceſte eût fait incomparablement plus d'effet : mais le Paterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rit aux dépens du Miſantrope (*u*).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à

(*u*) Je ne doute point que, ſur l'idée que je viens de propoſer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Miſantrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & ſans comparaiſon plus inſtructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle Piece, c'eſt qu'il ſeroit impoſſible qu'elle réuſſit : car, quoi qu'on diſe, en choſes qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ſes dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

celui qu'il lui donne. Telle eſt cette pointe de la ſcene du Sonnet :

La peſte de ta chûte, empoiſonneur au Diable !
En euſſes tu fait une à te caſſer le nez !

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Miſantrope qu'il vient d'en critiquer de plus ſupportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il eſt bien étrange que celui qui la fait propoſe un inſtant après la chanſon du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes, & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu ! vil complaiſant ! vous louez des ſotiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſantrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

UNE choſe aſſez remarquable, dans cette Comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que dans toutes ſes autres Pieces les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théatrale. La même ſcene dont je viens de

parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point-là le Miſantrope ; c'eſt un honnête-homme du monde qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dit bruſquement, votre Sonnet ne vaut rien, jettez-le au feu : mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſantrope & de ſes *je ne dis pas cela*, répétés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *& que dis-tu donc, traître ?* Qu'avoit-il à répliquer ? En vérité, ce n'eſt pas la peine de reſter Miſantrope pour ne l'être qu'à demi : car ſi l'on ſe permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où ſera la raiſon ſuffiſante pour s'arrêter juſqu'à-ce qu'on devienne auſſi faux qu'un homme de Cour ?

L'AMI d'Alceſte doit le connoître. Comment oſe-t-il lui propoſer de viſiter des Juges, c'eſt-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il ſuppoſer qu'un homme capable de renoncer même aux bienſéances par amour pour la vertu, ſoit capable de manquer à ſes devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être Miſantrope, il ſuffit d'être honnête-homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la choſe, ou celui qui ſollicite un Juge l'exhorte à remplir ſon devoir, & alors il lui fait une inſulte ; ou il lui propoſe une accep-

tion de personnes, & alors il le veut séduire : puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge, qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule ; il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien, & que son caractere étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scene plus théatrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médisant & du Misantrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrette

médiſance eſt indigne de lui, il la mépriſe & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Auſſi, durant toute la Piece ne fait il nulle part plus d'effet que dans cette ſcene : parce qu'il eſt là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougiſſent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, ſi le Miſantrope étoit plus Miſantrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant : parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laiſſeroit jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractere : c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore ; c'eſt que le Miſantrope de Théatre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui compoſent la politeſſe, & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper ; &, plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit,

de toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus saine morale, sur celle là jugeons des autres ; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même : en ce qu'il séduit par une apparence de raison : en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des Spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête-homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'AUROIS trop d'avantage, si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs, qui n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée & des femmes sans mœurs. Ce sont eux qui les premiers ont introduit ces grossieres équivoques, non moins proscrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent long-tems l'amusement des mauvaises compagnies, l'embarras des personnes modestes, & dont un meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines Provinces. D'autres Auteurs, plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filoux. Regnard un des moins libres n'est pas le moins dangereux. C'est

une choſe incroyable qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, ſon neveu, l'honnête-homme de la Piece, s'occupe avec ſon digne cortege, de ſoins que les loix paient de la corde; & qu'au lieu des larmes que la ſeule humanité fait verſer en pareil cas aux indifférens mêmes, on égaie, à l'envi, de plaiſanteries barbares le triſte appareil de la mort. Les droits les plus ſacrés, les plus touchans ſentimens de la Nature, ſont joués dans cette odieuſe ſcene. Les tours les plus puniſſables y ſont raſſemblés comme à plaiſir, avec un enjouement qui fait paſſer tout cela pour des gentilleſſes. Faux-acte, ſuppoſition, vol, fourberie, menſonge, inhumanité, tout y eſt & tout y eſt applaudi. Le mort s'étant aviſé de renaître, au grand déplaiſir de ſon cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'eſt fait en ſon nom, on trouve le moyen d'arracher ſon conſentement de force, & tout ſe termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéreſſant malgré eux à ces miſérables, ſortent de la Piece avec cet édifiant ſouvenir d'avoir été dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire ſans détour. Qui de nous eſt aſſez ſûr de lui pour ſupporter la repréſentation d'une pareille Comédie, ſans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne ſeroit pas un peu faché ſi le filou venoit à être ſurpris ou manquer ſon

coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théatre des actions blâmables ? Non : mais en vérité, pour savoir mettre un frippon sur le Scene, il faut un Auteur bien honnête homme.

CES défauts sont tellement inhérens à notre Théatre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des Pieces plus épurées ; mais aussi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut ; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

DANS cette décadence du Théatre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées, de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du Comique & des caracteres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie, pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nou-

velle énergie & un nouveau coloris à cette paſſion dangereuſe ; &, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réuſſir au Théatre que des Romans, ſous le nom de Pieces dramatiques.

L'Amour eſt le regne des femmes. Ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi : parce que, ſelon l'ordre de la Nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces ſortes de Pieces eſt donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du public, & de leur donner ſur les Spectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs Amans. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme ; mais eſt-ce d'elles en général qu'il doit prendre conſeil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe ; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il ? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au Théatre, pour en trouver de ſi différens dans la Société ? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe

tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vû le monde que ſur la Scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien trouver une Conſtance ou une Cénie (*x*) tout au moins. C'eſt ainſi que, ſur la foi d'un modele imaginaire, ſur un air modeſte & touchant, ſur une douceur contrefaite, *neſcius auræ fallacis*, le jeune inſenſé court ſe perdre, en penſant devenir un Sage.

CECI me fournit l'occaſion de propoſer une eſpece de problème. Les Anciens avoient en général un très-grand reſpect pour les femmes (*y*); mais

(*x*) Ce n'eſt point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Piece ſoit l'ouvrage d'une femme : car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne ſais point déguiſer ce qui fait contre mon ſentiment; & ce n'eſt pas à une femme, mais aux femmes que je refuſe les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ſes diſcours, je lui rends un hommage pur & déſintéreſſé, comme tous les éloges ſortis de ma plume.

(*y*) Ils leur donnoient pluſieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui ſont bas & ſurannés parmi nous. On ſait quel uſage Virgile a fait de celui de *Matres* dans ne occaſion où les Meres Troyennes n'étoient gueres ſages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit inſenſiblement, & qu'on a tout-à fait proſcrit du ton à la mode. J'obſerve que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

ils marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime, que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt ſur ce principe, qu'un Spartiate, entendant un Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colere: ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien? De-là venoit encore que, dans leur Comédie, les rôles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modeſtie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la Scene, ſeulement en repréſentation (z). En un mot l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dine le plus ſouvent; qui donne le plus impérieuſement le ton; qui juge, tranche,

(z) S'ils en uſoient autrement dans les Tragédies, c'eſt que, ſuivant le ſyſtême politique de leur Théatre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont les humbles savans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la Scene, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſavent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théatre, ſavantes du ſavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbéciles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plupart des Pieces modernes: c'eſt toujours une femme qui fait tout, qui apprend tout aux hommes; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa Gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles Pieces. La Bonne eſt ſur le Théatre, & les enfans ſont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ſes avantages, & que de tels précepteurs ne puiſſent donner du poids & du prix à leurs leçons; mais revenons à ma queſtion. De l'uſage antique & du nôtre, je demande lequel eſt le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur ſexe les vrais reſpects qui lui ſont dus?

La même cauſe qui donne, dans nos Pieces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur

les vieillards ; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins repréhenſible. Puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans, & alors ils ſont haïſſables; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules. *Turpe ſenex miles.* On en fait dans les Tragédies des tyrans, des uſurpateurs; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des pédans, des peres inſupportables que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la vieilleſſe au Théatre, voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illuſtre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux PhilippeHumbert. Il en eſt quelques autres encore; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plupart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au Théatre, n'aide à les faire rebuter dans la Société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les mépriſe tous également? Obſervez à Paris dans une aſſemblée, l'air ſuffiſant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeuneſſe, tandis

que les Anciens, craintifs & modeſtes, ou n'oſent ouvrir la bouche, ou ſont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces, & dans les lieux où les Spectacles ne ſont point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du reſpect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à ſe rendre mépriſables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeuneſſe, & que faiſant les galans à ſon exemple, il eſt très-ſimple qu'on la leur préfere dans ſon métier; mais c'eſt tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de ſe faire ſupporter, qu'ils ſont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être ſoufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'eſt pas aſſurément qu'en faiſant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant ſexagénaire ſoit un perſonnage fort gracieux; mais ſon indécence même lui tourne à profit: c'eſt un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à ſon char un Neſtor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantiſſent point des feux qu'elle inſpire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon ſujet.

Ces effets ne ſont pas les ſeuls que produit l'intérêt de la Scene uniquement fondé ſur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été ſouvent & fortement allégués par les Ecrivains eccléſiaſtiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe ſont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le préſenter; l'amour qu'on expoſe au Théatre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête, ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il eſt coupable il eſt puni. Fort bien: mais n'eſt-il pas plaiſant qu'on prétende ainſi régler après coup les mouvemens du cœur ſur les préceptes de la raiſon, & qu'il faille attendre les événemens pour ſavoir quelle impreſſion l'on doit recevoir des ſituations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au Théatre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons ſelon notre caractere, & ce caractere eſt indépendant de l'exemple. Quand il ſeroit

vrai qu'on ne peint au Théatre que des passions légitimes, s'ensuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison? Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien sans doute: elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théatre.

ON prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent; mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible, & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler?

RAPPELLEZ-VOUS, Monsieur, une Piece à la

quelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu, ſoit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théatrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'Actrice prêtât ſon charme ordinaire au rôle qu'elle faiſoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle diſpoſition d'eſprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece? Dans un ſentiment de mépris pour la foibleſſe d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre ſa maîtreſſe & ſon devoir; qui, flottant inceſſamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere preſque divin que lui donne l'hiſtoire; qui fait chercher dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en penſe le même Spectateur après la repréſentation? Il finit par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer à cette même paſſion dont il lui faiſoit un crime, par murmurer en ſecret du ſacrifice qu'il eſt forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la repréſentation. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous ſentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes plaintes continuelles donnaſſent une grande émotion durant le cours de la Piece;

mais au cinquieme Acte où, ceſſant de ſe plaindre, l'air morne, l'œil ſec & la voix éteinte, elle faiſoit parler une douleur froide approchante du déſeſpoir, l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela, ſinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit pénétré, & que chacun auroit voulu que Titus ſe laiſſât vaincre, même au riſque de l'en moins eſtimer? Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli ſon objet, & qui a bien appris aux Spectateurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour?

L'ÉVÉNEMENT dément ces vœux ſecrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la Piece. La Reine part ſans le congé du Parterre: l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus a beau reſter Romain, il eſt ſeul de ſon parti; tous les Spectateurs ont épouſé Bérénice.

QUAND même on pourroit me diſputer cet effet; quand même on ſoutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la Piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on eſt bien aiſe de la plaindre; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes: parce que, comme je l'ai déja dit, les ſacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme ſecret, même pour les cœurs corrompus: & la preuve que ce ſentiment n'eſt

point l'ouvrage de la Piece, c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préférables à la vertu même, & que, s'ils ſont contens de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne le fuſſent encore plus de le voir heureux & foible, ou du-moins qu'ils ne conſentiſſent volontiers à l'être à ſa place. Pour rendre cette vérité ſenſible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux conſulté ſon cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes oppoſées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un ſi grand ſacrifice, elle ſente que ſon devoir ſeroit de refuſer la main de ſon amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inſpirent les vrais mouvemens de la Nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre: qu'une ſcene ſi touchante ſoit animée des ſentimens tendres & pathétiques que le ſujet fournit & que Racine eût ſi bien fait valoir; que Titus en quittant les Romains leur adreſſe un diſcours, tel que la circonſtance & le ſujet le comportent: n'eſt-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne ſoit de la derniere mal-adreſſe, un tel diſcours doit faire fondre en larmes toute l'aſſemblée? La Piece,

finiſſant ainſi, ſera, ſi l'on veut, moins bonne, moins inſtructive, moins conforme à l'hiſtoire ; mais en ſera-t-elle moins de plaiſir, & les Spectateurs en ſortiront-ils moins ſatisfaits ? Les quatre premiers Actes ſubſiſteroient à-peu-près tels qu'ils ſont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il eſt vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une Tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement !

VEUT-ON ſavoir s'il eſt ſûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir ? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très fortement dans Zaïre ; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane : *puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain*, le remord d'avoir poignardé ſa maîtreſſe. Voilà donc aſſurément des leçons très-énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'oſât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque Spectateur dire en ſon cœur à la fin de la Tragédie : Ah ! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien enſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette Piece enchantereſſe & d'y faire courir les hommes,

je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal ; mais c'eſt parce que, de toutes les Tragédies qui ſont au Théatre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore pour ſurcroît de profit à ne pas juger ſa Maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi le tranſport de la paſſion : car c'eſt un moindre malheur de périr par la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il ſéduit, ou ce n'eſt pas lui. S'il eſt mal peint, la Piece eſt mauvaiſe ; s'il eſt bien peint, il offuſque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ſes maux, ſes ſouffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle réſiſtance à vaincre. Loin que ſes triſtes effets rebutent, il n'en devient que plus intéreſſant par ſes malheurs même. On ſe dit, malgré ſoi, qu'un ſentiment ſi délicieux conſole de tout. Une ſi douce image amollit inſenſiblement le cœur ; on prend de la paſſion ce qui mene au plaiſir, on en laiſſe ce qui tourmente. Perſonne ne ſe croit obligé d'être un héros, & c'eſt ainſi qu'admirant l'amour honnête on ſe livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ſes images dangereuſes, c'eſt préciſément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'eſt qu'on ne le voit jamais régner ſur

la Scene qu'entre des ames honnêtes, c'eſt que les deux Amans ſont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéreſſeroit-on pas pour une paſſion ſi ſéduiſante, entre deux cœurs dont le caractere eſt déja ſi intéreſſant par lui-même ? Je doute que, dans toutes nos Pieces dramatiques, on en trouve une ſeule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant eſtimable ou haïſſable, ſelon qu'il eſt bien ou mal accueilli dans ſes amours ; de faire toujours approuver au public les ſentimens de ſa maîtreſſe, & de donner à la tendreſſe tout l'intérêt de la vertu. Au-lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à ſe défier des illuſions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours ſe fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſache gueres que le Miſantrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix. Rendre le Miſantrope amoureux n'étoit rien ; le coup de génie eſt de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reſte du Théatre eſt un tréſor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y ſont toutes réfugiées. Eſt-ce-là l'image fidele de la Société ? Eſt ce ainſi qu'on nous rend ſuſpecte une paſſion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous faſſe croire qu'un honnête homme eſt obligé d'être amoureux, &

qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits !

Encore une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théatre ; mais je dis que, si ses peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours, quoi qu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangeres qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bien-tôt séparées ; impressions qui même en déguisent les dangers, & donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils sont susceptibles ; soit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un siecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres ; je crois qu'on peut conclurre de ces considérations diverses que l'effet moral du Spectacle & des Théatres ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même : puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui la surpassent. Or par une suite de son inutilité même, le Théatre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent ; les con-

tinuelles émotions qu'on y reſſent nous énervent, nous affoibliſſent, nous rendent plus incapables de réſiſter à nos paſſions ; & le ſtérile intérêt qu'on prend à la vertu ne ſert qu'à contenter notre amour propre, ſans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne déſapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

OUTRE ces effets du Théatre, relatifs aux choſes repréſentées, il en a d'autres non moins néceſſaires, qui ſe rapportent directement à la Scene & aux perſonnages repréſentans, & c'eſt à ceux-là que les Génevois déjà cités attribuent le goût de luxe, de parure, & de diſſipation dont ils craignent avec raiſon l'introduction parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théatre, qui peut amener ce goût par ſon appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domeſtiques, & d'offrir une reſſource aſſurée à l'oiſiveté, il n'eſt pas poſſible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier ſoi-même & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces changemens ſeront ils avantageux ou nuiſibles ? C'eſt une queſtion qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il eſt ſûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'eſt donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut eſtimer les différences.

QUAND les amuſemens ſont indifférens par leur nature, (& je veux bien pour un moment conſidérer les Spectacles comme tels) c'eſt la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais; ſur-tout lorſqu'ils ſont aſſez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & ſubſtituer leur goût à celui du travail. La raiſon veut qu'on favoriſe les amuſemens des gens dont les occupations ſont nuiſibles, & qu'on détourne des mêmes amuſemens ceux dont les occupations ſont utiles. Une autre conſidération générale eſt qu'il n'eſt pas bon de laiſſer à des hommes oiſifs & corrompus le choix de leurs amuſemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuſes, & ne deviennent auſſi malfaiſans dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Mais laiſſez un peuple ſimple & laborieux ſe délaſſer de ſes travaux, quand & comme il lui plaît; jamais il n'eſt à craindre qu'il abuſe de cette liberté, & l'on ne doit point ſe tourmenter à lui chercher des divertiſſemens agréables: car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abſtinence & la faim aſſaiſonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaiſirs de gens épuiſés de fatigue, pour qui le repos ſeul en eſt un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, déſœuvrés, ſans religion, ſans principes, dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres & n'inſpire que des

forfaits ; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun, dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du public, ne ſe montre que par ſon crédit & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes, la Police ne ſauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper c'eſt les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient ; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de famille, ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou ſur celle de leurs fils.

MAIS dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur tous une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des ſujets. Si le pays ſans commerce nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oiſiveté à laquelle une vie ſimple & facile ne les

porte déjà que trop, il faut la leur rendre insupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un tems dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plupart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une stupide inaction, n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément, si l'on songeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie, croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie : il n'est ni intrigant, ni actif ; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne songe point à le chercher ; il ne se compare à personne : toutes ses ressources sont en lui seul ; in-

ſenſible aux outrages, & peu ſenſible aux louanges, s'il ſe connoît, il ne s'aſſigne point ſa place & jouit de lui-même ſans s'apprécier.

DANS une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, ſans doute, que dans une capitale : parce que les paſſions ſont moins vives & les beſoins moins preſſans ; mais plus d'eſprits originaux, plus d'induſtrie inventive, plus de choſes vraiment neuves : parce qu'on y eſt moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du ſien dans tout ce qu'il fait : parce que l'eſprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille ſolitude : parce qu'en voyant moins, on imagine davantage : enfin, parce que, moins preſſé du tems, on a plus le loiſir d'étendre & digérer ſes idées.

JE me ſouviens d'avoir vu dans ma jeuneſſe aux environs de Neuchatel un ſpectacle aſſez agréable & peut-être unique ſur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; enſorte que ces maiſons, à diſtances auſſi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne le recueillement de la retraite & les douceurs de la ſociété. Ces heureux payſans, tous à leur aiſe, francs de tailles, d'impôts, de ſubdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le ſoin poſſible, des biens dont le produit eſt pour eux, & emploient le loiſir que cette

culture leur laisse, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donne la Nature. L'hiver sur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois (*a*) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asyle, & ajoutent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le font pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entr'autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font

(*a*) Je crois entendre un bel esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge! Erreur de physique! Ah, pauvre Auteur! Quant à moi, je crois la démonstration sans replique. Tout ce que je sais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hiver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

même des montres ; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses, & de plusieurs avec esprit (*b*). Ils font des syphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece ; vous prendriez le poële d'un Paysan pour un attelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tout savent un peu dessiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flute, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les psaumes à quatre parties ; & l'on est tout étonné d'entendre

(*b*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivax, célebre Valeisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes : mais enfin c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

tendre ſortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis ſi long-tems oubliée de nos ſavans Artiſtes.

JE ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant : & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire. Je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe en ces hommes ſinguliers un mêlange étonnant de fineſſe & de ſimplicité qu'on croiroit preſque incompatibles, & que je n'ai plus obſervé nulle part. Du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il eſt ſur la route du mien !

APRES cette légere idée, ſuppoſons qu'au ſommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établiſſe un Spectacle fixe & peu coûteux, ſous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de ſupporter cette petite dépenſe ; ſuppoſons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle ; & cherchons ce qui doit réſulter de ſon établiſſement.

JE vois d'abord que, leurs travaux ceſſant d'être leurs amuſemens, auſſitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers ; le zele

ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle ; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir : on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail : premier préjudice.

QUELQUE peu qu'on paie à la porte, on paie enfin ; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent ; se poudrer, se raser ; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (*c*), & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

(*c*) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

DANS les mauvais tems, les chemins ne ſont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ſes repréſentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hiver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenſes publiques ; par conſéquent des contributions de la part des particuliers. Etabliſſement d'impôts : quatrieme préjudice.

LES femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & enſuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec diſtinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas ſe montrer au Spectacle, miſe comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de ſe mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera ſans ceſſe mille nouveaux moyens d'éluder les loix ſomptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reſte eſt facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la ſuite ; ſans avoir égard à l'eſpece du Spectacle & à ſes effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conſéquence évidente, comment un peu-

ple aiſé, mais qui doit ſon bien-être à ſon induſtrie, changeant la réalité contre l'apparence, ſe ruine à l'inſtant qu'il veut briller.

AU reſte, il ne faut point ſe récrier contre la chimere de ma ſuppoſition; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre ſenſibles du plus au moins ſes ſuites inévitables. Otez quelques circonſtances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*; & *mutatis mutandis*, l'exemple a ſon application.

AINSI quand il ſeroit vrai que les Spectacles ne ſont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les deſtine. En certains lieux, ils ſeront utiles pour attirer les étrangers; pour augmenter la circulation des eſpeces; pour exciter les Artiſtes; pour varier les modes; pour occuper les gens trop riches ou aſpirant à l'être; pour les rendre moins malfaiſans; pour diſtraire le peuple de ſes miſeres; pour lui faire oublier ſes chefs en voyant ſes baladins; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté eſt perdue; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice; pour empêcher, en un mot, que les mauvaiſes mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne ſerviroient qu'à détruire l'amour du travail; à décourager l'induſtrie; à ruiner les particuliers; à leur inſpirer le goût de l'oiſiveté; à leur faire chercher les moyens de ſubſiſter ſans rien faire; à rendre un peuple inactif &

lâche ; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper ; à tourner la ſageſſe en ridicule ; à ſubſtituer un jargon de Théatre à la pratique des vertus ; à mettre toute la morale en métaphyſique ; à traveſtir les citoyens en beaux-eſprits, les meres de famille en Petites-Maîtreſſes, & les filles en amoureuſes de Comédie. L'effet général ſera le même ſur tous les hommes ; mais les hommes ainſi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractere de moleſſe, un eſprit d'inaction, qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préſervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il réſulte une conſéquence directement contraire à celle que je tirois des premieres ; ſavoir, que quand le peuple eſt corrompu, les Spectacles lui ſont bons, & mauvais quand il eſt bon lui-même. Il ſembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entredétruire & les Spectacles reſter indifférens à tous ; mais il y a cette différence, que l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'eſprit des Pieces, eſt ſujet comme elles à mille modifications qui le réduiſent preſque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, réſultant de l'exiſtence même du Spectacle, eſt un effet conſtant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

IL suit de-là que, pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théatre en quelque Ville, il faut premiérement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

POUR prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce seroit la premiere fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens? Des loix séveres & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus, & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix séveres? La premiere est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la sévérité des autres? Des loix bien exécutées? Il s'agit de savoir si cela se peut: car la force des loix a sa mesure; celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la premiere surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des

loix. La connoiſſance de ces rapports fait la véritable ſcience du Légiſlateur : car, s'il ne s'agiſſoit que de publier édits ſur édits, réglemens ſur réglemens, pour remédier aux abus, à meſure qu'ils naiſſent, on diroit, ſans doute, de fort belles choſes ; mais qui, pour la plupart, reſteroient ſans effet, & ſerviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inſtitution des loix n'eſt pas une choſe ſi merveilleuſe, qu'avec du ſens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien obſervées, ſeroient les plus utiles à la Société. Où eſt le plus petit écolier de droit qui ne dreſſera pas un code d'une morale auſſi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'eſt pas de cela ſeul qu'il s'agit. C'eſt d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il eſt fait, & aux choſes ſur leſquelles on y ſtatue, que ſon exécution s'enſuive du ſeul concours de ces convenances ; c'eſt d'impoſer au Peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puiſſe comporter dans la ſituation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laiſſer ſubſiſter les déſordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne ſeront point obſervées : car ſans remédier au mal, c'eſt encore avilir les loix.

Une autre obſervation, non moins importante, eſt, que les choſes de mœurs & de juſtice univer-

ſelle ne ſe reglent pas comme celle de juſtice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix ; ou ſi quelquefois les loix influent ſur les mœurs, c'eſt quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une ſorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obſerver les loix, mais de les aimer, afin que l'obſervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'etoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'eſprit de l'inſtitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimément unies dans les cœurs des citoyens, n'y faiſoient, pour ainſi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au ſein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un Spectacle ſans aucun riſque : car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

PAR où le gouvernement peut-il donc avoir priſe ſur les mœurs ? Je reponds que c'eſt par l'opinion publique. Si nos habitudes naiſſent de nos propres ſentimens dans la retraite, elles naiſſent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en ſoi, mais dans les autres, ce ſont leurs jugemens qui reglent tout, rien ne paroît bon ni deſirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel, & le ſeul bonheur que la plupart des hom-

mes connoiſſent eſt d'être eſtimés heureux.

QUANT aux choix des inſtrumens propres à diriger l'opinion publique, c'eſt une autre queſtion qu'il ſeroit ſuperflu de réſoudre pour vous, & que ce n'eſt pas ici le lieu de réſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible que ces inſtrumens ne ſont ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux: je le tire de votre patrie, c'eſt celui du tribunal des Maréchaux de France, établis juges ſuprêmes du point d'honneur.

DE QUOI s'agiſſoit-il dans cette inſtitution? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront l'épée à la main. Il s'enſuit de-là:

PREMIE'REMENT, que la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec le plus grand ſoin tout veſtige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé: j'aimerois mieux celui de *Cour d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'honneur & l'infamie: jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de Gardes armés. Simplement un Appariteur qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'enſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que

ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. De-là réſultoit naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre, qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion; &, quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſement: car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des juſtes occaſions de montrer ſon courage & de celles où l'honneur offenſé demande ſatisfaction, que d'anciens militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi ſous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur ſang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il ſuit, en troiſieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir ſuprême que le jugement du public, le ſouverain devoit ſe garder, ſur toutes choſes, de mêler ſes déciſions arbitraires parmi des arrêts, faits pour repréſenter ce jugement, &, qui plus eſt, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la Cour d'honneur au-deſſus de lui, comme ſoumis lui même à ſes décrets reſpectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les

duéliſtes indiſtinctement ; ce qui étoit mettre d'emblée une oppoſition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger perſonne à ſe déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme eſt poltron, le Roi, malgré toute ſa puiſſance, aura beau le déclarer brave, perſonne n'en croira rien ; & cet homme, paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mépriſé. Quant à ce que diſent les édits, que c'eſt offenſer Dieu de ſe battre, c'eſt un avis fort pieux, ſans doute ; mais la loi civile n'eſt point juge des péchés, & toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la Religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au lieu de ſe battre, il faut s'adreſſer aux Maréchaux : condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources ; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas : car, quant aux ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut ſubſtituer inſenſiblement au féroce préjugé

qu'elle attaque; mais il n'en eſt pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le nôtre eſt lié ſe trouve attaqué; dès-lors il n'y a plus d'accommodement poſſible. Si mon pere a reçu un ſoufflet, ſi ma ſœur, ma femme, ou ma maîtreſſe eſt inſultée, conſerverai-je mon honneur en faiſant bon marché du leur? Il n'y a ni Maréchaux, ni ſatisfaction qui ſuffiſent, il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laiſſent que le choix du ſupplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui ſe rapporte à mon ſujet, n'eſt-ce pas un concert bien entendu entre l'eſprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théatre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve?

AINSI l'on a beau faire; ni la raiſon, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne ſerviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & ſauver les lâches; mais heureuſement ils ſont trop abſurdes pour pouvoir être employés, & n'ont ſervi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me ſemble, ſoumettre abſolument les combats particuliers à la juriſdiction des Maréchaux, ſoit pour les juger, ſoit pour les prévenir, ſoit même pour les permettre. Non ſeulement il falloit leur laiſſer le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils uſaſſent quelquefois de ce

droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée assez difficile à détruire, & qui seule annulle toute leur autorité, savoir que, dans les affaires qui passent par devant eux, ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir, quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes; mais il y en aura toujours à leur dire: je suis offensé, faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offensé pouvant se défendre & le courage se montrer au champ d'honneur, on eût très-justement suspecté ceux qui se seroient cachés pour se battre, & quand ceux que la Cour d'honneur eût jugés s'être mal *(d)* battus, seroient, en qualité de vils assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup; & d'autres même étant solemnellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eût été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres; au lieu que, du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

(d) Mal, c'est-à-dire, non seulement en lâche & avec fraude, mais injustement & sans raison suffisante; ce qui se fût naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

QUE ſeroit-il arrivé dans la ſuite? A meſure que la Cour d'honneur auroit acquis de l'autorité ſur l'opinion du peuple, par la ſageſſe & le poids de ſes déciſions, elle ſeroit devenue peu-à-peu plus ſévere, juſqu'à-ce que les occaſions légitimes ſe réduiſant tout-à-fait à rien, le point d'honneur eût changé de principes, & que les duels fuſſent entiérement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais auſſi l'on a fait un établiſſement inutile. Si les duels aujourd'hui ſont plus rares, ce n'eſt pas qu'ils ſoient mépriſés ni punis; c'eſt parce que les mœurs ont changé (*e*): & la preuve que ce changement vient de cauſes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé ſur ce point, c'eſt qu'après tant de ſoins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raiſon d'un affront, l'épée à la main, n'eſt pas moins déshonoré qu'auparavant.

(*e*) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaiſir groſſier en leur faiſant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maitreſſe; en vivant plus familiérement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de ſe battre pour elles. L'ivreſſe & l'amour ôtés, il reſte peu d'importans ſujets de diſpute. Dans le monde on ne ſe bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne ſe battent plus que pour des paſſe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le ſervice. Dans ce ſiecle éclairé chacun ſait calculer, à un écu près, ce que valent ſon honneur & ſa vie.

Une quatrieme conſéquence de l'objet du même établiſſement, eſt que, nul homme ne pouvant vivre civilement ſans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince juſqu'au Soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point doivent reſſortir à cette Cour d'honneur; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions; les autres, de leurs diſcours & de leurs maximes: tous également ſujets à être honorés ou flétris ſelon la conformité ou l'oppoſition de leur vie ou de leurs ſentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation, & réformés inſenſiblement par le Tribunal, ſur ceux de la juſtice & de la raiſon. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'eſt couper les rejettons & laiſſer la racine: car ſi le point d'honneur fait agir la Nobleſſe, il fait parler le peuple; les uns ne ſe battent que parce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'eſtime publique eſt l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je ſuis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens ſans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie la maniere de penſer des hommes.

De ce principe il ſuit encore, que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverſes conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, ſelon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établiſſement eſt bien fait, les Grands & les Princes doi-

vent trembler au ſeul nom de la Cour d'honneur! Il auroit fallu qu'en l'inſtituant on y eût porté tous les démêlés perſonnels, exiſtans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les ſeules loix de l'honneur; que ces jugemens euſſent été ſéveres; qu'il y eût eu des ceſſions de pas & de rang, perſonnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions ſemblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, juſqu'à l'infamie incluſivement, qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour d'honneur; que toutes ces peines euſſent eu, par le concours de l'autorité ſuprême, les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public, quand la force n'annulle point ſes déciſions; que le tribunal n'eût point ſtatué ſur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi; que le Roi même y eût été cité, quand il jetta ſa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un Gentilhomme (*f*); qu'il eût comparu en accuſé avec ſa partie; qu'il eût été jugé ſolemnellement, condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait; & que le Tribunal lui eût en même tems décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un ſigne très-ſimple,

(*f*) M. de Lauzun. Voilà, ſelon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

ſimple, mais viſible, porté par le Roi durant toute ſa vie, lui eût été, ce me ſemble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le ſujet des chants de plus d'un Poëte. Il eſt certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes ſont ſoumis plus que perſonne au jugement du public, & peuvent, par conſéquent, ſans s'abbaiſſer, comparoître au tribunal qui le repréſente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choſes-là, & je crois qu'il les eût faites, ſi quelqu'un les lui eût ſuggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres ſemblables, il eſt fort douteux qu'on eût réuſſi : parce qu'une pareille inſtitution eſt entiérement contraire à l'eſprit de la Monarchie ; mais il eſt très-ſûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés, & changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu mépriſables des loix qui paſſoient leur pouvoir.

Cependant en quoi conſiſtoit ce préjugé qu'il s'agiſſoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain, ſavoir, que tous les devoirs de la Société ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, frippon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la

main ; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée, & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par haſard ; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, Bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de ſonger à ces horreurs ſans émotion ? Tels ſont les préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, reine du monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois ; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Je finis cette longue digreſſion, qui malheureuſement ne ſera pas la derniere ; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *ſi parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus ſimples. Un des infaillibles effets d'un Théatre établi dans une auſſi petite ville que la nôtre, ſera de changer nos maximes, ou, ſi l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques ; ce qui changera néceſſairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais ſurement moins convenables à notre conſtitution. Je demande, Monſieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela ? Si le gouvernement peut beaucoup ſur les mœurs, c'eſt ſeulement par ſon inſtitution primitive : quand une fois il les a déterminées, non ſeulement il n'a plus le pouvoir de les

changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hasard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire; ou plutôt, c'est précisement parce que le hasard les dirige, que la force n'y peut rien: comme les dez qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aisément le point qu'on desire.

TOUT ce que la sagesse humaine peut faire, est de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais si-tôt qu'on les souffre & qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs? Nous en avons déjà (*g*); & si toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes; quand nous aurons ajouté une nouvelle inclinaison à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La premiere

(*g*) Le Consistoire, & la Chambre de la Réforme.

marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-tems ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théatre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore, si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de

raiſonner ſur les cauſes, je vois en général que l'état de Comédien eſt un état de licence & de mauvaiſes mœurs ; que les hommes y ſont livrés au déſordre ; que les femmes y menent une vie ſcandaleuſe ; que les uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours verſant l'argent à pleines mains, ſont auſſi peu retenus ſur leurs diſſipations ; que peu ſcrupuleux ſur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profeſſion eſt déshonorante, que ceux qui l'exercent excommuniés ou non, ſont par-tout mépriſés (*h*), & qu'à Paris même, où ils ont plus de conſidération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troiſieme obſervation, non moins importante, eſt que ce dédain eſt plus fort par-tout où les mœurs ſont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de ſimplicité où le métier des Comédiens eſt preſque en horreur. Voilà des faits inconteſtables. Vous me direz qu'il n'en réſulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés

(*h*) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens annobliſſent dans les moindres états ; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la profeſſion des Comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

étant universels, il faut leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent mépriſables que parce qu'on les mépriſe; mais pourquoi les eût-on mépriſés s'ils n'eussent été mépriſables? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en distinguât? Voilà ce qu'il faudroit examiner, peut-être avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme, &, non seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infames, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les prêtres payens & les dévots, plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (*i*), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Ce-

(*i*) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390 à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théatres pour le même sujet, & sûrement cela seroit plus raisonnable.

pendant, on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes, mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'AI lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités; mais cette distinction est insoutenable : car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement synonimes, & n'avoient d'autre différence, sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Cicéron, dans le livre de l'Orateur, appelle Histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eus Rome, Esope & Roscius : Dans son plaidoyé pour ce dernier, il plaint un si honnête homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens, Histrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux des Comédies, la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le Théatre : *Quisquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis est.* Il est vrai, seulement, que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même, que sur l'état où l'on en faisoit métier : puisque la Jeunesse de Rome représentoit publiquement, à la fin des grandes Pieces,

les Attelanes ou Exodes, sans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient esclaves, & traités comme tels, quand le public n'étoit pas content d'eux.

Je ne sache qu'un seul Peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres, ce sont les Grecs. Il est certain que, chez eux, la profession du Théatre étoit si peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs, aussi bien que la Comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets; & quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des Baladins. 3°. Tous les sujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4°. Ce Peuple, enthousiaste de sa liberté, jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature, se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens mal-

heurs & les crimes de ſes Maîtres. Ces grands tableaux l'inſtruiſoient ſans ceſſe, & il ne pouvoit ſe défendre d'un peu de reſpect pour les organes de cette inſtruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, ſur leur Théatre, ce mêlange ſcandaleux d'hommes & de femmes, qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaiſes mœurs. 6°. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la meſquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théatres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice; ils n'étoient point renfermés dans d'obſcures priſons; leurs Acteurs n'avoient pas beſoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient paſſer la porte, pour être ſûrs de leur ſouper.

Ces grands & ſuperbes Spectacles, donnés ſous le Ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inſpirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de ſentimens d'honneur & de gloire. C'eſt au milieu de cet impoſant appareil, ſi propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zele, partageoient, ſelon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des Jeux, ſouvent aux premiers hommes de la nation. Je ne ſuis pas ſurpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble déſintéreſſement qui ſembloit quelquefois

élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théatre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

REVENONS aux Romains, qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infames, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable: car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses, elles ne font que la suivre, & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés; mais de savoir premiérement si ce ne sont que des préjugés; si la profession de Comédien n'est point, en effet, déshonorante en elle-même: car, si par malheur elle l'est, nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

QU'EST-CE que le talent du Comédien? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractere que le sien, de paroître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang-froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si on le pensoit réellement, & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien? Un métier par le-

quel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au-deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte, ſi, lâchement traveſtis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre & expoſer vos Majeſtés aux huées de la populace? Quel eſt donc au fond l'eſprit que le Comédien reçoit de ſon état? Un mélange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes de perſonnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme, qu'il abandonne.

Je ſais que le jeu du Comédien n'eſt pas celui d'un fourbe qui veut en impoſer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la perſonne qu'il repréſente, ni qu'on le croie affecté des paſſions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle eſt, il la rend tout-à-fait innocente. Auſſi ne l'accuſé-je pas d'être préciſément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théatre, ne ſervent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la paſſion, n'abuſeront-

ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la Scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan ? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'ORATEUR, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur personne ainsi que le Comédien. La différence est très-grande. Quand l'Orateur se montre, c'est pour parler & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre rôle, ne parle qu'en son propre nom ; ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense ; l'homme & le personnage étant le même être, il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scene, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annulle avec son héros ; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels il seroient bien fâchés de ressembler ?

C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faiſant le rôle d'un ſcélérat, & déployant tout ſon talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même eſt pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profeſſion peu honnête, on doit voir encore une ſource de mauvaiſes mœurs dans le déſordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce déſordre eſt-il inévitable ? Ah ! pourquoi ! Dans tout autre tems on n'auroit pas beſoin de le demander ; mais dans ce ſiecle où regnent ſi fiérement les préjugés & l'erreur ſous le nom de philoſophie, les hommes, abrutis par leur vain ſavoir, ont fermé leur eſprit à la voix de la raiſon, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux ſexes ont entr'eux une liaiſon ſi forte & ſi naturelle, que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs ſoient toujours les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque ſexe par les penchans qui lui ſont propres. Les Angloiſes ſont douces & timides. Les Anglois ſont durs & féroces. D'où vient cette apparente oppoſition ? De ce que le caractere de chaque ſexe eſt ainſi renforcé, & que c'eſt auſſi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près,

tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part; tous deux font cas des plaiſirs de la table; tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé; tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une paſſion; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes; tous deux aiment la patrie & les loix; tous deux honorent la foi conjugale, & s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer; la paix domeſtique plaît à tous deux; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes; tous deux difficiles à émouvoir; tous deux emportés dans leurs paſſions; pour tous deux l'amour eſt terrible & tragique, il décide du ſort de leurs jours, il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie; enfin tous deux ſe plaiſent à la campagne, & les Dames Angloiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitaires, qu'elles vont ſe montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives & des Romans dont l'Angleterre eſt inondée (*l*). Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

(*l*) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce ſoit, de Roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

J'AI cité les Anglois par préférence, parce qu'ils ſont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence conſiſte en ce que la vie des femmes eſt un développement continuel de leurs mœurs, au lieu que celles des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaiſirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime eſt générale, & juſques-là tout le monde ſera d'accord avec moi. Mais ſi j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domeſtique; ſi je dis que les paiſibles ſoins de la famille & du ménage ſont leur partage, que la dignité de leur ſexe eſt dans ſa modeſtie, que la honte & la pudeur ſont en elles inſéparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'eſt déjà s'en laiſſer corrompre, & que toute femme qui ſe montre ſe déshonore: à l'inſtant va s'élever contre moi cette philoſophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

PRE'JUGE'S populaires! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation! La pudeur n'eſt rien. Elle n'eſt qu'une invention des loix ſociales pour mettre à couvert

les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des beſoins que nous donna la Nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte auſſi indifférent en ſoi, & auſſi utile dans ſes effets que celui qui concourt à perpétuer l'eſpece? Pourquoi, les deſirs étant égaux des deux parts, les démonſtrations en ſeroient-elles différentes? Pourquoi l'un des ſexes ſe refuſeroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur ſont communs? Pourquoi l'homme auroit-il ſur ce point d'autres loix que les animaux?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'eſt pas à l'homme, c'eſt à ſon Auteur qu'il les faut adreſſer. N'eſt-il pas plaiſant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un ſentiment naturel, ſi cette honte ne m'eſt pas moins naturelle que ce ſentiment même? Autant vaudroit me demander auſſi pourquoi j'ai ce ſentiment. Eſt-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature? Par cette maniere de raiſonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme eſt exiſtant, devroient nier qu'il exiſte.

J'AI peur que ces grands ſcrutateurs des conſeils de Dieu n'aient un peu légérement peſé ſes raiſons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en diſent, la honte qui voile aux yeux d'autrui

trui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la sauvegarde commune que la Nature a donnée aux deux sexes, dans un état de foiblesse & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce tems de ténebres ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres ; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant la retraite & les lieux déserts, afin qu'il souffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle destinoit à se défendre ? Les desirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire ? Que deviendroit l'espece humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit changé ? L'assaillant choisiroit au hasard des tems où la victoire seroit impossible ; l'assailli seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre, & poursuivi sans relâche, quand il seroit trop foible pour succomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la Nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée ; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités, le plus

doux de tous les ſentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eût été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt au fond ce qui le rapproche. Les deſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans ; en les gènant la pudeur les enflamme : ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle : c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule pudeur lui diſpute ; ce mèlange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

POURQUOI, diſent-ils, ce qui n'eſt pas honteux à l'homme, le ſeroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des ſexes ſe feroit-il un crime de ce que l'autre ſe croit permis ? Comme ſi les conſéquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme ſi tous les auſteres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela ſeul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes conſidérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponſe à faire & toujours elle ſeroit ſans replique. Ainſi l'a voulu la Nature, c'eſt un crime d'étouffer ſa voix. L'homme peut être audacieux, telle eſt ſa deſtination (*m*) : il faut bien que quelqu'un ſe déclare.

(*m*) Diſtinguons cette audace de l'inſolence & de la brutalité ; car rien ne part de ſentimens plus oppoſés, &

Mais toute femme sans pudeur est coupable, & dépravée; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses misteres, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui; sa grossiéreté n'est point passionnée, elle est outrageante; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne: un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage, & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satyre; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire ensorte qu'on les partage, d'asservir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire; il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'amant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, s'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'est l'art de celui qui sait aimer; s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête; il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la sert; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

COMMENT peut-on disputer la vérité de ce sentiment? Toute la terre n'en rendit-elle pas l'éclatant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la Nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux apercevoir? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuyent, & foibles afin qu'elles cedent? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié, moins de viteſſe à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre? Assujetties aux incommodités de la grossesse, & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placées la Nature.

PASSONS du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, & où l'on rafine incessamment sur les loix sociales; il devroit

être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire (*n*). Dans nos montagnes les femmes ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir, elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes Villes la pudeur eſt ignoble & baſſe; c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'ARGUMENT tiré de l'exemple des bêtes ne conclud point, & n'eſt pas vrai. L'homme n'eſt point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans ſon eſpece les premiers rapports de la Société pour donner à ſes ſentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des paſſions; mais la ſainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

MALGRE' cela, où a-t-on pris que l'inſtinct ne produit jamais dans les animaux des effets ſemblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois ſe cacher dans certains beſoins, pour dérober aux ſens un objet de dégoût; je les vois enſuite, au lieu de fuir, s'empreſſer d'en

(*n*) Je m'attends à l'objection. Les femmes ſauvages n'ont point de pudeur: car elles vont nues? Je répons que les nôtres en ont encore moins: car elles s'habillent. Voyez la fin de cet eſſai, au ſujet des filles de Lacédémone.

couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, sinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux tems de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la sote brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, & prend chasse elle-même aussi-tôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction ? De légers coups de bec le réveillent ; s'il se retire, on le poursuit ; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore ; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux, & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

QUAND on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en seroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domestique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité, la pudeur, la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités ; il importe de les cultiver

en elles, & toute femme qui les dédaigne offenſe les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfans, réglant les travaux de ſes domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement la maiſon? C'eſt là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'eſt là qu'elle impoſe vraiment du reſpect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maîtreſſe eſt abſente eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes? Si elle n'en a pas, comment s'expoſe-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeſte, celui qui ſeroit tenté de le devenir? Quoi qu'elle puiſſe faire, on ſent qu'elle n'eſt pas à ſa place en public, & ſa beauté même, qui plaît ſans intéreſſer, n'eſt qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impreſſion nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle eſt commune à tous les peuples du monde; par-tout on conſidere les femmes à proportion de leur modeſtie; par-tout on eſt convaincu qu'en négligeant les manieres de leur ſexe, elles en négligent les devoirs; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme aſſurance de l'homme, elles s'aviliſſent par cette

odieuſe imitation, & déshonorent à la fois leur ſexe & le nôtre.

JE ſais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez auſſi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très-renfermées ; elles ſe montroient rarement en public ; jamais avec des hommes, elles ne ſe promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au Spectacle, elles ne s'y mettoient point en montre (*o*) ; il ne leur étoit pas même permis d'aſſiſter à tous, & l'on ſait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui oſeroient ſe montrer aux Jeux Olympiques.

DANS la maiſon, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles ſe préſentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en ſortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroiſſoient point au commencement. Il n'y avoit aucune aſſemblée commune pour les deux ſexes ; ils ne paſſoient point la journée en-

(*o*) Au Théatre d'Athenes, les femmes occupoient une Galerie haute appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroît par l'aventure de Valérie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome elles étoient mêlées avec les hommes.

ſemble. Ce ſoin de ne pas ſe raſſaſier les uns des autres faiſoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaiſir ; il eſt ſûr qu'en général la paix domeſtique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (*p*) qu'il n'en regne aujourd'hui.

TELS étoient les uſages des Perſes, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaiſes plaiſanteries d'Hérodote qui ſe réfutent d'elles mêmes. Si quelquefois les femmes ſortoient des bornes de cette modeſtie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte? On peut comprendre auſſi par la *Liſiſtrata* d'Ariſtophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs; & dans Rome déjà corrompue, avec quel ſcandale ne vit-on point encore les Dames Romaines ſe préſenter au Tribunal des Triumvirs?

TOUT eſt changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe ; la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une autre maniere de vivre que favoriſerent les livres de chevalerie, où les

(*p*) On en pourroit attribuer la cauſe à la facilité du divorce ; mais les Grecs en faiſoient peu d'uſage, & Rome ſubſiſta cinq cens ans avant que perſonne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

belles Dames passoient leur vie à se faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems, les idées de liberté qu'ils inspirent s'introduisirent, sur-tout dans les Cours & les grandes villes, où l'on se pique davantage de politesse; par le progrès même de cette politesse, elle dut enfin dégénerer en grossiéreté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu-à-peu disparue, & que les mœurs des vivandieres se sont transmises aux femmes de qualité.

MAIS voulez-vous savoir combien ces usages, contraires aux idées naturelles, sont choquans pour qui n'en a pas l'habitude? Jugez-en par la surprise & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aspect de ces manieres si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays, & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent, c'est plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur chassée par la femme de ses discours & de son maintien, se refugie dans le cœur de l'homme.

REVENANT maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au public, &, qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des

ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſyſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeſte (*q*), ſans ceſſe entourées d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi-vendues! Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables: l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus; & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de la chaſteté, quand la pudeur même eſt éteinte?

(*q*) Que ſera-ce en leur ſuppoſant la beauté qu'on a raiſon d'exiger d'elles? Voyez les Entretiens ſur *le Fils Naturel*.

SUPPOSONS, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel? L'immodestie tient si bien à leur état, & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la premiere à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théatre aussi bien que sa dignité, & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

APRE'S ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs ; sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant naissent des sentimens déshonnêtes, ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets

de discorde & de querelles, que la distribution des rôles, le partage de la recette, le choix des Pièces, la jalousie des applaudissemens doivent exciter sans cesse, principalement entre les Actrices, sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre, mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du Comédien, que ferons-nous, Monsieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un seul moyen; c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent de sa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ensuit-il delà qu'il faille mépriser tous les Comédiens? Il s'ensuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté est, comme vous l'avez très-bien dit, doublement estimable; puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme, & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée; mais trop souvent un écart de jeunesse

décide du ſort de la vie, & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait ? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuſe ; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

SI j'ai reſté ſi long-tems dans les termes de la propoſition générale, ce n'eſt pas que je n'euſſe eu plus d'avantage encore à l'appliquer préciſément à la Ville de Geneve ; mais la répugnance de mettre mes Concitoyens ſur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin, & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, ſi je ne cherchois, ſur notre ſituation particuliere, ce qui réſultera de l'établiſſement d'un Théatre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raiſons déterminent le gouvernement à l'y ſouffrir. Je me bornerai à des effets ſi ſenſibles qu'ils ne puiſſent être conteſtés de perſonne qui connoiſſe un peu notre conſtitution.

GENEVE eſt riche, il eſt vrai ; mais, quoiqu'on n'y voie point ces énormes diſproportions de fortune qui appauvriſſent tout un pays pour enrichir quelques habitans & ſement la miſere autour de l'opulence, il eſt certain que, ſi quelques Genevois poſſedent d'aſſez grands biens, pluſieurs vivent dans une diſette aſſez dure, & que l'aiſance du plus grand nombre vient d'un travail aſſidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richeſſe poſitive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ſes plaiſirs, parce que le territoire

qui le nourrit ne s'épuiſe pas, & que ſon tems n'étant d'aucun prix, il peut le perdre ſans préjudice. Il n'en va pas ainſi parmi nous, qui, ſans terres pour ſubſiſter, n'avons tous que notre induſtrie. Le peuple Genevois ne ſe ſoutient qu'à force de travail, & n'a le néceſſaire qu'autant qu'il ſe refuſe tout ſuperflu: c'eſt une des raiſons de nos loix ſomptuaires. Il me ſemble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve c'eſt l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout eſt en mouvement, tout s'empreſſe à ſon travail & à ſes affaires. Je ne crois pas que nulle autre auſſi petite ville au monde offre un pareil ſpectacle. Viſitez le quartier St. Gervais: toute l'horlogerie de l'Europe y paroît raſſemblée. Parcourez le Molard & les rues baſſes, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confuſément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aſpect des fabriques d'indienne & de toile peinte ſemblent vous tranſporter à Zurich. La ville ſe multiplie en quelque ſorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, ſur ce premier coup-d'œil, en eſtimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du tems, la vigilance, l'auſtere parcimonie; voilà les tréſors du Genevois, voilà avec quoi nous attendons un amuſement de gens oiſifs, qui, nous ôtant à la

fois le tems & l'argent, doublera réellement notre perte.

GENEVE ne contient pas vingt quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé entretient exactement un Théatre, & que, quand ce Théatre eſt un Opéra, la ville n'y ſauroit ſuffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richeſſes de ce grand Royaume, en entretient trois aſſez médiocrement, & un quatrieme en certains tems de l'année. Supposons ce quatrieme (r) permanent. Je vois que, dans plus de ſix cens mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oiſiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cens Spectateurs, tout compenſé. Dans le reſte du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oiſifs qui paſſent leur vie à attendre qu'il ſoit midi & huit heures, avoir un Théatre de Comédie: encore faut-il des taxes involontaires pour le ſoutenir. Mais com-

(r) Si je ne compte point le Concert Spirituel, c'eſt qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres, il n'en eſt que le ſupplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire; mais auſſi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas ſix mois. En recherchant, par comparaiſon, s'il eſt poſſible qu'une troupe ſubſiſte à Geneve, je ſuppoſe par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de sieges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure ?

POUR juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaison bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, si plus de six cents mille habitans ne fournissent journellement & l'un dans l'autre aux Théatre de Paris que douze cents Spectateurs, moins de vingt quatre mille habitans n'en fourniront certainemens pas plus de quarante-huit à Geneve. Encore faut-il détruire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris; supposition qui me paroît insoutenable.

OR si les Comédiens François, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur Théatre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cents Spectateurs par représentation (*s*) je demande comment les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit Spectateurs pour toute ressource? Vous me direz

(*s*) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront surement trop forte. S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

qu'on vit à meilleur compte à Genève qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront auſſi moins à proportion : & puis, la dépenſe de la table n'eſt rien pour des Comédiens. Ce ſont les habits, c'eſt la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dreſſer des Ouvriers mal adroits. C'eſt dans les lieux où toutes ces choſes ſont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les aſſujettira à nos loix ſomptuaires. Mais c'eſt en vain qu'on voudroit porter la réforme ſur le Théatre ; jamais Cléopatre & Xercès ne goûteront notre ſimplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'eſt leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur conſente à ſe faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la Troupe de Geneve, étant bien moins nombreuſe que celle de Paris, pourra ſubſiſter à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence ſera-t-elle en raiſon de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une Troupe plus nombreuſe a auſſi l'avantage de pouvoir jouer plus ſouvent, au lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent, tous ne ſauroient jouer tous les jours ; la maladie, l'abſence d'un ſeul Comédien fait manquer une repréſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

LE Genevois aime exceſſivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs entretiennent ce goût ſalutaire.

Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maisons de campagne étant si près, fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires, part le soir à portes fermantes, & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui soit sous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cele est autant de perdu pour la Comédie, & pendant toute la belle saison il ne restera presque pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'est toute autre chose: on allie fort bien la Comédie avec la campagne; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles, que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide? Pour moi je ne vois aucun autre remede à cela que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sûreté à

nos plaiſirs, & de laiſſer une Place-Forte ouverte pendant la nuit (*t*), au milieu de trois Puiſſances dont la plus éloignée n'a pas demi lieue à faire pour arriver à nos glacis.

CE n'eſt pas tout : il eſt impoſſible qu'un établiſſement ſi contraire à nos anciennes maximes ſoit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la moleſſe s'élever ſur les ruines de notre antique ſimplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Penſez-vous qu'ils iront autoriſer cette innovation de leur préſence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez ſûr que pluſieurs vont ſans ſcrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve : parce que le bien de la patrie leur eſt plus cher que leur amuſement. Où ſera l'imprudente mere qui oſera mener ſa fille à cette dangereuſe école, & combien de femmes reſpectables croiroient ſe déshonorer en y allant elles-mêmes ? Si quelques perſonnes s'abſtiennent à Pa-

(*t*) Je ſais que toutes nos grandes fortifications ſont la choſe du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions aſſez de troupes pour les défendre, cela ſeroit fort inutile encore : car ſurement on ne viendra pas nous aſſiéger. Mais pour n'avoir point de ſiege à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute ſurpriſe : rien n'eſt ſi facile que d'aſſembler des gens de guerre à notre voiſinage. Nous avons trop appris l'uſage qu'on en peut faire, & nous devons ſonger que les plus mauvais droits hors d'une place, ſe trouvent excellens quand on eſt dedans.

ris d'aller au Spectacle, c'eſt uniquement par un principe de Religion qui ſurement ne ſera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotiſme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (*u*).

J'ai fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un Théatre de Comédie ſe ſoutienne à Geneve par le ſeul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choſes l'une ; ou que les riches ſe cotiſent pour le ſoutenir, charge onéreuſe qu'aſſurément ils ne ſeront pas d'humeur à ſupporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le ſoutienne à ſes propres frais. Mais commenr le ſoutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant, ſur les dépenſes néceſſaires auxquelles ſuffit à peine ſon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien deſtinera-t-il à cet uſage important les ſommes que l'économie & l'intégrité de l'adminiſtration permet quelquefois de mettre en réſerve pour les plus preſſans beſoins ? Faudra t-il réformer notre petite garniſon & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Ma-

(*u*) Je n'entends point par-là qu'on puiſſe être vertueux ſans Religion ; j'eus long-tems cette opinion trompeuſe, dont je ſuis trop déſabuſé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abſtenir quelquefois, par des motifs de vertus purement ſociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéreſſent point immédiatement la conſcience, comme eſt celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'eſt pas bon qu'on les ſouffre.

giſtrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute reſſource au moindre accident imprévu? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui ſoit praticable, c'eſt la voie des taxes & impoſitions, c'eſt d'aſſembler nos Citoyens & Bourgeois en Conſeil-Général dans le temple de S. Pierre, & là de leur propoſer gravement d'accorder un impot pour l'établiſſemenr de la Comédie. A Dieu ne plaiſe que je croie nos ſages & dignes Magiſtrats capables de faire jamais une propoſition ſemblable; & ſur votre propre Article, on peut juger aſſez comment elle ſeroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce ſeroit tant pis pour nous: car cela ne pourroit ſe faire qu'à la faveur de quelque vice ſecret qui, nous affoibliſſant encore dans notre petiteſſe, nous perdroit enfin tôt ou tard. Suppoſons pourtant qu'un beau zele du Théatre nous fît faire un pareil miracle; ſuppoſons les Comédiens bien établis dans Geneve, bien contenus par nos loix, la Comédie floriſſante & fréquentée: ſuppoſons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres: avantages au reſte qui me ſemblent peu compatibles, car celui des Spectacles n'étant que de ſuppléer aux mœurs eſt nul par-tout où les mœurs exiſtent.

Le premier effet ſenſible de cet établiſſement ſera, comme je l'ai déjà dit, une révolution dans nos

uſages, qui en produira néceſſairement une dans nos mœurs. Cette révolution ſera-t-elle bonne ou mauvaiſe? C'eſt ce qu'il eſt tems d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien conſtitué où l'on ne trouve des uſages qui tiennent à la forme du gouvernement & ſervent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, ſi mal à propos tournées en dériſion par les Auteurs du Spectateur; à ces coteries, ainſi devenues ridicules, ont ſuccédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries ſemblables ſont maintenant établies à Geneve ſous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monſieur, de juger par votre Article que vous n'avez point obſervé ſans eſtime le ton de ſens & de raiſon qu'elles y font régner. Cet uſage eſt ancien parmi nous, quoique ſon nom ne le ſoit pas. Les coteries exiſtoient dans mon enfance ſous le nom de *ſociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous raſſemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occaſionnent, le goût de la chaſſe commun à tous les Genevois, réuniſſant fréquemment les hommes, leur donnoient occaſion de former entr'eux des ſociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaiſons d'amitié; mais ces aſſemblées n'ayant pour objet que le plaiſir & la joie ne ſe formoient gueres qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, ou la néceſſité des

affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang-froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triste cause sont sortis de très-bons effets (v).

CES cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, & comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévérement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement, & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

TELS sont les amusemens journaliers de la bour-

(v) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

geoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines : mais, dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement ; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême : c'est qu'un Théatre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis..... Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple, & sans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis psemiérement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, consultons le bien de la Société ; nous trouverons que

les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre conſtitution : car ce ſexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous, & ne voulant plus ſouffrir de ſéparation, faute de pouvoir ſe rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

CET inconvénient qui dégrade l'homme, eſt très-grand par-tout ; mais c'eſt ſur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être aſſez indifférent pourvu qu'il ſoit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (x).

LES Anciens paſſoient preſque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles

(x) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie ; quand elles ſe battent, elles ſe battent bien. L'inconvénient de leur ſexe eſt de ne pouvoir ſupporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

de l'Etat ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil, & preſque toujours tête nue (y). A tout cela, point de femmes; mais on ſavoit bien les trouver au beſoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger & non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces priſons volontaires, ſe lever, ſe raſſeoir, aller & venir ſans ceſſe à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poſer cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole, étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue,

(y) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammétique, on diſtinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes : au lieu que les Perſes, toujours coëffés de leurs groſſes thiares, avoient les crânes ſi tendres qu'on les briſoit ſans efforts, Hérodote lui-même fut, long-tems après, témoin de cette différence.

n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la Nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casaniere, en prescrit aux hommes une toute opposée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin ? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice & ne se promenent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise ; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume, comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des Armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail, le fardeau du Soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos

Sculpteurs ſe plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antiquité. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'eſpece a-t-elle une décrépitude phyſique, ainſi que l'individu? Au contraire: les Barbares du nord qui ont, pour ainſi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & ſubjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plupart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes(z),& trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refuſée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainſi que faiſoient auſſi celles de Sparte. La femme ſe rendoit robuſte, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce ſoin de contrarier la Nature eſt nuiſible au corps, il l'eſt encore plus à l'eſprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme unique-

(z) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie; & cette différence étoit ſi grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup-d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la diſcipline prévalurent tellement ſur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

ment occupé de l'importante affaire d'amuſer les femmes, & qui paſſe ſa vie entiere à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuiſés de travaux dont elles ſont incapables, nos eſprits ont beſoin de délaſſement. Livrés à ces puériles habitudes à quoi pourrions nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations (*a*): agréables, ſi l'on veut, mais petits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant

(*a*) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réuſſir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légéreté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philoſophie & du raiſonnement. Elles peuvent acquérir de la ſcience, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore, cette brûlante éloquence, ces tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſemens juſqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes: ils ſont tous froids & jolis comme elles; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame; ils ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés: elles ne ſavent ni décrire ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſache, & une autre, mériterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer: & voilà ce qui détermine celui de notre ſiecle.

ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plupart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces uſages, les femmes y perdent. On les flatte ſans les aimer ; on les ſert ſans les honorer ; elles ſont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans ; & le pis eſt que les premiers, ſans avoir les ſentimens des autres, n'en uſurpent pas moins tous les droits. La ſociété des deux ſexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets ; & c'eſt ainſi que l'eſprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galans, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi ; les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent ; mais eſt-il

queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon ? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne ſeroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les deſirs par la crainte; il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

Nos cercles conſervent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entre eux, diſpenſés de rabaiſſer leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raiſon, peuvent ſe livrer à des diſcours graves & ſérieux ſans crainte du ridicule. On oſe parler de patrie & de vertu ſans paſſer pour rabâcheur, on oſe être ſoi-même ſans s'aſſervir aux maximes d'une caillette. Si le tour de la converſation devient moins poli, les raiſons prennent plus de poids ; on ne ſe paie point de plaiſanterie, ni de gentilleſſe. On ne ſe tire point d'affaire par de bons mots. On ne ſe ménage point dans la diſpute : chacun, ſe ſentant attaqué

qué de toutes les forces de ſon adverſaire, eſt obligé d'employer toutes les ſiennes pour ſe défendre; c'eſt ainſi que l'eſprit acquiert de la juſteſſe & de la vigueur. S'il ſe mêle à tout cela quelque propos licentieux, il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins groſſiers ne ſont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu ruſtaut eſt préférable encore à ce ſtyle plus recherché, dans lequel les deux ſexes ſe ſéduiſent mutuellement & ſe familiariſent décemment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, eſt auſſi mieux aſſortie à ſon tempérament. On ne reſte point toute la journée établi ſur une chaiſe. On ſe livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, pluſieurs cercles ſe tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours ſpacieuſes pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chaſſe; & il ne faut pas croire que cette chaſſe ſe faſſe auſſi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier ſous ſes pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes inſtitutions raſſemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des ſoldats, & par conſéquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuſe d'un défaut les ſociétés des femmes, c'eſt de les rendre médiſantes & ſatyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes

d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins ; on penſe bien auſſi que les maris abſens y ſont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de ſa voiſine. Mais peut-être y a-t-il dans cette inconvénient plus de bien que de mal, & toujours eſt-il inconteſtablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux, qu'une femme diſe avec ſes amies du mal de ſon mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en faſſe, qu'elle critique le déſordre de ſa voiſine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoiſes diſent aſſez librement ce qu'elles ſavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accuſations qu'elles croient fauſſes ; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par le ſilence & par leurs diſcours, cachent de peur de repréſailles le mal qu'elles ſavent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

COMBIEN de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſéveres obſervatrices ? Elles ſont preſque dans notre ville la fonction de Cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, ſurveillans les uns des autres, s'accuſoient publiquement par zele pour la juſtice ; mais quand Rome fut corrompue, & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haine des vices qui les démaſque en devint un. Aux citoyens zélés ſuccéderent des

délateurs infames, & au lieu qu'autrefois les bons accuſoient les méchans, ils en furent accuſés à leur tour. Grace au Ciel, nous ſommes loin d'un terme ſi funeſte. Nous ne ſommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles ſeront plus circonſpectes : on ſe ménagera davantage, quand on aura plus de raiſon de ſe ménager, & quand chacune aura beſoin pour elle-même de la diſcrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des ſociétés de femmes. Qu'elles médiſent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médiſent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne ſauroient ſupporter long-tems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médiſance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces ſociétés, ſans un ſecret mouvement d'eſtime & de reſpect pour celles qui la compoſoient. Telle eſt, me diſois-je, la deſtination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux ſexes, afin qu'ils vivent ſéparés & chacun à ſa maniere (*b*). Ces aimables perſonnes

(*b*) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, eſt développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuſcrit dont je ſuis dépoſitaire & que je me propoſe de publier, s'il me reſte aſſez de tems pour cela, quoique cette annonce ne ſoit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne sais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient si sévérement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

LES cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute; quoi d'humain n'a pas les siens? On joue, on boit, on s'enivre, on passe les nuits; tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a partout mélange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout: axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La regle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejetter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mauvais (c), quoi

(c) Je parle dans l'ordre moral; car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

qu'on faſſe pour en tirer un bon uſage. Telle eſt la différence eſſentielle des cercles aux ſpectacles.

Les citoyens d'un même Etat, les habitans d'une même ville ne ſont point des Anachoretes, ils ne ſauroient vivre toujours ſeuls & ſéparés; quand ils le pourroient il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche deſpotiſme qui s'allarme à la vue de ſept ou huit hommes aſſemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent ſur leurs miſeres.

Or de toutes les ſortes de liaiſons qui peuvent raſſembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe: parce qu'elle ne veut ni ne peut ſe cacher, qu'elle eſt publique, permiſe, & que l'ordre & la regle y regnent. Il eſt même facile à démontrer que les abus qui peuvent en réſulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de ſonger à détruire un uſage établi, ont doit avoir bien peſé ceux qui s'introduiront à ſa place. Quiconque en pourra propoſer un qui ſoit praticable & duquel ne réſulte aucun abus, qu'il le propoſe, & qu'enſuite les cercles ſoient abolis: à la bonne heure. En attendant, laiſſons, s'il le faut, paſſer la nuit à boire à ceux qui, ſans cela, la paſſeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance eſt vicieuſe, & ſur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés

L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant (*d*). Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adultere, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garan-

(*d*) Ne calomnions point le vice-même, n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

tir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien?

Je le répete, il vaudroit mieux être ſobre & vrai, non ſeulement pour ſoi, même pour la Société: car tout ce qui eſt mal en morale, eſt mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal perſonnel, le magiſtrat ne voit que les conſéquences publiques; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre; ainſi tout ce qu'on a raiſon de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périſſent par le déſordre des femmes. La raiſon de cette différence eſt claire: le premier de ces deux vices détourne des autres, le ſecond les engendre tous. La diverſité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeuneſſe & l'abat moins aiſément; un ſang ardent lui donne d'autres deſirs; dans l'âge des paſſions toutes s'enflamment au feu d'une ſeule, la raiſon s'altere en naiſſant, & l'homme encore indompté devient indiſciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un ſang à demi-glacé cherche un ſecours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaiſante ſupplée aux eſprits qu'il n'a plus (e);

(e) Platon dans ſes loix permet aux ſeuls vieillards l'uſage du vin, & même il leur en permet quelquefois l'excès.

quand un vieillard abuſe de ce doux remede, il a déjà rempli ſes devoirs envers ſa patrie, il ne la prive que du rebut de ſes ans. Il a tort, ſans doute : il ceſſe avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être, il ſe rend plutôt l'ennemi public, par la ſéduction de ſes complices, par l'exemple & l'effet de ſes mœurs corrompues, ſur-tout par la morale pernicieuſe qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriſer. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point exiſté.

DE la paſſion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & ſi-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dez, les jeux de haſard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en diſe, que ces moyens oiſifs & trompeurs de remplir ſa bourſe, prennent jamais grand crédit chez un peuple raiſonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre enſemble.

CONSERVONS donc les cercles, même avec leurs défauts : car ces défauts ne ſont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les compoſent ; & il n'y a point dans la vie ſociale de forme imaginable ſous laquelle ces mêmes défauts ne produiſent de plus nuiſibles effets. Encore un coup, ne

cherchons point la chimere de la perfection ; mais le mieux poſſible ſelon la nature de l'homme & la conſtitution de la Société. Il y a tel Peuple à qui je dirois : détruiſez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienſéance entre les ſexes, remontez, s'il eſt poſſible, juſqu'à n'être que corrompus ; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il eſt tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais ſeul, & ſongez qu'il eſt plus aiſé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaiſes.

Deux ans ſeulement de Comédie & tout eſt bouleverſé. L'on ne ſauroit ſe partager entre tant d'amuſemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera diſſoudre ; il s'en détachera trop de membres ; ceux qui reſteront ſeront trop peu aſſidus pour être d'une grande reſſource les uns aux autres & laiſſer ſubſiſter long-tems les aſſociations. Les deux ſexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui ſe lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empreſſera d'imiter ; l'expoſition des Dames & Demoiſelles parées tout de leur mieux & miſes en étalage dans des loges comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théatre que l'exercice à Plain-Palais ; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant,

ne fût-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité, & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent long-tems le goût de notre gouvernement.

IL ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore ; mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence, & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut gueres se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans font mieux la révérence ; qu'ils savent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentillesses, pour lesquelles je leur ferois, moi, donner le fouet ; qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens, & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode, la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à désennuyer, on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussiere,

afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entiérement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre uſage qu'aux ſoins auxquels ils ſont deſtinés; & la ſeule choſe que les femmes n'exigent pas de ces vils eſclaves eſt de ſe conſacrer à leur ſervice à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les diſtingue d'elles, c'eſt que la Nature leur en ayant refuſé les graces, ils y ſubſtituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà vu pluſieurs de ces jeunes Demoiſelles en juſte au corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli paraſol verd à la main, contrefaire aſſez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus groſſier de mon tems. Les enfans ruſtiquement élevés n'avoient point de teint à conſerver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chaſſe, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les ſociétés. Timides & modeſtes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de friſure à conſerver; ils ſe défioient à la lutte, à la courſe, aux coups; ils ſe battoient à bon eſcient, ſe bleſſoient quelquefois, & puis s'embraſſoient en pleurant. Ils revenoient au logis ſuans, eſſoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliçons; mais ces poliçons ont fait des

hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente!

HEUREUSEMENT ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, seront contraints étant grands de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espere, ce que furent leurs ancêtres ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flatons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

JE reviens à nos Comédiens & toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible; je trouve que ce succès attaquera notre constitution, non seulement d'une maniere indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat, pour conserver le corps entier dans son assiette.

PARMI plusieurs raisons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choisir une qui con-

vient mieux au plus grand nombre : parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent, toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes, ni l'influence sur le destin de l'Etat.

On peut considérer les Spectacles, quand ils réussissent, comme une espece de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise; non seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain ; mais sur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au delà de ses forces, & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus couteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les rempliſſent. A la Comédie Françoise, les premieres loges & le théatre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt sols, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théatre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plupart des autres

n'ont rien (*f*). Il en eſt de ceci comme des impôts ſur le bled, ſur le vin, ſur le ſel, ſur toute choſe néceſſaire à la vie, qui ont un air de juſtice au premier coup-d'œil, & ſont au fond très-iniques : car le pauvre qui ne peut dépenſer que pour ſon néceſſaire eſt forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépenſe en impôts, tandis que ce même néceſſaire n'étant que la moindre partie de la dépenſe du riche l'impôt lui eſt preſque inſenſible (*g*). De cette maniere, celui qui a peu paie beaucoup, & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande juſtice on trouve à cela.

(*f*) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Les places inférieures, miſes à trop bas prix, ſeroient abandonnées à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenſeroit toujours au-delà de ſes moyens. C'eſt une obſervation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raiſon de ce déſordre eſt que les premiers rangs ſont alors un terme fixe dont les autres ſe rapprochent toujours, ſans qu'on le puiſſe éloigner. Le pauvre tend ſans ceſſe à s'élever au-deſſus de ſes vingt ſols ; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'aſyle au-delà de ſes quatre francs ; il faut, malgré lui, qu'il ſe laiſſe accoſter, &, ſi ſon orgueil en ſouffre, ſa bourſe en profite.

(*g*) Voilà pourquoi les *impoſteurs* de Bodin & autres frippons publics établiſſent toujours leurs monopoles ſur les choſes néceſſaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, ſans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faſte étoit attaqué, tout ſeroit perdu ; mais, pourvu que les grands ſoient contens, qu'importe que le peuple vive ?

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles? Je répondrai, premiérement ceux qui les établiſſent & lui en donnent la tentation; en ſecond lieu, ſa pauvreté même, qui le condamnant à des travaux continuels, ſans eſpoir de les voir finir, lui rend quelque délaſſement plus néceſſaire pour les ſupporter. Il ne ſe tient point malheureux de travailler ſans relâche, quand tout le monde en fait de même; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille de ſe priver des récréations des gens oiſifs? Il les partage donc; & ce même amuſement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de dépenſes, ſoit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il ſuit évidemment, ce me ſemble, que les Spectacles modernes, où l'on n'aſſiſte qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriſer & augmenter l'inégalité des fortunes, moins ſenſiblement, il eſt vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée juſqu'à certain point, peut avoir ſes avantages, certainement vous m'accorderez auſſi qu'elle doit avoir des bornes, ſur-tout dans un petit Etat, & ſur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres ſont intermédiaires entre le Prince & le Peuple, il peut être aſſez indifférent que certains hommes paſſent de l'un à l'autre: car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'in-

terrompt point la progreſſion. Mais dans une Démocratie où les Sujets & le Souverain ne ſont que les mêmes hommes conſidérés ſous différens rapports, ſi tôt que le plus petit nombre l'emporte en richeſſes ſur le plus grand, il faut que l'Etat périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; & cette différence, portée au delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

JAMAIS dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du Prince; mais dans une République elle peut aiſément le mettre au deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai ſouverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la République. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſais, c'eſt que, le tems ſeul donnant à l'ordre des choſes une pente naturelle vers cette inégalité, & un progrès ſucceſſif juſqu'à ſon dernier terme, c'eſt une grande imprudence de l'accélérer encore par des établiſſemens qui la favoriſent. Le grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eut bien ſu dire: Spectacles & Comédies dans toute petite République, & ſur-tout dans Geneve, affoibliſſement d'Etat.

Si le ſeul établiſſement du Théatre nous eſt ſi nuiſible, quel fruit tirerons-nous des Pieces qu'on y repréſente ? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour leſquels elles ont été compoſées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inſtruction ce qu'on leur a donné pour cenſure, ou du-moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations ſur les choſes du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous repréſentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiſſance & de la grandeur. De quoi nous ſervira-t-elle ? Serons-nous plus grands ou plus puiſſans pour cela ? Que nous importe d'aller étudier ſur la Scene les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres ? La ſtérile admiration des vertus de Théatre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen ? Au-lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un Marquis, c'eſt un Marquis enfin. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſez heureux pour n'en point avoir ; & qui ſait combien de Courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les Marquis du ſiecle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit

toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélérat eſt toujours mépriſable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon banniſſoit Homere de ſa République, & nous ſouffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'EN ai dit aſſez, je crois, ſur leur chapitre, & je ne penſe gueres mieux des héros de Racine, de ces héros ſi parés, ſi doucereux, ſi tendres, qui ſous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la moleſſe, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir ſur le goût de ſes véritables devoirs. Tout le Théatre François ne reſpire que la tendreſſe : c'eſt la grande vertu à laquelle on y ſacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je ſais que l'homme ſans paſſions eſt une chimere ; que l'intérêt du Théatre n'eſt fondé que ſur les paſſions ; que le cœur ne s'intéreſſe point à celles qui lui ſont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y ſoit ſujet ſoi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, ſont les ſentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en

ſont pénétrés ; mais, quand ces deux paſſions ſont éteintes, il ne reſte que l'amour proprement dit, pour leur ſuppléer : parce que ſon charme eſt plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes : c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentimens que comme bon ſentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien réglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne : parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le

Genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la raiſon, la beauté n'eſt pas étrangere, ni ſans empire ; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour ; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir des paſſions violentes, les femmes, de les inſpirer ; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des ſpectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe ; on apprend moins à ſe donner leur courage qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il ſe pare de ſon enthouſiaſme ; il uſurpe ſa force ; il affecte ſon langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par dégrés de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui ſait ſe reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſpérer de s'arrêter ? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe ? On triomphe aiſément d'un foible penchant, mais

celui qui connut le véritable amour & l'a ſu vaincre, ah! pardonnons à ce mortel, s'il exiſte, d'oſer prétendre à la vertu!

AINSI de quelque maniere qu'on enviſage les choſes, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pieces de Théatre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, juſqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne ſera qu'un faux goût, ſans tact, ſans délicateſſe, ſubſtitué mal-à-propos parmi nous à la ſolidité de la raiſon. Le goût tient à pluſieurs choſes: les recherches d'imitation qu'on voit au Théatre, les comparaiſons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions ſur l'art de plaire aux ſpectateurs, peuvent le faire germer; mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on ſoit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réuſſir à les trouver. Une partie de ces choſes nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

NOUS aurons des Comédiens, mais quels? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ſerons d'abord de mauvais juges. Les formerons-

nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes Pieces; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en serons pas moins les connoisseurs, les arbitres du Théatre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en serons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le mépriſe; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

JE ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens; c'est que, pour nous approprier les Drames de notre Théatre, nous les compoſions nous-mêmes, & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (*h*). Il est sûr que des Pieces ti-

(*h*) Si quis ergo in noſtram urbem venerit, qui animi ſapientiâ in omnes poſſit ſeſe vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata ſua oſtentare, venerabimur quidem ipſum, ut ſacrum, admirabilem, & jucundum: dicemus autem non eſſe ejuſmodi hominem in republica noſtrâ, neque fas eſſe ut inſit, mittemuſque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque co-

rées comme celles des Grecs des malheurs passés de la patrie, ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier? des Lévrery? Ah, dignes citoyens! vous fûtes des héros, sans-doute; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames (*i*), & nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous savoir ad-

ronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(*i*) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette difference que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier; non pas en imitant puérilement ses discours & ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui: sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échaffaut, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur.

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata vivescit:
Nec cruce, nec savi gladio perit illa Tyranni.

mirer. Quels ſeront nos tyrans? Des Gentils-hommes de la cuillier (*k*), des Evêques de Geneve, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maiſon avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du reſpect? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (*l*) & l'Antechriſt n'y euſſent auſſi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs aſſez badin, tout étoit grave & ſérieux, ſi-tôt qu'il s'agiſſoit de la patrie; mais dans ce ſiecle plaiſant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puiſſance, on n'oſe parler d'hé-

(*k*) C'étoit une confrairie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur aſſociation, portoient une cuillière pendue au cou.

(*l*) J'ai lu dans ma jeuneſſe une Tragédie de l'eſcalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me diſoit que cette piece ayant une fois été repréſentée, ce perſonnage en entrant ſur la Scene ſe trouva double, comme ſi l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'inſtant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la repréſentation. Ce conte eſt burleſque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve: cependant, qu'on ſe prête aux ſuppoſitions, on trouvera dans cette double apparition un effet théatral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus ſimple & plus terrible encore; c'eſt celui de la main ſortant du mur & traçant des mots inconnus au feſtin de Balthazar. Cette ſeule idée fait friſſonner. Il me ſemble que nos Poëtes Lyriques ſont loin de ces inventions ſublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations ſans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue; mais ébranler l'imagination.

roïſme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie, il n'y faut pas ſonger. Elle cauſeroit chez nous les plus affreux déſordres; elle ſerviroit d'inſtrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville eſt ſi petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en ſatyres & perſonalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frapante: c'eſt au Théatre qu'on y prépara l'exil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate; c'eſt par la fureur du Théatre qu'Athenes périt, & ſes déſaſtres ne juſtifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon, aux premieres repréſentations de Theſpis. Ce qu'il y a de bien ſûr pour nous, c'eſt qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les citoyens traveſtis en beaux-eſprits, s'occuper à faire des vers François & des Pieces de Théatre, talens qui ne ſont point les nôtres & que nous ne poſſéderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous compoſer des Tragédies ſur le modele de la mort de Céſar, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut abſolument un Théatre, qu'il s'engage à le remplir toujours de ſon génie, & à vivre autant que ſes Pieces.

Je ſerois d'avis qu'on peſât murement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de diſſipation que doit pro-

duire parmi notre jeuneſſe l'exemple des Comédiens ; mais enfin cet exemple aura ſon effet encore, & ſi généralement par-tout les loix ſont inſuffiſantes pour réprimer des vices qui naiſſent de la nature des choſes, comme je crois l'avoir montré, combien plus le ſeront-elles parmi nous où le premier ſigne de leur foibleſſe ſera l'établiſſement des Comédiens ? Car ce ne ſeront point eux proprement qui auront introduit ce goût de diſſipation ; au contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à-peu-près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la diſgrace. Les Magiſtrats leur en impoſeront : ſoit. Mais ces Magiſtrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le ſeront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours.

Bientôt les Comédiens, ſûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs, c'eſt par eux qu'aura commencé le déſordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeuneſſe, les riches, les gens oiſifs, tout ſera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favoriſera leur licence : chacun, cherchant à les ſatisfaire, croira travailler pour ſes plaiſirs. Quel homme oſera s'oppoſer à ce torrent, ſi ce n'eſt peut-être quelque ancien Paſteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le ſens & la gravité paſſeront pour pédanterie chez une jeuneſſe inconſidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manege à leurs ſuccès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'Etat (*m*). On verra les aſpirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages; les élections ſe feront dans les loges des Actrices, & les chefs d'un Peuple libre ſeront les créatures d'une bande d'Hiſtrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuſe d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les

(*m*) On doit toujours ſe ſouvenir que, pour que la Comédie ſe ſoutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'eſt que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raiſon veut donc qu'en examinant les effets du Théatre, on les meſure ſur une cauſe capable de le ſoutenir.

nôtres. Quand cette alternative aura ceſſé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

VOILA, Monſieur, les conſidérations que j'avois à propoſer au public & à vous ſur la queſtion qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raiſons, moins fortes qu'elles ne me paroiſſent, n'auroient pas un poids ſuffiſant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un auſſi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations ſont dangereuſes, & qu'il n'en faut jamais faire ſans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la preſſante néceſſité de celle-ci. Où ſont les déſordres qui nous forcent de recourir à un expédient ſi ſuſpect? Tout eſt-il perdu ſans cela? Notre ville eſt-elle ſi grande, le vice & l'oiſiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puiſſe plus déſormais ſubſiſter ſans Spectacles? Vous nous dites qu'elle en ſouffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs. Mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaiſes mœurs, & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impreſſion qu'il cauſe. En ce ſens, quel rapport entre quelques farces paſſageres & une Comédie à demeure, entre les poliçonneries d'un Charlatan & les repréſentations régulieres des Ouvrages Dramatiques, entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace, & un Théa-

tre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être enfant qui veut sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux: on s'en rebutera plus vîte; s'ils sont grossiers, ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image; & les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeunesse qui les écoute? Si font bien les discrets propos du Théatre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au reste, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous pussions nous passer entiérement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous sussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les Bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-tems d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, &

garder encore, dans ce mépris d'un amuſement frivole, une image honorable de ſon ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la ſienne !

QU'ON ne penſe pas, ſur-tout, faire un pareil établiſſement par maniere d'eſſai, ſauf à l'abolir quand on en ſentira les inconvéniens : car ces inconvéniens ne ſe détruiſent pas avec le Théatre qui les produit, ils reſtent quand leur cauſe eſt ôtée, &, dès qu'on commence à les ſentir, ils ſont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne ſe rétabliront pas comme ils ſe ſeront corrompus ; nos plaiſirs mêmes, nos innocens plaiſirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oiſiveté devenue néceſſaire, les vuides du tems que nous ne ſaurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes ; les Comédiens en partant nous laiſſeront l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la Comédie, nous ferons mal de la laiſſer ſubſiſter, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

QUOI ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'eſt dans les Républiques qu'ils ſont nés, c'eſt dans leur ſein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'aſſembler ſouvent & de former entr'eux

les doux liens du plaiſir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raiſons de s'aimer & de reſter à jamais unis? Nous avons déjà pluſieurs de ces fêtes publiques; ayons-en davantage encore, je n'en ſerai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles excluſifs qui renferment triſtement un petit nombre de gens dans un antre obſcur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le ſilence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloiſons, que pointes de fer, que ſoldats, qu'affligeantes images de la ſervitude & de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne ſont pas-là vos fêtes! C'eſt en plein air, c'eſt ſous le ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient ni efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

Mais quels ſeront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, ſi l'on veut. Avec la liberté, par-tout où regne l'affluence, le bien-être y regne auſſi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, raſſemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les ſpectateurs en ſpectacle; rendez-les acteurs eux-mêmes; faites que chacun ſe voie & s'aime dans les autres, afin que tous en ſoient mieux unis. Je n'ai pas beſoin de renvoyer aux

jeux des anciens Grecs : il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtans encore, & je les trouve préciſément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues ; des prix publics ; des Rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſemens ſi utiles (*n*) & ſi agréa-

(*n*) Il ne ſuffit pas que le peuple ait du pain & vive dans ſa condition. Il faut qu'il y vive agréablement : afin qu'il en rempliſſe mieux les devoirs, qu'il ſe tourmente moins pour en ſortir, & que l'ordre public ſoit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penſe à ce que chacun ſe plaiſe dans ſon état. Le manege & l'eſprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand on aſpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer ſon métier pour le bien faire. L'aſſiette de l'Etat n'eſt bonne & ſolide que quand, tous ſe ſentant à leur place, les forces particulieres ſe réuniſſent & concourent au bien public ; au-lieu de s'uſer l'une contre l'autre, comme elles font dans tout Etat mal conſtitué. Cela poſé, que doit-on penſer de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaiſirs & toute eſpece d'amuſement, comme autant de diſtractions qui le détournent de ſon travail ? Cette maxime eſt barbare & fauſſe. Tant pis, ſi le peuple n'a de tems que pour gagner ſon pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juſte & bienfaiſant, qui veut qu'il s'occupe, veut auſſi qu'il ſe délaſſe : la nature lui impoſe également l'exercice & le repos, le plaiſir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux ? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amuſemens qui lui faſſent aimer

agréables ; on ne peut trop avoir de ſemblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſoldats? Pourquoi, ſur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps ? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes ſur le Lac ? Y auroit-il au monde un plus brillant ſpectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux, élégamment équippés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis ſervir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſez magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'eſt plus ce peuple ſi rangé qui ne ſe départ point de ſes regles économiques : ce n'eſt plus ce long raiſonneur qui peſe tout juſqu'à la plaiſanterie à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, careſſant ; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux,

ſon état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainſi perdus feront mieux valoir tous les autres. Préſidez à ſes plaiſirs pour les rendre honnêtes ; c'eſt le vrai moyen d'animer ſes travaux.

comme il eſt toujours ſur ſes levres; il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs: il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenans. Toutes les ſociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette: ce ſeroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profuſion; mais cette profuſion même eſt alors bien placée, & l'aſpect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'HIVER, tems conſacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en eſt pourtant une eſpece dont je voudrois bien qu'on ſe fît moins de ſcrupule, ſavoir les bals entre de jeunes perſonnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne: comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter; que l'un & l'autre de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la Nature; & que ce fût un crime à ceux qui ſont deſtinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils ſuivent leur deſtination, & certainement le premier & le plus ſaint de tous les liens de la Société eſt le mariage. Toutes les fauſſes Religions combattent la Nature; la nôtre ſeule, qui la ſuit & la regle, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter ſur le mariage, aux embarras de l'or-

dre civil, des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas & que tout bon Gouvernement condamne; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public, incessamment ouverts sur elles, les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de *ne point tromper autrui*, du moins quant à la figure, & de se montrer, avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse,

& l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la Raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour ; mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent longtems ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévint tout désordre particulier, en les convertissant en bals solemnels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat (*o*), nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, &

(*o*) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre Etat, préside un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association ; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

jouir ainſi du plus doux ſpectacle qui puiſſe toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute perſonne mariée y fût admiſe au nombre des ſpectateurs & des juges, ſans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en danſant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle ſe donner ainſi en montre au public ? Je voudrois qu'on formât dans la ſalle une enceinte commode & honorable, deſtinée aux gens âgés de l'un & de l'autre ſexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits enfans ſe préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne ſortit ſans ſaluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinſſent, avant de commencer leur danſe & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à reſpecter la vieilleſſe. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette aſſemblée un certain coup-d'œil attendriſſant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de ſouvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un ſpectateur ſenſible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune perſonne qui, durant les précédens, ſe ſeroit comportée le plus honêtement, le plus modeſtement, & auroit plu davantage à tout le monde au jugement du Parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (*p*), & du titre de Reine du bal qu'elle porte-

(*p*) Voyez la note précédente.

roit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortege, que le pere & la mere fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour propre, sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres, & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état au-

roient la reſſource d'un ſpectacle agréable, ſurtout aux peres & meres. Les ſoins pour la parure de leurs filles ſeroient pour les femmes un objet d'amuſement qui feroit diverſion à beaucoup d'autres ; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, ſeroit là tout-à-fait à ſa place. Ces occaſions de s'aſſembler pour s'unir, & d'arranger des établiſſemens, ſeroient des moyens fréquens de rapprocher des familles diviſées & d'affermir la paix, ſi néceſſaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans ſeroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur ; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere ſeroient un peu plus conſultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens, qui font des nœuds mal aſſortis, quand on les ſuit aux dépens des autres. Les liaiſons devenant plus faciles, les mariages ſeroient plus fréquens ; ces mariages, moins circonſcrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'exceſſive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'eſprit de ſa conſtitution ; ces bals ainſi dirigés reſſembleroient moins à un ſpectacle public qu'à l'aſſemblée d'une grande famille, & du ſein de la joie & des plaiſirs naîtroient la conſervation, la concorde, & la proſpérité de la République (*q*),

(*q*) Il me paroît plaiſant d'imaginer quelquefois les jugemens que pluſieurs porteront de mes goûts ſur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet

SUR ces idées, il ſeroit aiſé d'établir à peu de frais & ſans danger, plus de ſpectacles qu'il n'en

homme eſt fou de la danſe, je m'ennuie à voir danſer : il ne peut ſouffrir la Comédie, j'aime la Comédie à la paſſion : il a de l'averſion pour les femmes, je ne ſerai que trop bien juſtifié là-deſſus : il eſt mécontent des Comédiens, j'ai tout ſujet de m'en louer, & l'amitié du ſeul d'entr'eux que j'ai connu particuliérement ne peut qu'honorer un honnête homme. Même jugement ſur les Poëtes dont je ſuis forcé de cenſurer les Pieces : ceux qui ſont morts ne ſeront pas de mon goût, & je ſerai piqué contre les vivans. La vérité eſt que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une repréſentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'eſt qu'ayant peu fréquenté ſes Pieces & manquant de livres, il ne m'eſt pas aſſez reſté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois & ce fut pour en recevoir un ſervice. J'eſtime ſon génie & reſpecte ſa vieilleſſe ; mais, quelque honneur que je porte à ſa perſonne, je ne dois que juſtice à ſes Pieces, & je ne ſais point acquiter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte, c'eſt par un déſintéreſſement dont peu d'auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne fouilla le deſir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai preſque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero :* voilà la déviſe que j'ai choiſie & dont je me ſens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaiſe foi. L'amour du bien public eſt la ſeule paſſion qui me fait parler au public : je ſais alors m'oublier moi-même, &, ſi quelqu'un m'offenſe, je me tais ſur ſon compte, de peur que la

faudroit pour rendre le ſéjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers, qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une choſe unique. Quoiqu'à dire le vrai, ſur beaucoup de fortes raiſons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je ſuis perſuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

MAIS ſavez-vous, Monſieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un ſincere amour pour leur pays, ont tous une ſi grande inclination pour les voyages qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reſte de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la Patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, ſi j'y étois moins inutile. Je ſais que nous ſommes forcés

colere ne me rende injuſte. Cette maxime eſt bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuiſent à leur aiſe & ſans crainte de repréſailles, aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impoſe, & ſur-tout à moi qui, reſtant en paix tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai conſacré ma vie, non jamais mes paſſions ne ſouilleront le ſincere amour que j'ai pour toi; l'intérêt ni la crainte ne ſauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refuſera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance!

d'aller chercher au loin les reſſources que notre terrein nous refuſe, & que nous y pourrions difficilement ſubſiſter, ſi nous nous y tenions renfermés ; mais au moins que ce banniſſement ne ſoit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel à béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche ; réjouir leurs concitoyens du ſpectacle de leur fortune ; animer l'émulation des jeunes gens ; enrichir leur pays de leur richeſſe ; & jouir modeſtement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théatres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir ? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve ? Non, non, Monſieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun ſente qu'il ne ſauroit trouver ailleurs ce qu'il a laiſſé dans ſon pays ; il faut qu'un charme invincible le rappelle au ſéjour qu'il n'auroit point dû quitter ; il faut que le ſouvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers ſpectacles, de leurs premiers plaiſirs, reſte profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impreſſions faites durant la jeuneſſe demeurent & ſe renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triſte magnificence une voix ſecrette leur crie inceſſamment au fond de l'ame : Ah ! où ſont les jeux & les fêtes de ma jeuneſſe ? Où eſt la concorde des citoyens ? Où eſt

la fraternité publique ? Où eſt la pure joie & la véritable allégreſſe ? Où ſont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville auſſi riante, un pays auſſi charmant, un gouvernement auſſi juſte, des plaiſirs ſi vrais & ſi purs, & tout ce qu'il faut pour ſavoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

AINSI rappelloit ſes citoyens, par des fêtes modeſtes & des jeux ſans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais aſſez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer. Ainſi dans Athenes parmi les beaux arts, ainſi dans Suſe au ſein du luxe & de la moleſſe, le Spartiate ennuyé ſoupiroit après ſes groſſiers feſtins & ſes fatigans exercices. C'eſt à Sparte que, dans une laborieuſe oiſiveté, tout étoit plaiſir & ſpectacle ; c'eſt là que les plus rudes travaux paſſoient pour des récréations, & que les moindres délaſſemens formoient une inſtruction publique ; c'eſt là que les citoyens, continuellement aſſemblés, conſacroient la vie entiere à des amuſemens qui faiſoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne ſe délaſſoit qu'à la guerre.

J'ENTENDS déjà les plaiſans me demander ſi, parmi tant de merveilleuſes inſtructions, je ne veux point auſſi, dans nos Fêtes Genevoiſes, introduire les danſes des jeunes Lacédémoniennes ? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs aſſez chaſtes pour ſupporter un tel ſpectacle, & que de jeunes perſonnes dans

cet état fuſſent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique ; mais, quelque eſtime que je faſſe de mes compatriotes, je ſais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propoſe des inſtitutions de ceux-ci que celles dont ils ne ſont pas encore incapables. Si le ſage Plutarque s'eſt chargé de juſtifier l'uſage en queſtion, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout eſt dit, en avouant que cet uſage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuſe, leurs mœurs pures & ſéveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient ſeules rendre innocent ſous leurs yeux, un ſpectacle ſi choquant pour tout peuple qui n'eſt qu'honnête.

MAIS penſe-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins ſon danger qu'une nudité abſolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût? Ne ſait on pas que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obſcenes? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte

au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire desirer davantage, quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose,

Heu ! male tum mites defendit pampinus uvas.

TERMINONS ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la derniere : je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables : sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (*r*) ; sans af-

(*r*) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de S. Gervais avoit fait l'exercice, &, selon la coutume, on avoit soupé par compagnies ; la plupart de ceux qui les composoient se

faires & ſans plaiſirs, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils paſſoient, dans cette douce

raſſemblerent après le ſoupé dans la place de S. Gervais, & ſe mirent à danſer tous enſemble, officiers & ſoldats, autour de la fontaine, ſur le baſſin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danſe de gens égayés par un long repas ſembleroit n'offrir rien de fort intéreſſant à voir; cependant, l'accord de cinq ou ſix cens hommes en uniforme, ſe tenant tous par la main, & formant une longue bande qui ſerpentoit en cadence & ſans confuſion, avec mille tours & retours, mille eſpeces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au ſein du plaiſir, tout cela formoit une ſenſation très-vive qu'on ne pouvoit ſupporter de ſang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes ſe releverent; bientôt les fenêtres furent pleines de ſpectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-tems à leurs fenêtres, elles deſcendirent; les maîtreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin, les enfans même éveillés par le bruit accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue; ce ne furent qu'embraſſemens, ris, ſantés, careſſes. Il réſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſaurois peindre, mais que, dans l'allégreſſe univerſelle, on éprouve aſſez naturellement au milieu de tout ce qui nous eſt cher. Mon pere, en m'embraſſant, fut ſaiſi d'un treſſaillement que je crois ſentir & partager encore. Jean Jacques, me diſoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils ſont tous amis, ils ſont tous freres; la joie & la concorde regne au milieu d'eux. Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand

uniformité, la journée, ſans la trouver trop longue, & la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant:

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans, & hardis.

tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danſe, il n'y eut plus moyen: on ne ſavoit plus ce qu'on faiſoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivreſſe plus douce que celle du vin. Après avoir reſté quelque tems encore à rire & à cauſer ſur la place, il fallut ſe ſéparer, chacun ſe retira paiſiblement avec ſa famille; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaiſirs, mais en allant les partager. Je ſens bien que ce ſpectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres: il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentimens de la Nature ne regnent que ſur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie?

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Enſuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

VOILA, Monſieur, les ſpectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet eſſai, ſi jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les triſtes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'eſt trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magiſtrats ſaura prévenir. Je ne prétends point inſtruire des hommes plus ſages que moi. Il me ſuffit d'en avoir dit aſſez pour conſoler la jeuneſſe de mon pays d'être privée d'un amuſement qui coûteroit ſi cher à la patrie. J'exhorte cette heureuſe jeuneſſe à profiter de l'avis qui termine votre article. Puiſſe-t-elle connoître & mériter ſon ſort! Puiſſe-t-elle ſentir toujours combien le ſolide bonheur eſt préférable aux vains plaiſirs qui le détruiſent. Puiſſe-t-elle tranſmettre à ſes deſcendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ſes peres! C'eſt le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'eſt celui par lequel finira ma vie.

FIN.

DESCRIPTION
ABRÉGÉE
DU
GOUVERNEMENT
DE GENEVE.

L'Article GENEVE *de l'Encyclopédie ayant été l'occasion de la Lettre de M. Rousseau à l'Auteur, & des réflexions que M. d'Alembert lui adresse sur cette Lettre, nous croyons devoir remettre cet article sous les yeux du Lecteur.*

LA ville de Geneve est située sur deux collines à l'endroit où finit le Lac qui porte aujourd'hui son nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Leman*. La situation en est très-agréable; on voit d'un côté le Lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du Lac, & à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le Port de *Geneve* sur le Lac avec des jettées, ses barques, ses marchés, & sa position entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent industrieuse, riche & commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices & des

promenades agréables ; les rues ſont éclairées la nuit, & on a conſtruit ſur le Rhône une machine à pompes fort ſimple, qui fournit de l'eau juſqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le Lac eſt d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans ſa plus grande largeur. C'eſt une eſpece de petite mer qui a ſes tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules Céſar parle de *Geneve* comme d'une Ville des Allobroges, alors Province Romaine ; il y vint pour s'oppoſer au paſſage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suiſſes*. Dès que le Chriſtianiſme fut introduit dans cette Ville, elle devint un Siege Epiſcopal, ſuffragant de Vienne. Au commencement du V Siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépoſſédés en 534 par les Rois Francs. Lorſque Charlemagne, ſur la fin du IX Siecle, alla combattre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompenſa bien par la Couronne Impériale), ce Prince paſſa à *Geneve*, & en fit le rendez-vous général de ſon armée. Cette Ville fut enſuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, & Conrad y vint prendre la Couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ſes ſucceſſeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur ſuſciterent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux ſur cette Ville, elle ſecoua inſenſiblement le joug, & devint une Ville Impériale, qui eut ſon Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur ; car

l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des Citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors, exprimoient cette conſtitution mixte, c'étoit une Aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une Clef repréſentant le pouvoir de l'Egliſe, avec cette déviſe, *Poſt tenebras lux*. La Ville de *Geneve* a conſervé ces armes après avoir renoncé à l'Egliſe Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clefs qu'elle porte dans ſon écuſſon; il eſt même aſſez ſingulier qu'elle les ait conſervées; après avoir briſé avec une eſpece de ſuperſtition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a penſé apparemment que la déviſe, *Poſt tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, ſon état actuel par rapport à la Religion, lui permettoit de ne rien changer au reſte de ſes armoiries.

Les Ducs de Savoie, voiſins de *Geneve*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent inſenſiblement & à différentes repriſes des efforts pour établir leur autorité dans cette Ville; mais elle y réſiſta avec courage, ſoutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors, c'eſt-à-dire vers 1526, que le Conſeil des CC fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; *Geneve* les goûtoit; elle les admit enfin en 1535; la Papauté fut abolie; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Geneve*; ſans y avoir plus de juriſdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans ſon

Dioceſe, eſt réſident à Annecy depuis ce tems-là.

On voit encore entre les deux portes de l'Hôtel-de-ville de *Geneve*, une inſcription latine en mémoire de l'abolition de la Religion Catholique. Le Pape y eſt appellé l'*Antechriſt* : cette expreſſion, que le fanatiſme de la liberté & de la nouveauté s'eſt permiſe dans un ſiecle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une Ville auſſi philoſophe. Nous oſons l'inviter à ſubſtituer à ce monument injurieux & groſſier une inſcription plus vraie, plus noble & plus ſimple. Pour les Catholiques, le Pape eſt le Chef de la véritable Egliſe; pour les Proteſtans ſages & modérés, c'eſt un Souverain qu'ils reſpectent comme Prince ſans lui obéir : mais dans un ſiecle tel que le nôtre, il n'eſt plus l'Antechriſt pour perſonne.

Geneve, pour défendre ſa liberté contre les entrepriſes des Ducs de Savoie & de ſes Evêques, ſe fortifia encore de l'alliance de Zurich, & ſur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces ſecours qu'elle réſiſta aux armes de Charles Emmanuel, & aux tréſors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le deſpotiſme, la cruauté & la ſuperſtition, aſſurent à ſa mémoire l'exécration de la poſtérité. Henri IV qui avoit ſecouru *Geneve* de 300 ſoldats, eut bientôt après beſoin lui-même de ſes ſecours; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la Ligue & dans d'autres occaſions : de là ſont venus les privileges dont les *Genevois* jouiſſent en France comme les Suiſſes.

Ces Peuples voulant donner de la célébrité à leur Ville, y appellerent Calvin, qui jouiſſoit avec juſtice d'une grande réputation, Homme de Lettres du premier ordre, écrivant en Latin auſſi bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en François avec une pureté ſinguliere pour ſon tems: cette pureté que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ſes Ecrits bien ſupérieurs à preſque tous ceux du même ſiecle, comme les Ouvrages de MM. de Port-Royal ſe diſtinguent encore aujourd'hui par la même raiſon, des rapſodies barbares de leurs adverſaires & de leurs contemporains. Calvin, Juriſconſulte habile & Théologien auſſi éclairé qu'un Hérétique le peut être, dreſſa de concert avec les Magiſtrats un Recueil de Loix Civiles & Eccléſiaſtiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui eſt devenu le Code fondamental de la République. Le ſuperflu des Biens Eccléſiaſtiques, qui ſervoit avant la Réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs ſubalternes, fut appliqué à la fondation d'un Hôpital, d'un College, & d'une Académie: mais les guerres que *Geneve* eut à ſoutenir pendant près de ſoixante ans, empêcherent les Arts & le Commerce d'y fleurir autant que les Sciences. Enfin le mauvais ſuccès de l'Eſcalade, tentée en 1602 par le Duc de Savoie, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repouſſerent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par ſurpriſe; & pour dégoûter le Duc de Savoie

d'entrepriſes ſemblables, ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur Ville ſans déclaration de guerre : car cette politique ſinguliere & nouvelle, qui conſiſte à faire la guerre ſans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe ; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle eſt trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puiſſe jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel ſe voyant repouſſé & ſes Généraux pendus renonça à s'emparer de *Geneve*. Son exemple ſervit de leçon à ſes ſucceſſeurs ; & depuis ce tems cette Ville n'a ceſſé de ſe peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le ſein de la paix. Quelques diſſenſions inteſtines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de tems en tems altéré légérement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureuſement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la ſûreté eſt aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux Traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'eſt une choſe très-ſinguliere, qu'une Ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laiſſe pas d'être un Etat Souverain, & une des Villes les plus floriſſantes de l'Europe. Riche par ſa Liberté & par ſon Commerce, elle voit ſouvent autour

d'elle tout en feu ſans jamais s'en reſſentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne ſont pour elle qu'un ſpectacle, dont elle jouit ſans y prendre part : attachée aux François par ſes Alliances & par ſon Commerce, aux Anglois par ſon Commerce & par la Religion, elle prononce avec impartialité ſur la juſtice des guerres que ces deux Nations puiſſantes ſe font l'une à l'autre (quoiqu'elle ſoit d'ailleurs trop ſage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, ſans les flatter, ſans les bleſſer, & ſans les craindre.

La ville eſt bien fortifiée, ſur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle eſt preſque ouverte & ſans défenſe. Mais le ſervice s'y fait comme dans une ville de guerre ; les arcenaux & les magaſins ſont bien fournis ; chaque Citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de ſervir dans les Troupes étrangeres ; mais l'Etat ne fournit à aucune Puiſſance des Compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la Ville ſoit riche, l'Etat eſt pauvre, par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cents mille livres monnoie de France ; mais l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſommes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On distingue dans *Geneve* quatre ordres de personnes ; les *Citoyens* qui sont fils de Bourgeois & nés dans la Ville ; eux seuls peuvent parvenir à la Magistrature : les *Bourgeois* qui sont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoisie que le Magistrat peut conférer, ils peuvent être du Conseil-Général, & même du Grand-Conseil appellé *des Deux-Cents*. Les *Habitans* sont des étrangers, qui ont permission du Magistrat de demeurer dans la Ville, & qui n'y font rien autre chose. Enfin les *Natifs* sont les fils des habitans ; ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils sont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République sont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics est joint le Petit-Conseil, composé de vingt Conseillers, d'un Tréforier & de deux Secretaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Justice*. Les affaires journalieres & qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conseil est composé de deux cents cinquante Citoyens ou Bourgeois ; il est Juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit Conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au Conseil-Général. Ce Conseil-Général embrasse le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont

pas vingt-cinq ans, les Banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétriſſure. C'eſt à cette aſſemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magiſtrats, qui ſe fait dans la Cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans ſoit d'environ 1500 perſonnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de *Geneve* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie; tout eſt ſous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Conſeil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainſi il ſemble que la Ville de *Geneve* ait pris pour modele cette loi ſi ſage du gouvernement des anciens Germains; *De minoribus rebus Principes conſultant, de majoribus omnes; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium eſt, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le Droit Civil de *Geneve* eſt preſque tout tiré du Droit Romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais diſpoſer que de la moitié de ſon bien en faveur de qui il lui plaît; le reſte ſe partage également entre ſes enfans. Cette loi aſſure d'un côté l'indépendance des enfans, & de l'autre elle prévient l'injuſtice des peres.

M. de Monteſquieu appelle avec raiſon une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les Citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur

pere après sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquittent par leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au-delà de ceux que marque le Lévitique; ainsi les cousins-germains peuvent se marier ensemble, mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La Justice Criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La Question, déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à *Geneve*; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, & se faire assister de ses parens, & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Geneve* de Dignité héréditaire; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse, ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges: les brigues sont sévérement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart ſont accommodés par des amis communs, par les Avocats même, & par les Juges.

Des Loix Somptuaires défendent l'uſage des pierreries & de la dorure, limitent la dépenſe des funérailles, & obligent tous les Citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix, qu'on regarderoit en France comme trop ſéveres & preſque comme barbares & inhumaines, ne ſont point nuiſibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours ſe procurer à peu de frais : elles ne retranchent que le faſte, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine ſans être utile.

Il n'y a peut-être point de Ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Geneve* eſt ſur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainſi le luxe n'y eſt point, comme en France, un des grands obſtacles à la population.

On ne ſouffre point à *Geneve* de Comédie ; ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve les ſpectacles en eux-mêmes, mais on craint, dit-on, le goût de parure, de diſſipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la Jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-il pas poſſible de remédier à cet inconvénient, par des loix ſéveres & bien exécutées ſur la conduite de Comédiens ? Par ce moyen *Geneve* auroit des ſpectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les re-

préſentations théatrales formeroient le goût des Citoyens, & leur donneroient une fineſſe de tact, une délicateſſe de ſentiment qu'il eſt très-difficile d'acquérir ſans ce ſecours. La Littérature en profiteroit, ſans que le libertinage fit des progrès, & *Geneve* réuniroit à la ſageſſe de Lacédémone la politeſſe d'Athenes. Une autre conſidération, digne d'une République ſi ſage & ſi éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les ſpectacles. Le préjugé barbare contre la profeſſion de Comédien, l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis ces hommes ſi néceſſaires au progrès & au ſoutien des Arts, eſt certainement une des principales cauſes qui contribue au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à ſe dédommager par les plaiſirs, de l'eſtime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un Comédien qui a des mœurs eſt doublement reſpectable, mais à peine lui en ſait-on quelque gré. Le Traitant qui inſulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtiſan qui rampe & qui ne paie point ſes dettes, voilà l'eſpece d'hommes que nous honnorons le plus. Si les Comédiens étoient non ſeulement ſoufferts à *Geneve*, mais contenus d'abord par des réglemens ſages, protégés enſuite, & même conſidérés dès qu'ils en ſeroient dignes, enfin abſolument placés ſur la même ligne que les autres Citoyens, cette Ville auroit bientôt l'avantage de poſſéder ce qu'on croit ſi rare, & ce qui ne l'eſt que par notre faute, une troupe de Comédiens eſtimable. Ajoutons que cette

troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe ; pluſieurs perſonnes pleines de goût & de diſpoſition pour le Théatre, & qui craignent de ſe déshonorer parmi nous en s'y livrant, accouroient à *Geneve* pour cultiver non ſeulement ſans honte, mais même avec eſtime, un talent ſi agréable & ſi peu commun. Le ſéjour de cette Ville, que bien des François regardent comme triſte par la privation des ſpectacles, deviendroit alors le ſéjour des plaiſirs honnêtes, comme il eſt celui de la Philoſophie & de la Liberté ; & les Etrangers ne ſeroient plus ſurpris de voir que dans une Ville où les ſpectacles décens & réguliers ſont défendus, on permette des farces groſſieres & ſans eſprit, auſſi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'eſt pas tout : peu à peu l'exemple des Comédiens de *Geneve*, la régularité de leur conduite, & la conſidération dont elle les feroit jouir, ſerviroient de modele aux Comédiens des autres Nations, & de leçon à ceux qui les ont traités juſqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconſéquence. On ne les verroit pas d'un côté penſionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême ; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos Bourgeois de les regarder avec mépris : & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe ſur ce point, plus important peut être qu'on ne penſe.

Geneve a une Univerſité qu'on appelle *Académie*, où la Jeuneſſe eſt inſtruite gratuitement. Les Pro-

feſſeurs peuvent devenir Magiſtrats, & pluſieurs le ſont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi auſſi une Ecole de Deſſein. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'eſt agrégé qu'après des examens publics; & tous les Corps de métiers ont auſſi leurs réglemens, leurs apprentiſſages, & leurs chefs-dœuvre.

La Bibliotheque publique eſt bien aſſortie; elle contient vingt ſix mille volumes, & un aſſez grand nombre de manuſcrits. On prête ces Livres à tous les Citoyens, ainſi chacun lit & s'éclaire: auſſi le peuple eſt-il beaucoup plus inſtruit à *Geneve* que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce ſoit un mal comme on prétend que c'en ſeroit un parmi nous. Peut être les Genevois & nos Politiques ont-ils également raiſon.

Après l'Angleterre, *Geneve* a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique pluſieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédéceſſeurs ont combattu la circulation du ſang, l'émétique, & tant d'autres vérités inconteſtables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & preſque tous les Arts ont été ſi bien cultivés à *Geneve*, qu'on ſeroit ſurpris de voir la liſte des Savans & des Artiſtes en tout genre que cette Ville a produits depuis deux ſie-

cles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célebres, que sa situation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime & de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

La Fabrique qui fleurit le plus à *Geneve*, est celle de l'Horlogerie; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-à-dire plus de la cinquieme partie des Citoyens. Les autres Arts n'y sont pas négligés, entr'autres l'Agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de soin & de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre, ce qui prévient très-souvent les incendies, auxquelles on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne sont point à *Geneve*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes: on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans; mais sur-tout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, & sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute espece sont abondantes.

Il nous reste à parler de la Religion de *Geneve*; c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer

dans ce détail ; mais nous prions nos Lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'Historiens, & non Controversistes. Nos articles de Théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci, & raconter n'est pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE, ENFER, FOI, CHRISTIANISME, &c. pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La Constitution Ecclésiastique de *Geneve* est purement Presbytérienne ; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *Pasteurs*, comme nos Curés, ou *Postulans*, comme nos Prêtres sans bénéfice. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, sans aucun casuel ; c'est l'Etat qui le donne, car l'Eglise n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui sont très-rigides quant à la science & quant aux mœurs, & dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos Eglises Catholiques suivissent l'exemple.

Les Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'est un acte de simple Police, qui se fait sans appareil : on croit à *Geneve* qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetiere assez éloigné de la ville, usage qui devroit être suivi par-tout.

Le

Le Clergé de *Geneve* a des mœurs exemplaires : les Miniſtres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, diſputer entr'eux avec aigreur ſur des matieres inintelligibles, ſe perſécuter mutuellement, s'accuſer indécemment auprès des Magiſtrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils penſent tous de même ſur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la Religion. Pluſieurs ne croient plus la divinité de Jéſus-Chriſt, dont Calvin leur chef étoit ſi zélé défenſeur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce ſupplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le juſtifier ; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils ſe contentent (ſi c'eſt un Catholique qui leur parle) d'oppoſer au ſupplice de Servet cette abominable Journée de la S. Barthélémi, que tout bon François deſireroit effacer de notre Hiſtoire avec ſon ſang, & ce ſupplice de Jean Hus, que les Catholiques même, diſent-ils, n'entreprennent plus de juſtifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

„ Ce n'eſt pas, dit M. de Voltaire, un petit exem-
„ ple du progrès de la Raiſon humaine, qu'on ait
„ imprimé à *Geneve*, avec l'approbation publique,
„ (dans l'Eſſai ſur l'Hiſtoire univerſelle du même
„ Auteur), que Calvin avoit une ame atroce,

» auſſi bien qu'un eſprit éclairé. Le meurtre de » Servet paroît aujourd'hui abominable. " Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penſer & d'écrire, ſont à partager également entre l'Auteur, ſon Siecle & *Geneve*. Combien de pays où la Philoſophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la Vérité eſt encore captive, où la Raiſon n'oſe élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en ſilence, où même trop d'Ecrivains puſillanimes, qu'on appelle *ſages*, reſpectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de ſûreté?

L'Enfer, un des points principaux de notre Croyance, n'en eſt pas un aujourd'hui pour pluſieurs Miniſtres de *Geneve*; ce ſeroit, ſelon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Etre plein de bonté & de juſtice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens: ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les paſſages formels de l'Ecriture qui ſont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres Saints, tout ce qui paroît bleſſer l'humanité & la raiſon. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un tems; ainſi le Purgatoire, qui a été une des principales cauſes de la ſéparation des Proteſtans d'avec l'Egliſe Romaine, eſt aujourd'hui la ſeule peine que pluſieurs d'entr'eux admettent après la mort: nouveau trait à ajouter à l'hiſtoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, plusieurs Pasteurs de *Geneve* n'ont d'autre religion qu'un Socinianisme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle *mysteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une Religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la Révélation, ce dogme si essentiel du Christianisme, plusieurs y substituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux : en cela s'ils ne sont pas orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi doit être tolérant, & l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises reformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Geneve*, qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins à *Geneve* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas surprendre : la Religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jésus-Christ & pour les Ecritures, sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur Déisme le Christianisme de *Geneve*.

Les Ecclésiastiques sont encore mieux à *Geneve* que d'être tolérans ; ils se renferment unique-

ment dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux Citoyens l'exemple de la soumiſſion aux Loix. Le Conſiſtoire établi pour veiller ſur les mœurs, n'inflige que des peines ſpirituelles. La grande querelle du Sacerdote & de l'Empire, qui dans des ſiecles d'ignorance a ébranlé la Couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le ſavons que trop, cauſe des troubles fâcheux dans des ſiecles plus éclairés, n'eſt point connue à *Geneve*; le Clergé n'y fait rien ſans l'approbation des Magiſtrats.

Le Culte eſt fort ſimple; point d'images, point du luminaires, point d'ornemens dans les Egliſes. On vient pourtant de donner à la Cathédrale un portail d'aſſez bon goût; peut-être parviendra-t-on peu à peu à décorer l'intérieur des Temples. Où ſeroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des ſtatues, en avertiſſant le peuple, ſi l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens deſtinés à retracer d'une maniere frappante & agréable les principaux événemens de la Religion? Les Arts y gagneroient ſans que la ſuperſtition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le ſentir, dans les principes des Paſteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Egliſe Catholique.

Le Service Divin renferme deux choſes; les Prédications, & le Chant. Les Prédications ſe bornent preſqu'uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant eſt d'aſſez mauvais

goût; & les vers françois qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut eſpérer que *Geneve* ſe réformera ſur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la Cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure muſique. Du reſte la vérité nous oblige de dire, que l'Etre Suprême eſt honoré à *Geneve* avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Egliſes.

Nous ne donnerons peut-être pas d'auſſi grands articles aux plus vaſtes Monarchies; mais aux yeux du Philoſophe la République des Abeilles n'eſt pas moins intéreſſante que l'Hiſtoire des grands Empires; & ce n'eſt peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite adminiſtration politique. Si la Religion ne nous permet pas de penſer que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre Monde, la raiſon nous oblige à croire qu'ils ſont à-peu-près auſſi heureux qu'on le peut être dans celui ci:

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint!

EXTRAIT

DES

REGISTRES

De la VENERABLE COMPAGNIE des Paſteurs & Profeſſeurs de l'Egliſe & de l'Académie de GENEVE, du 10 Février 1758.

La Compagnie informée que le VII *Tome de* l'Encyclopédie, *imprimé depuis peu à Paris, renferme au mot* GENEVE *des choſes qui intéreſſent eſſentiellement notre Egliſe, s'eſt fait lire cet Article; & ayant nommé des Commiſſaires pour l'examiner plus particuliérement, où leur rapport, après mûre délibération, elle a cru ſe devoir à elle-même & à l'édification publique, de faire & de publier la Déclaration ſuivante.*

La Compagnie a été également ſurpriſe & affligée, de voir dans ledit Article de *l'Encyclopédie*, que non ſeulement notre Culte eſt repréſenté d'une maniere défectueuſe, mais que l'on y donne une très-fauſſe idée de notre Doctrine & de notre Foi. On attribue à pluſieurs de nous ſur divers articles des ſentimens qu'ils n'ont point, & l'on en défigure d'autres. On avance, contre toute vérité, que *pluſieurs ne croient plus la Divinité de* Jéſus-Chriſt ..., *& n'ont d'autre Religion qu'un Soci-*

nianiſme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle Myſtere, &c. Enfin, comme pour nous faire honneur d'un eſprit tout philoſophique, on s'efforce d'exténuer notre Chriſtianiſme par des expreſſions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait ſuſpect; comme quand on dit que parmi nous *la Religion eſt preſque réduite à l'adoration d'un ſeul* DIEU, *du moins chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple*, & que *le reſpect pour* Jéſus-Chriſt *& pour* l'Ecriture, *ſont peut être la ſeule choſe qui diſtingue du pur Déiſme le Chriſtianiſme de Geneve.*

De pareilles imputations ſont d'autant plus dangereuſes & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienneté, qu'elles ſe trouvent dans un Livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre Ville, de ſes Mœurs, de ſon Gouvernement, & même de ſon Clergé & de ſa Conſtitution Eccléſiaſtique. Il eſt triſte pour nous que le point le plus important ſoit celui ſur lequel on ſe montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de juſtice à l'intégrité de notre Foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Egliſe en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe & notre profeſſion conſtante de tenir *la Doctrine des Saints Prophetes & Apôtres, contenue dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament*, pour une Doctrine divinement inſpirée, ſeule Regle infaillible & parfaite de notre foi & de

nos mœurs. Cette profeſſion eſt expreſſément confirmée par ceux que l'on admet au Saint Miniſtere, & même par tous les membres de notre Troupeau, quand ils rendent raiſon de leur Foi, comme Catéchumenes, à la face de l'Egliſe. On ſait auſſi l'uſage continuel que nous faiſons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie hiſtorique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les Chrétiens. Nos Ordonnances Eccléſiaſtiques portent ſur les mêmes principes : nos Prédications, notre Culte, notre Liturgie, nos Sacremens, tout eſt relatif à l'œuvre de notre Rédemption par JESUS-CHRIST. La même doctrine eſt enſeignée dans les Leçons & les Theſes de notre Académie, dans nos Livres de piété, & dans les autres Ouvrages que publient nos Théologiens, particuliérement contre l'incrédulité, poiſon funeſte, dont nous travaillons ſans ceſſe à préſerver notre Troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des perſonnes de tout ordre, & même des Etrangers qui entendent nos inſtructions tant publiques que particulieres, & qui en ſont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu ſe fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? ou ſi l'on veut faire tomber le ſoupçon ſur notre ſincérité, comme ſi nous ne penſions pas ce que nous enſeignons & ce que nous profeſſons en public, de quel droit ſe permet-on un ſoupçon ſi odieux? Et comment n'a-t-on pas ſenti, qu'après avoir loué

nos mœurs comme *exemplaires*, c'étoit ſe contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocriſie où ne tombent que des gens peu conſcientieux, qui ſe jouent de la Religion ?

Il eſt vrai que nous eſtimons & que nous cultivons la Philoſophie. Mais ce n'eſt point cette Philoſophie licentieuſe & ſophiſtique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'eſt une Philoſophie ſolide, qui, loin d'affoiblir la Foi, conduit les plus ſages à être auſſi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la Morale, nous n'inſiſtons pas moins ſur le Dogme. Il trouve chaque jour ſa place dans nos chaires ; nous avons même deux exercices publics par ſemaine, uniquement deſtinés à l'explication du Catéchiſme. D'ailleurs cette Morale eſt la Morale Chrétienne, toujours liée au Dogme, & tirant de-là ſa principale force, particuliérement des promeſſes de pardon & de félicité éternelle que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, comme auſſi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la Sainte Ecriture, qui nous parle, non d'un Purgatoire, mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra ſa juſte rétribution ſelon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'eſt en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la Sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté la Charité Chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel, comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures: de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du Christianisme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la Loi Naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs Sacrés; & ce n'est point d'une maniere qui nous approche des Déistes, puisqu'en donnant à la Théologie Naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la Révélation, comme un secours du Ciel très-nécessaire, & sans lequel les hommes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la Raison*, ce n'est point-là, comme on le suppose, un caractere de Socinianisme. Ce principe est commun à tous les Protestans; & ils s'en servent pour rejetter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecritu-

re Sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas juſqu'à nous faire *rejetter tout ce qu'on appelle myſtere;* puiſque c'eſt le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre ſurnaturel, que la ſeule Raiſon humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne ſauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impoſſible en elles mêmes, & que DIEU nous a révélées. Il ſuffit que cette Révélation ſoit certaine dans ſes preuves, & préciſe dans ce qu'elle enſeigne, pour que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la Religion Naturelle; d'autant mieux qu'elles ſe lient fort bien entr'elles, & que l'heureux aſſemblage qu'en fait l'Evangile forme un Corps de Religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre Religion ſoit *d'adorer un ſeul* DIEU, on ne doit pas dire qu'elle *ſe réduiſe preſque à cela, chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple.* Les perſonnes les mieux inſtruites ſont auſſi celles qui ſavent le mieux quel eſt le prix de l'Alliance de grace, & que *la vie éternelle conſiſte à connoître le ſeul vrai* DIEU, *& celui qu'il a envoyé* Jéſus-Chriſt, *ſon Fils*, en qui *a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité*, & qui nous a été donné pour Sauveur, pour Médiateur & pour Juge, *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere.* Par cette raiſon, le terme de *reſpect pour* Jéſus-Chriſt *& pour l'Ecriture*, nous paroiſſant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'éten-

due de nos ſentimens à cet égard, nous diſons que c'eſt avec foi, avec une vénération religieuſe, avec une entiere ſoumiſſion d'eſprit & de cœur, qu'il faut écouter ce Divin Maître & le Saint Eſprit parlant dans les Ecritures. C'eſt ainſi qu'au-lieu de nous appuyer ſur la ſageſſe humaine, ſi foible & ſi bornée, nous ſommes fondés ſur la *Parole de* DIEU, ſeule capable de *nous rendre véritablement ſages à ſalut, par la foi en* Jéſus-Chriſt : ce qui donne à notre Religion un principe plus ſûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace ; en un mot, un tout autre caractere que celui ſous lequel on s'eſt plû à la dépeindre.

Tels ſont les ſentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle ſe fera un devoir de manifeſter & de ſoutenir en toute occaſion, comme il convient à de fideles Serviteurs de *Jéſus-Chriſt*. Ce ſont auſſi les ſentimens des Miniſtres de cette Egliſe qui n'ont pas encore cure d'ames, leſquels étant informés du contenu de la préſente Déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'aſſurer que c'eſt le ſentiment général de notre Egliſe ; ce qui a bien paru par la ſenſibilité qu'ont témoignée les perſonnes de tout ordre de notre Troupeau, ſur l'Article du Dictionnaire qui cauſe ici nos plaintes.

Après ces explications & ces aſſurances, nous ſommes bien diſpenſés, non ſeulement d'entrer dans un plus grand détail ſur les diverſes imputations qui nous ont été faites ; mais auſſi de répon-

dre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne ſeroit qu'une conteſtation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous ſuffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Egliſe & de notre Miniſtere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre Religion eſt infidele, & que notre attachement pour la ſaine Doctrine Evangélique n'eſt ni moins ſincere que celui de nos Peres, ni différent de celui des autres Egliſes Réformées, avec qui nous faiſons gloire d'être unis par les liens d'une même Foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous diſtinguer.

J. TREMBLEY, *Secretaire.*



LETTRE

A

M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.

LA Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, Monſieur, ſur l'Article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le ſuccès que vous deviez en attendre. En intéreſſant les Philoſophes par les vérités répandues dans votre Ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre ſtyle, vous avez encore ſu plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous euſſiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propoſe pas de répondre préciſément à votre Lettre, mais de m'entretenir avec vous ſur ce qui en fait le ſujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaiſes : il ſeroit trop dangereux de lutter contre une plume

telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choſes brillantes, mais des choſes vraies.

Une autre raiſon m'engage à ne pas demeurer dans le ſilence; c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la ſatyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproques; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé; car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre Lettre trois objets principaux; d'attaquer les Spectacles pris en eux-mêmes; de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la conſtitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir; de juſtifier enfin les Paſteurs de votre Egliſe ſur les ſentimens que je leur ai attribués en matiere de Religion. Je ſuivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord ſur le premier, comme ſur celui qui intéreſſe le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me ſera poſſible; il n'appartient qu'à vous

d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être auſſi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philoſophie, Monſieur, eſt d'être ferme & inexorable dans ſa marche. Vos principes poſés, les conſéquences ſont ce qu'elles peuvent, tant pis pour nous ſi elles ſont fâcheuſes; mais à quelque point qu'elles le ſoient, elles ne vous le paroiſſent jamais aſſez pour vous forcer à revenir ſur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans-doute) ce Chef intrépide des Réformateurs, qui pour ſe défendre d'une héréſie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts eſt nuiſible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une Société policée cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéras François avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inſpirer plus efficace-

efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la repréſentez comme une des plus pernicieuſes inventions des hommes, & pour me ſervir de vos propres termes, comme un divertiſſement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les Spectacles que comme un amuſement, cette raiſon ſeule vous paroît ſuffire pour les condamner. *La vie eſt ſi courte*, dites-vous, *& le tems ſi précieux.* Qui en doute, Monſieur? Mais en même tems la vie eſt ſi malheureuſe, & le plaiſir ſi rare. Pourquoi envier aux hommes, deſtinés preſque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délaſſemens paſſagers, qui les aident à ſupporter l'amertume ou l'inſipidité de leur exiſtence? Si les Spectacles, conſidérés ſous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'eſt d'être pour nous une diſtraction trop légere & un amuſement trop foible, préciſément par cette raiſon qu'ils ſe préſentent trop à nous ſous la ſeule idée d'amuſement, & d'amuſement néceſſaire à notre oiſiveté. L'illuſion ſe trouvant rarement dans les repréſentations théatrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laiſſe preſque entiérement à nous. D'ailleurs le plaiſir ſuperficiel & momentané qu'elles peuvent produire, eſt encore affoibli par la nature de ce plaiſir même, qui, tout imparfait qu'il eſt, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, ſi on peut parler de la ſorte, appellé de trop loin. Il

a fallu, ce me ſemble, pour imaginer un pareil genre de divertiſſement, que les hommes en euſſent auparavant eſſayé & uſé de bien des eſpeces; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraiſemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amuſement rafiné, qui conſiſte à repréſenter ſur des planches les infortunes & les travers de nos ſemblables, pour nous conſoler ou nous guérir des nôtres; & à nous rendre ſpectateurs de la vie, d'acteurs que nous y ſommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triſte vient quelquefois troubler le plaiſir que je goûte au Théatre; à travers les impreſſions agréables de la ſcene, j'apperçois de tems en tems, malgré moi & avec une ſorte de chagrin, l'empreinte fâcheuſe de ſon origine; ſur-tout dans ces momens de repos, où l'action ſuſpendue & refroidie laiſſant l'imagination tranquille, ne montre plus que la repréſentation au-lieu de la choſe, & l'acteur au-lieu du perſonnage. Telle eſt, Monſieur, la triſte deſtinée de l'homme juſque dans les plaiſirs même; moins il peut s'en paſſer, moins il les goûte; & plus il y met de ſoins & d'étude, moins leur impreſſion eſt ſenſible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théatre, jettons les yeux ſur ces maiſons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un ſéjour de délices, & où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop ſouvent au riche

blazé qui les a fait conſtruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens néceſſaires.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, nous avons trop beſoin de plaiſirs, pour nous rendre difficiles ſur le nombre ou ſur le choix. Sans doute tous nos divertiſſemens forcés & factices, inventés & mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere : mais rendez-nous donc, ſi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins triſtes ; ou ſouffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous conſolions de notre mieux auſſi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conſéquent les citoyens moins rares, les amis plus ſenſibles & plus conſtans, les peres plus juſtes, les enfans plus tendres, les femmes plus fideles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte au ſein de l'amitié, de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a long-tems, vous le ſavez, que le ſiecle d'Aſtrée n'exiſte plus que dans les fables, ſi même il a jamais exiſté ailleurs. Solon diſoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puſſent obſerver. Il en eſt ainſi des devoirs qu'une ſaine Philoſophie preſcrit aux hommes, & des plaiſirs qu'elle leur permet. Elle doit nous ſuppoſer & nous prendre tels que nous ſommes, pleins de paſſions & de foi-

bleſſes, mécontens de nous-mêmes & des autres, réuniſſant à un penchant naturel pour l'oiſiveté, l'inquiétude & l'activité dans les deſirs. Que reſte-t-il à faire à la Philoſophie, que de pallier à nos yeux, par les diſtractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente, ou la langueur qui nous conſume? Peu de perſonnes ont, comme vous, Monſieur, la force de chercher leur bonheur dans la triſte & uniforme tranquillité de la ſolitude. Mais cette reſſource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même? N'éprouvez-vous jamais au ſein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent néceſſaires les délaſſemens ou les diſtractions? La ſociété ſeroit d'ailleurs trop malheureuſe, ſi tous ceux qui peuvent ſe ſuffire ainſi que vous, s'en banniſſoient par un exil volontaire. Le Sage en fuyant les hommes, c'eſt-à-dire, en évitant de s'y livrer, (car c'eſt la ſeule maniere dont il doit les fuir,) leur eſt au moins redevable de ſes inſtructions & de ſon exemple; c'eſt au milieu de ſes ſemblables que l'Etre ſuprême lui a marqué ſon ſéjour, & il n'eſt pas plus permis aux Philoſophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaiſirs du Théatre. Vous avez laiſſé avec raiſon aux déclamateurs de la chaire, cet argument ſi rebattu contre les Spectacles, qu'ils ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme, qui nous oblige de nous mortifier ſans ceſſe. On s'interdiroit ſur ce principe les délaſſemens que la

Religion condamne le moins. Les Solitaires auſteres de Port-Royal, grands prédicateurs de la Mortification chrétienne, & par cette raiſon grands adverſaires de la Comédie, ne ſe refuſoient pas dans leur ſolitude, comme l'a remarqué Racine, le plaiſir de faire des ſabots, & celui de tourner les Jéſuites en ridicule.

Il ſemble donc que les Spectacles, à ne les conſidérer encore que du côté de l'amuſement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui ſouffrent. Mais ce n'eſt pas ſeulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce ſont des leçons utiles déguiſées ſous l'apparence du plaiſir. Non ſeulement on a voulu diſtraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce Théatre, où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, preſque ſans qu'ils s'en apperçuſſent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monſieur, de quoi vous croyez le Théatre incapable; vous lui attribuez même un effet abſolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains Dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond: mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet? Soyons de bonne foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de Théatre n'ont rien en cela qui les diſtingue des autres. L'eſtime

publique eſt le but principal de tout Ecrivain ; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes Lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes Ouvrages ; l'indifférence ſe tait, & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une Nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie Philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé ; j'ajoute, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrette & importune nous crie, que ce qui eſt beau, grand & vrai, plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus ſûr de la bonté d'un Ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approbation du petit nombre, eſt un amour-propre timide qui ſe conſole d'avan-

ce, ou un amour-propre mécontent qui se console après coup. Mais quel que soit le but d'un Ecrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe guere au Public; ce n'est point-là ce qui regle son jugement, c'est uniquement le dégré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or les bonnes Pieces de Théatre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples; la Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la Comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent sous les yeux ce que la Morale ne montre que d'une maniere abstraite & dans une espece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les sentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, selon vous, s'isoler au Spectacle, on y va oublier ses proches, ses concitoyens & ses amis. Le Spectacle est au contraire celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine, & par les impressions qu'il nous donne & qu'il nous laisse. Un Poëte dans son enthousiasme, un Géometre dans ses méditations profondes, sont bien plus isolés qu'on ne l'est au Théatre. Mais quand les plaisirs de la scene nous se-

roient perdre pour un moment le souvenir de nos semblables, n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amusement qui nous entraîne ? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes & ses amis sans les aimer moins ; & vous-même, Monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours ?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la poëtique des Anciens, que le Théatre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le Théatre tend à nous garantir, ne sont pas celles qu'il excite ; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires : j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de Morale, toute affection vive & profonde qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la Tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles ; elle emploie, par exemple, les larmes & la compassion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la Patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la Vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si avec quelques Phi-

loſophes on n'attache l'idée de paſſion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors ſe borner à dire, que le Théatre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuſes, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes paſſions.

„ Voilà, objectez-vous, un remede bien foi-
„ ble & cherché bien loin : l'homme eſt naturelle-
„ ment bon ; l'amour de la vertu, quoi qu'en di-
„ ſent les Philoſophes, eſt inné dans nous ; il
„ n'y a perſonne, excepté les ſcélérats de profes-
„ ſion, qui avant d'entendre une Tragédie ne ſoit
„ déjà perſuadé des vérités dont elle va nous in-
„ ſtruire ; & à l'égard des hommes plongés dans
„ le crime, ces vérités ſont bien inutiles à leur
„ faire entendre, & leur cœur n'a point d'oreil-
„ les ". L'homme eſt naturellement bon, je le veux ; cette queſtion demanderoit un trop long examen ; mais vous conviendrez du moins que la ſociété, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra conſulter ſa raiſon, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu ; & c'eſt en ce ſeul ſens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous ; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle ayent aucune notion du juſte & de l'injuſte. Mais la raiſon ayant à combattre en nous des paſſions qui étouffent ſa voix, emprunte le ſecours du Théatre pour imprimer plus profondé-

ment dans notre ame les vérités que nous avons beſoin d'apprendre. Si ces vérités gliſſent ſur les ſcélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles ſont au moins propres à empêcher les autres de ſe perdre. Car la Morale eſt comme la Médecine; beaucoup plus ſûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du Théatre eſt donc moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des ſentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes ſentimens les ames vertueuſes. Vous appellez paſſagers & ſtériles les mouvemens que le Théatre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens ſemble ne durer que le tems de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme inſenſible, n'en eſt pas mois réel aux yeux du Philoſophe. Ces mouvemens ſont des ſecouſſes par leſquelles le ſentiment de la vertu a beſoin d'être réveillé dans nous; c'eſt un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monſieur, les fruits naturels de la morale miſe en action ſur le Théatre; voilà les ſeuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite

aux préceptes en produiſe beaucoup davantage ? Il eſt bien rare que les meilleurs Livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y ſont pas diſpoſés d'avance ; eſt-ce une raiſon pour proſcrire ces Livres ? Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de converſions par an, ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par ſiecle, encore faut-il que le ſiecle ſoit bon ; ſur cette réponſe leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre ?

„ Belle comparaiſon ! direz-vous ; je veux que „ nos Prédicateurs & nos Moraliſtes n'aient pas „ des ſuccès brillans ; au moins ne font-ils pas „ grand mal, ſi ce n'eſt peut-être celui d'ennuyer „ quelquefois ; mais c'eſt préciſément parce que „ les Auteurs de Théatre nous ennuient moins, „ qu'ils nous nuiſent davantage. Quelle morale, „ que celle qui préſente ſi ſouvent aux yeux des „ ſpectateurs des monſtres impunis & des crimes „ heureux ? Un Atrée qui s'applaudit des horreurs qu'il a exercées contre ſon frere, un Néron „ qui empoiſonne Britannicus pour régner en „ paix, une Médée qui égorge ſes enfans, & qui „ part en inſultant au déſeſpoir de leur pere, un „ Mahomet qui ſéduit & qui entraîne tout un „ peuple, victime & inſtrument de ſes fureurs ? „ Quel affreux ſpectacle à montrer aux hommes, „ que des ſcélérats triomphans „ ? Pourquoi non, Monſieur, ſi on leur rend ces ſcélérats odieux dans leur triomphe même ? Peut-on mieux nous inſ-

truire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les ſuccès du crime, & en nous faiſant envier de l'autre le ſort de la vertu malheureuſe? Ce n'eſt pas dans la proſpérité ni dans l'élévation qu'on a beſoin d'apprendre à l'aimer, c'eſt dans l'abjection & dans l'infortune. Or ſur cet effet du Théatre j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage: interrogez les ſpectateurs l'un après l'autre au ſortir de ces Tragédies que vous croyez une école de vice & de crime; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thieſte, de Zopire ou de Mahomet; héſiteront-ils ſur la réponſe? Et comment héſiteroient-ils? Pour nous borner à un ſeul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatiſme exécrable, & à faire regarder comme des monſtres ceux qui l'inſpirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Séïde, égaré par un zèle affreux, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon pere? Vous voudriez, Monſieur, bannir cette Tragédie de notre Théatre? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cens ans! L'eſprit philoſophique qui l'a dictée ſeroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la Nation Françoiſe, d'ailleurs ſi paiſible & ſi douce, les horreurs & les atrocités religieuſes auxquelles elle s'eſt livrée. Si cette Tragédie laiſſe quelque choſe à regretter aux Sages, c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zèle d'une fauſſe Religion, & non les malheurs encore

plus déplorables, où le zèle aveugle pour une Religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est, ce me semble, aucune qui ne laisse dans notre ame après la représentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Oedipe un Prince fort à plaindre sans doute, mais toujours coupable, puisqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver sa destinée; dans Phedre, une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse, mais non pas excusable, puisqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain; dans Médée & dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses? Il suffiroit pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Oedipe & Phedre l'attendrissement sur nos semblables, Atrée & Médée le frémissement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime & le leur? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis

d'employer cette comparaiſon, ce que les ſupplices ſont pour le peuple, un ſpectacle où ils aſſiſteroient par le ſeul beſoin que tous les hommes ont d'être émus. C'eſt en effet ce beſoin, & nos pas, comme on le croit communément, un ſentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois juſques à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & groſſieres, des ſecouſſes fortes pour les ébranler. La Tragédie ſuffit aux ames plus délicates & plus ſenſibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impreſſion eſt trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuſe, elle eſt au contraire importune; & un ſentiment de cette eſpece peut-il être une ſource de vices & de forfaits? Si dans les pieces où l'on expoſe le crime à nos yeux, les ſcélérats ne ſont pas toujours punis, le Spectateur eſt affligé qu'ils ne le ſoient pas: quand il ne peut en accuſer le Poëte, toujours obligé de ſe conformer à l'Hiſtoire, c'eſt alors, ſi je puis parler ainſi, l'Hiſtoire elle-même qu'il accuſe; & il ſe dit en ſortant,

Faiſons notre devoir, & laiſſons faire aux Dieux.

Auſſi dans un Spectacle qui laiſſeroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'eſt d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Au-

teur de laiſſer jamais le crime impuni. Je me ſouviens d'avoir vu autrefois en manuſcrit un Opéra d'Atrée, où ce monſtre périſſoit écraſé de la foudre, en criant avec une ſatisfaction barbare,

Tonnez, Dieux impuiſſans, frappez, je ſuis vengé.

Cette ſituation vraiment théatrale, ſecondée par une muſique effrayante, eût produit, ce me ſemble, un des plus heureux dénouemens qu'on puiſſe imaginer au Théatre Lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéreſſer pour des ſcélérats, ces tragédies ont manqué leur objet; c'eſt la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des Hiſtoriens même qui ne ſont pas exempts de ce reproche; en accuſerez-vous l'Hiſtoire? Rappellez-vous, Monſieur, un de nos chefs-d'œuvre en ce genre, la Conjuration de Veniſe de l'Abbé de St. Réal, & l'eſpece d'intérêt qu'il nous inſpire (ſans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie; on s'afflige preſque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles; on ſe reproche ce ſentiment, mais il nous ſaiſit malgré nous, & ce n'eſt que par réflexion qu'on prend part au ſalut de Veniſe. Je vous avouerai à cette occaſion (contre l'opinion aſſez généralement établie) que le ſujet de *Veniſe ſauvée* me paroît bien plus propre au Théatre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms & l'état des perſonnages: des

malheureux qui conſpirent pour ſe rendre libres, ſont moins odieux que des Sénateurs qui cabalent pour ſe rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monſieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'eſt le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes, eſt en effet le reſſort preſque unique du Théatre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la ſociété? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes; il ne paroît pas d'ailleurs que votre deſſein ſoit de la leur interdire, du moins ſi on en juge par les deſcriptions intéreſſantes que vous en faites, & auxquelles toute l'auſtérité de votre philoſophie n'a pu ſe refuſer. Or ſi on ne peut, & ſi on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reſte-t-il à faire, ſinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illuſtres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'eſt l'objet de nos Tragédies; mais vous prétendez que l'objet eſt manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impreſſion du ſentiment reſte, & que la morale eſt bien-

bientôt oubliée. Je prendrai, Monſieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la Tragédie de Bérénice; où Racine a trouvé l'art de nous intéreſſer pendant cinq Actes avec ces ſeul mots, *je vous aime*, *vous êtes Empereur & je pars*; & où ce grand Poëte a ſu réparer par les charmes de ſon ſtyle le défaut d'action & la monotonie de ſon ſujet. Tout Spectateur ſenſible, je l'avoue, ſort de cette Tragédie le cœur affligé partageant en quelque maniere le ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce Spectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monſieur? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du Monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons, l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maîtreſſe; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes

ſujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil, qui pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque choſe au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'eſt le ſpectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'eſt plus propre à conſoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui ſouffrent, & l'homme vertueux ſuſpend le cours de ſes larmes en eſſuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monſieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'eſt de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puiſſante & la plus douce de toutes les paſſions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faiſant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus preſſans & plus chers. Ainſi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendreſſe de notre ame, & par le courage qu'elle nous inſpire pour réprimer ce ſentiment dans ſes effets, en conſervant le ſentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour ſur nos Théatres étoient dangereuſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une Nation déjà corrompue, à qui les remedes même ſerviroient de poiſon : auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les repréſentations théa-

trales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroiſſent bien propres à nous raſſurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me ſemble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons ſi fréquemment ſur nos Théatres, ce n'eſt pas la vivacité avec laquelle il eſt peint, c'eſt le rôle froid & ſubalterne qu'il y joue preſque toujours. L'amour, ſi on en croit la multitude, eſt l'ame de nos Tragédies; pour moi, il m'y paroit preſque auſſi rare que dans le monde. La plupart des perſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même, & dans Andromaque, ſi on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermione? Phedre eſt peut-être le ſeul ouvrage de ce grand homme, où l'amour ſoit vraiment terrible & tragique; encore y eſt-il défiguré par l'intrigue obſcure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien ſenti, quand il diſoit à Racine: *Pourquoi cet Hoppolite amoureux?* Le reproche étoit moins d'un caſuiſte que d'un homme de goût. On ſait la réponſe que Racine lui fit: *Eh, Monſieur, ſans cela qu'auroient dit les petits-maîtres?* Ainſi c'eſt à la frivolité de la Nation que Racine a ſacrifié la per-

fection de ſa piece. L'amour dans Corneille eſt encore plus languiſſant & plus déplacé : ſon génie ſemble s'être épuiſé dans le Cid à peindre cette paſſion, & il n'y a preſqu'aucune de ſes autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidiſſe. Ce ſentiment excluſif & impérieux, ſi propre à nous conſoler de tout ou à nous rendre tout inſupportable, à nous faire jouir de notre exiſtence, ou à nous la faire déteſter, veut être ſur le Théatre comme dans nos cœurs, y régner ſeul & ſans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il eſt dégradé par le ſecond. Le ſeul caractere qui lui convienne dans la Tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du déſeſpoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoiſe. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſſembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait preſque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puiſſe nous intéreſſer ſans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus inſenſibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le Théatre ; les malheurs de l'ambition, le ſpectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la ſuperſtition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendreſſe maternelle ? Ne faiſons point à nos Françoiſes l'injure de penſer que l'amour ſeul puiſſe les émouvoir, comme ſi elles n'étoient ni citoyennes ni

meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéreſſer à la mort de Céſar, & verſer des larmes à Mérope?

Je viens, Monſieur, à vos objections ſur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaiſes mœurs; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de Cour. Mais je vous prie de conſidérer un moment ſous quel point de vue tous ces vices nous ſont repréſentés ſur le Théatre. Eſt-ce pour les mettre en honneur? Nullement; il n'eſt point de ſpectateur qui s'y méprenne; c'eſt pour nous ouvrir les yeux ſur la ſource de ces vices; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne bleſſent point l'honnêteté) une des cauſes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George Dandin?* que le déréglement des femmes eſt la ſuite ordinaire des mariages mal aſſortis où la vanité a préſidé: dans *le Bourgeois Gentilhomme?* qu'un Bourgeois qui veut ſortir de ſon état, avoir une femme de la Cour pour maîtreſſe, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtreſſe qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur; dans les ſcenes d'*Harpagon* & de ſon fils? que l'avarice des peres produit la mauvaiſe conduite des enfans; enfin dans toutes, cette vérité ſi utile, *que les ridicules de la ſociété y ſont une ſource de déſordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer

nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être, puisque l'objet naturel de la Comédie est la correction de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puissant, & non la correction de nos vices qui demande des remedes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née: elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers; & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable, & sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces Hérétiques, qui pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satyre cruelle de la vertu, le *Misantrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théatre Comique; si néanmoins le *Tartufe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théa-

trales, soit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne sai, Monsieur, ce que vous pensez de cette derniere piece; elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes si odieuse que Moliere y a joués & démasqués. Mais je viens au Misantrope. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la société, si nous ne savons compâtir aux foiblesses de nos semblables, & supporter leurs vices même; que les hommes sont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le Misantrope divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule choses que j'oserois blâmer dans le rôle du Misantrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe, que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais

un caractere mal décidé, plein de sageſſe dans ſes maximes & de fauſſeté dans ſa conduite. Rien de plus ſenſé que ce qu'il dit au Miſantrope dans la premiere ſcene, ſur la néceſſité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que ſa réponſe aux reproches dont le Miſantrope l'accable ſur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne ſait pas le nom. Il ne diſconvient pas de l'exagéraion qu'il a miſe dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Miſantrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceſte avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politeſſe dont les hommes ſont convenus de ſe payer réciproquement lorſqu'ils n'ont rien à ſe dire. Le Miſantrope a encore plus beau jeu dans la ſcene du Sonnet. Ce n'eſt point Philinte qu'Oronte vient conſulter, c'eſt Alceſte; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le ſonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ſes fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner alors à des diſcours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ſes amis; encore faut-il qu'ils aient grand envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte, qui ſe pique de vérité dans

les choſes les plus indifférentes, au riſque de bleſſer ceux à qui il la dit. Cette colere du Miſantrope ſur la complaiſance de Philinte n'en eût été que plus plaiſante, parce qu'elle eût été moins fondée; & la ſituation des perſonnages eût produit un jeu de Théatre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceſte & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monſieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette ſcene du ſonnet, le Miſantrope eſt preſque un Philinte, & ſes *je ne dis pas cela*, répétés avant que de déclarer franchement ſon avis, vous paroiſſent hors de ſon caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment. Le Miſantrope de Moliere n'eſt pas un homme groſſier, mais un homme vrai; ſes *je ne dis pas cela*, ſur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font ſuffiſamment entendre qu'il trouve le ſonnet déteſtable; ce n'eſt que quand Oronte le preſſe & le pouſſe à bout, qu'il doit lever le maſque & lui rompre en viſiere. Rien n'eſt, ce me ſemble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette ſcene; & je dois rendre cette juſtice à nos ſpectateurs modernes, qu'il en eſt peu qu'ils écoutent avec plus de plaiſir. Auſſi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (ſupérieur peut-être de quelques années à ſon ſiecle) dût craindre aujourd'hui le ſort équivoque qu'il eut à ſa naiſſance; notre Parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'é-

toit il y a ſoixante ans, n'auroit plus beſoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Miſantrope. Mais je crois en même tems avec vous, que d'autres chefs-d'œuvre du même Poëte & de quelques autres, autrefois juſtement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'eſtime que de ſuccès; notre changement de goût en eſt la cauſe; nous voulons dans la Tragédie plus d'action, & dans la Comédie plus de fineſſe. La raiſon en eſt, ſi je ne me trompe, que les ſujets communs ſont preſqu'entiérement épuiſés ſur les deux Théatres: & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéreſſer à des héros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire ſentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on ſe propoſe de faire couler nos larmes par des ſituations intéreſſantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu: *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au ſermon*. Ce diſcours me ſurprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous ſont inutiles, parce qu'on n'y met ſur le Théatre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de reſſembler: & vous blâmez à preſent les pieces où l'on n'expoſe à nos yeux que nos citoyens & nos ſemblables; ce n'eſt plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme inſipide

& ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monſieur, ſi vous le voulez, qu'il eſt le plus facile de tous ; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir ; il me ſemble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y eſt plus propre ; &, s'il m'eſt permis de juger de l'impreſſion des autres par la mienne, j'avoue que je ſuis encore plus touché des ſcenes pathétiques de *l'Enfant prodigue*, que des pleurs *d'Andromaque* & *d'Iphigénie*. Les Princes & les Grands ſont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainſi dire, les infortunes des Rois qu'en perſpective ; & dans le tems même où nous les plaignons, un ſentiment confus ſemble nous dire pour nous conſoler, que ces infortunes ſont le prix de la grandeur ſuprême, & comme les degrés par leſquels la nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir ; ils ſont l'image fidele des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mêlange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant ; deux ſentimens ſi tranchans & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit &

où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont propres à être repréſentées ſur le Théatre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt préférable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire ? *Les hommes ſont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis ; *& les femmes ?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le Parterre ; j'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon vous, nous y attirent ; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les Femmes. Votre philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture, *& manus ejus contrà omnes.* Selon vous, l'habitude où ſont les Comédiens de revêtir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſaurois croire que ce reproche ſoit ſérieux. Vous feriez le procès ſur le même prin-

cipe, à tous les Auteurs de Pieces de Théatre, bien plus obligés encore que le Comédien, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſcene. Vous ajoutez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de Comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſemens plus flatteurs que ceux du Théatre? C'eſt là où l'amour propre ne peut ſe faire illuſion ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes; & pourquoi refuſerions-nous à un Acteur accueilli & deſiré du Public le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaiſanter ſans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le Théatre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute eſpece de préjugés, étoit-ce-là, Monſieur, celui que vous deviez préférer pour vous y ſoumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas ſenti, que ſi ceux qui repréſentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les compoſent mériteroient auſſi de l'être; & qu'ainſi en élevant les uns & en aviliſſant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconſéquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres cauſes de l'eſtime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils conſidéroient Eſopus

par la même raiſon qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il eſt vrai, ont penſé différemment; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des eſclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des eſclaves à leurs plaiſirs.

La chaſteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, eſt plus expoſée que celle des femmes du monde; mais auſſi la gloire de vaincre en doit être plus grande: il n'eſt pas rare d'en voir qui réſiſtent long-tems, & il ſeroit plus commun d'en trouver qui réſiſtaſſent toujours, ſi elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de conſidération réelle qu'elles en retirent. Le plus ſûr moyen de vaincre les paſſions, eſt de les combattre par la vanité: qu'on accorde des diſtinctions aux Comédiennes ſages, & ce ſera, j'oſe le prédire, l'ordre de l'Etat le plus ſévere dans ſes mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté on ne leur ſait aucun gré de ſe priver d'amans, & que de l'autre il eſt permis aux femmes du monde d'en avoir, ſans en être moins conſidérées, comment ne chercheroient-elles pas leur conſolation dans des plaiſirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, Monſieur, plus juſte ou plus conſéquent que le Public; votre ſortie ſur nos Actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne ſai ſi vous êtes du petit nombre des ſages qu'elles ont ſu quelquefois rendre malheu-

reux, & ſi par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur reſtituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente cenſure vous faſſe parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conſervé pour elles, peut-être même quelque choſe de plus vif; ce mêlange de ſévérité & de foibleſſe (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aiſément obtenir grace; elles ſentiront du moins; & elles vous en ſauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philoſophique. Mais comment allier cette indifférence avec le ſentiment ſi ſéduiſant qu'elles inſpirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles ſans intérêt? Eſſayons néanmoins, pour les apprécier avec juſtice, ſans adulation comme ſans humeur, d'oublier en ce moment combien leur ſociété eſt aimable & dangereuſe; reliſons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être auſteres & graves.

Je n'examinerai point, Monſieur, ſi vous avez raiſon de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuſe?* comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t on une femme forte?* Le genre humain ſeroit bien à plaindre, ſi l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet auſſi rare que vous le dites. Mais ſi par malheur vous aviez raiſon, quelle en ſeroit la triſte cauſe? L'eſclavage

& l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis les femmes ; les entraves que nous donnons à leur eſprit & à leur ame ; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme ſi elles n'avoient pas une raiſon à cultiver, ou n'en étoient pas dignes : enfin l'éducation funeſte, je dirois preſque meurtriere, que nous leur preſcrivons, ſans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent preſque uniquement à ſe contrefaire ſans ceſſe, à n'avoir pas un ſentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une penſée qu'elles ne déguiſent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des Nations ont agi comme nous à leur égard, c'eſt que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort eſt l'oppreſſeur & le tyran du plus foible. Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, eſt bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour propre. On diroit que nous ſentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous diſſimuler que dans les Ouvrages de goût & d'agrément elles réuſſiroient mieux que nous, ſur-tout dans ceux dont le ſentiment & la tendreſſe doivent être l'ame ; car quand vous dites *qu'elles ne*

ſavent

savent ni décrire, ni sentir l'amour même, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïse, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un tems d'ignorance, où la nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siecle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que passionnées, sauront bientôt aimer aussi peu que nous & le dire aussi mal; mais sera-ce la faute de la nature? A l'égard des Ouvrages de génie & de sagacité, mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus solide & plus mâle ne mettroit elle pas les femmes à portée d'y réussir? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la Philosophie, & une Princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monsieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs Conquérans désarment; & après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le seroit encore plus à celle des femmes. Il me semble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'instruire. Si les siecles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres, c'est que la lu-

miere y eſt trop inégalement répandue ; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce Siecle Philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans ; nous ceſſerons de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour ſera pour lors entre les deux ſexes, ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eſt entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce ſera un ſentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié ; ſentiment qui dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que pour notre malheur nous avons ſu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas ſeulement, Monſieur, aux avantages que la Société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la juſtice de ne pas leur refuſer ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'eſprit & l'exercice des talens ſont propres à nous diſtraite de nos maux, & à nous conſoler dans nos peines : pourquoi refuſer à la plus aimable moitié du genre humain deſtinée à partager avec nous le

malheur d'être, le ſoulagement le plus propre à le lui faire ſupporter ? Philoſophes que la Nature a répandus ſur la ſurface de la Terre, c'eſt à vous à détruire, s'il vous eſt poſſible, un préjugé ſi funeſte ; c'eſt à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oſer les premiers ſecouer le joug d'un barbare uſage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent ſeulement de vous, en recevant cette éducation précieuſe, à la regarder uniquement comme un préſervatif contre l'oiſiveté, un rempart contre les malheurs, & non comme l'aliment d'une curioſité vaine, & le ſujet d'une oſtentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vus ſi ſouvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre ſiecle ; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la Nature a deſtinés à vous ſurvivre & à ſouffrir ; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieilleſſe, des reſſources dont notre injuſtice les a privées ? On regarde communément, Monſieur, les femmes comme très-ſenſibles & très-foibles ; je les crois au contraire ou

moins ſenſibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, ſans talens, ſans étude qui puiſſe les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les ſupportent néanmoins, elles les dévorent, & ſavent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté ſuppoſe en elles, ou une ame peu ſuſceptible d'impreſſions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de ſituations cruelles auxquelles les hommes ne réſiſtent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne? Les chagrins des femmes ſeroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont ſouvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces ſentimens étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puiſſans ſur nous que les ſentimens naturels; la douleur fait plus périr de Miniſtres déplacés que d'Amans malheureux.

Voilà, Monſieur, ſi j'avois à plaider la cauſe des femmes, ce que j'oſerois dire en leur faveur; je les défendrois moins ſur ce qu'elles ſont que ſur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en ſoutenant avec vous que la pudeur leur eſt naturelle; ce ſeroit prétendre que la nature ne leur a donné ni beſoins, ni paſſions; la réflexion peut réprimer les deſirs, mais le premier mouvement (qui eſt celui de la nature) porte

toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la Société & les Loix ont rendu la pudeur néceſſaire aux femmes ; & ſi je fais jamais un Livre ſur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en ſera la premier chapitre. Mais en paroiſſant moins prévenu que vous pour la modeſtie de leur ſexe, je ſerai plus favorable à leur conſervation ; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, ſoit de les deſtiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monſieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaiſir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt ſecret qui nous ſéduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon ſujet. En voilà donc aſſez, & peut-être trop, ſur la partie de votre Lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute eſpece dont vous les rendez reſponſables. Rien ne pourra plus leur nuire, ſi votre Ecrit n'y réuſſit pas ; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de ſubtilité que vous. Il eſt vrai que la ſupérioritè de vos talens ne doit pas ſeule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs Chrétiens, en attaquant la Comédie, condamnent ce qu'ils ne connoiſſent pas ; vous avez au contraire étudié, analyſé, compoſé vous-même pour en mieux juger les effets, le poiſon dangereux dont vous cherchez à nous préſerver ; & vous décriez

nos Pieces de Théatre avec l'avantage non ſeulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode, que vous paroiſſez avoir ſentie en n'oſant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles, ſelon vous, ſont néceſſaires dans une Ville auſſi corrompue que celle que vous avez habitée long-tems; & c'eſt apparemment pour ſes habitans pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées. C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traité comme ces animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-tems ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au Théatre Lyrique de ſi heureux eſſais, comme Muſicien & comme Poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux Spectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Dévin du village* détruire tout le bien que vos Ecrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre Lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un Théatre de Comédie à Geneve. Cette partie de votre Ouvrage, je dois l'avouer, eſt celle

qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les Spectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir; pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours pendant trois heures ſe ſoulager au Théatre du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un Théatre dans leur Ville, & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, allarment déjà vos graves Miniſtres; qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la Comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en ſpectacle que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la Comédie, ce que j'ai déjà dit en ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fe-

ra pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un Théatre à Geneve, & je ſoumets cet examen au jugement & à la déciſion des Genevois.

Vous nous tranſportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit Pays dont vous faites une deſcription charmante; vous nous montrez ce qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul coin de l'Univers, des Peuples tranquilles & ſatisfaits au ſein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la Comédie ne ſeroit propre qu'à troubler le bonheur dons ils jouiſſent. Perſonne, Monſieur, ne ptétendra le contraire; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la Nature, ne doivent point y en ſubſtituer d'autres; les amuſemens qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſemens ſimples; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux: qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état préſent de cette République eſt il ſuſceptible de l'application de ces regles? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romaneſque dans la deſcription de ce Canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalouſie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais ſi l'Age d'or s'eſt refugié dans les rochers voiſins de Geneve, vos Citoyens en ſont pour le moins à l'Age d'argent; & dans le peu de tems que j'ai paſſé parmi eux, ils m'ont paru aſſez avancés,

ou, si vous voulez, assez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome Sauvée* sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un Théatre à Geneve, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite Ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir, que des circonstances particulieres ayant obligé vos Magistrats il y a quelques années de permettre dans la Ville même de Geneve un Spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du Spectacle, je vous prie d'observer que la Ville de Geneve est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plusieurs Citoyens opulens de cette Ville, qui desireroient d'y avoir un Théatre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'est en conséquence que j'ai hasardé la proposition qui vous allarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un Spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose; ainsi d'un côté le travail ne seroit point rallenti, de l'autre la Troupe pourroit être moins nombreuse, & par consé-

quent moins à charge à la Ville ; on donneroit l'Hiver seul à la Comédie, l'Eté aux plaisirs de la Campagne, & aux Exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix séveres aux allarmes de vos Ministres sur la conduite des Comédiens, dans un Etat aussi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre, où la Législation embrasse à la fois toutes les parties ; où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des Loix Somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat : d'ailleurs la vanité même ne sera guere intéressée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les Citoyens, & qu'à Geneve les hommes ne sont jugés ni par les richesses, ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre Patrie de l'établissement d'un Théatre, pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes, qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'Etat*, je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philosophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire, qu'à voir représenter Cinna & Polyeucte. Je parle ici d'a-

près la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens ; & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture : le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le tems de les connoître, ni d'en fréquenter assez les différens états ; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République, ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & mépriſé de quelques Sociétés particulieres.

Au reste, vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que depuis deux ans une Troupe de Comédiens s'est établie aux portes de Geneve, & que Geneve & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage, la circonstance est urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hate de finir sur cet article dont la plupart de nos Lecteurs ne s'embarassent guere, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel par cette raison je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de Religion. Vous savez, & ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser ; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, sur-tout si ce soupçon

venoit de votre part : permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complette. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs Ouvrages, d'après des conversarions *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises reformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la Religion Protestante ; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur Religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer : mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge ; mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge ; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de sa-

tyre contre vos Miniſtres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenſer ; en matiere de Profeſſion de foi, il eſt permis à un Catholique de ſe montrer difficile, ſans que des Chrétiens d'une Communion contraire puiſſent légitimement en être bleſſés. L'Egliſe Romaine a un langage conſacré ſur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Paſteurs diront qu'ils ne reconnoiſſent pas l'Egliſe Romaine pour leur juge, mais ils ſouffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous ſerons reconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai ſans les offenſer. Ce qui m'étonne, Monſieur, c'eſt que des hommes qui ſe donnent pour zélés défenſeurs des Vérités de la Religion *Catholique*, qui voient ſouvent l'impiété & le ſcandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui ſe piquent ſur ces matieres d'entendre fineſſe & de n'entendre point raiſon, & qui ont *lu* cette Profeſſion de foi de Geneve, en aient été auſſi ſatisfaits que vous, juſqu'à ſe croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agiſſoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion ſuſpectes ; tout leur a été bon dans ce deſſein, & ce n'étoit pas aux Miniſtres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſai ſi les Eccléſiaſtiques Genevois que vous avez voulu juſtifier ſur leur croyance, ſeront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi, & ſi votre molleſſe à les défendre leur plaira plus que ma franchiſe. Vous ſemblez

m'accuſer preſque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne ; & vous marquez d'ailleurs aſſez d'indifférence ſur ce Socinianiſme dont ils craignent tant d'être ſoupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cauſe, les ſatisfaſſe. Je n'en ſerois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les Dévots ont fait à votre Ouvrage. La rigueur de la Morale que vous prêchez les a rendus indulgens ſur la tolérance que vous profeſſez avec courage & ſans détour. Eſt-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrés inattendus de la Philoſophie dans les eſprits même qui en paroiſſoient les moins ſuſceptibles ? Mon Article *Geneve* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont preſque fait un crime des ſentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injuſtices : heureux quand il n'en eſſuie point de plus graves.

Je ſuis, avec tout le reſpect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT.

DISCOURS

SUR

LA QUESTION

Quelle eſt la Vertu la plus néceſſaire au Héros ; & quels ſont les Héros à qui cette Vertu a manqué ?

LETTRE qui précede ce Diſcours de M. J. J. ROUSSEAU.

„ Vous vous rappellez ſans doute, Monſieur, „ que feu M. le Marquis *de Curſay*, comman- „ dant les Troupes Françoiſes en Corſe, établit „ dans cette Isle une Académie de Littérature. „ Cette Académie, en 1751, propoſa pour ſujet „ d'un Prix d'Eloquence cette queſtion : *Quelle „ eſt la vertu la plus néceſſaire au Héros, & quels „ ſont les Héros à qui cette vertu a manqué ?* Je „ ne ſais ni ſi le prix fut décerné, ni à quelle „ piece il fut adjugé ; mais ce que je ſais très- „ bien c'eſt que Monſieur *Rouſſeau de Geneve*, „ traita ce ſujet dans un Diſcours dont un heu- „ reux haſard m'a procuré une copie ; ce Diſ- „ cours n'a point encore vu le jour ; il eſt même „ peu connu, & vous ferez ſûrement plaiſir au

„ Public de le publier. Vous y reconnoîtrez, je
„ crois, la touche mâle & ferme du Philoſophe
„ Genevois : Le voici.

Si je n'étois *Alexandre*, diſoit un Conquérant, je voudrois être *Diogene*. *Socrate* n'eût pas dit : ſi je n'étois ce que je ſuis, je voudrois être *Alexandre*. Il y avoit des raiſons pour le Monarque ; il n'y en avoit pas moins pour le Philoſophe. Lequel donc devoir l'emporter ? Oſons trancher cette grande queſtion ; & avant que de parler de l'Héroïſme, tâchons de lui marquer ſa place dans l'ordre des choſes morales, Sans ce premier pas, comment pourrions-nous aſſigner les vertus qui lui conviennent. & décider entr'elles de la préférence ?

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le Héros ſe dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il poſſede. Les vertus du premier ſont tempérées, mais il eſt exempt de vices ; ſi le ſecond a des défauts, ils ſont effacés par l'éclat de ſes vertus. L'un toujours ſolide n'a point de mauvaiſes qualités ; l'autre toujours grand n'en a point de médiocres. Tous deux ſont fermes & inébranlables, mais de différentes manieres & en différentes choſes ; l'un ne cede jamais que par raiſon, l'autre jamais que par généroſité ; les foibleſſes

foibleſſes ſont auſſi peu connues du Sage que les lâchetés le ſont peu du Héros, & la violence n'a pas plus d'empire ſur l'ame de celui-ci que les paſſions ſur celle de l'autre.

Il y a donc plus de perfection dans le caractere du Sage & plus de faſte dans celui du Héros; & la préférence ſe trouveroit décidée en faveur du premier, en ſe contentant de les conſidérer ainſi en eux-mêmes. Mais ſi nous les enviſageons par leur rapport avec l'intérêt de la Société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres ſentimens & rendront aux qualités Héroïques cette prééminence qui leur eſt dûe, & qui leur a été accordée dans tous les ſiecles, d'un commun conſentement.

En effet, le ſoin de ſa propre félicité fait toute l'occupation du Sage, & c'en eſt bien aſſez ſans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai Héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes eſt ſon objet, & c'eſt à ce ſublime travail qu'il conſacre la grande ame qu'il a reçue du Ciel. Les Philoſophes, je l'avoue, prétendent enſeigner aux hommes l'art d'être heureux, & comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de Sages, ils prêchent aux Peuples une félicité chimérique, dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée ni le goût. *Socrate* vit & déplora les malheurs de ſa Patrie; mais c'eſt à *Traſibule* qu'il étoit réſervé de les finir; & *Platon*, après avoir perdu ſon éloquence, ſon honneur & ſon tems à la Cour d'un Tyran, fut contraint d'aban-

donner à un autre la gloire de délivrer Syracuſe du joug de la tyrannie. Le Philoſophe peut donner à l'Univers quelques inſtructions ſalutaires ; mais ſes leçons ne corrigeront jamais ni les Grands qui les mépriſent, ni le Peuple qui ne les entend point. Les hommes ne ſe gouvernent pas ainſi par des vues abſtraites ; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, & il faut leur faire éprouver la félicité pour la leur faire aimer : voilà l'occupation & les talens du Héros ; c'eſt ſouvent la force à la main qu'il ſe met en état de recevoir les bénédictions éternelles de ceux qu'il contraint d'abord à porter le joug des loix pour leur faire enfin connoître l'autorité de la raiſon.

L'Héroïſme eſt donc, de toutes les qualités de l'ame, celle dont il importe le plus aux Peuples que ceux qui les gouvernent ſoient revêtus. C'eſt la collection d'un grand nombre de vertus ſublimes, rares dans leur aſſemblage, plus rares dans leur énergie, & d'autant plus rares encore que l'Héroïſme qu'elles conſtituent, détaché de tout intérêt perſonnel, n'a pour objet que la félicité des autres & pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement dûe aux grandes actions ; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités perſonnelles néceſſaires au Héros, & qui, ſans être vertus, ſervent ſouvent plus qu'elles au ſuccès des grandes entrepriſes. Pour placer le vrai Héros à ſon rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe inconteſtable :

que c'eſt entre les hommes celui qui ſe rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une déciſion fondée ſur cette maxime.

Il eſt vrai, & je me hâte de l'avouer, qu'il ſe préſente, dans cette maniere d'enviſager l'Héroïſme, une objection qui ſemble d'autant plus difficile à réſoudre qu'elle eſt tirée du fond même du ſujet. Il ne faut point, diſoient les Anciens, deux Soleils dans la nature, ni deux *Céſars* ſur la terre. En effet, il en eſt de l'Héroïſme comme de ces métaux recherchés dont le prix conſiſte dans leur rareté, & que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le Monde l'eût déſolé, s'il y eût trouvé un ſeul rival digne de lui. Telles circonſtances peuvent rendre un Héros néceſſaire au ſalut du genre humain; mais, en quelque tems que ce ſoit, un peuple de Héros en ſeroit infailliblement la ruine, & ſemblable aux Soldats de *Cadmus* il ſe détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc, me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre humain peut elle être dangereuſe aux hommes, & peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous? Oui, ſans doute, répondrai-je, quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous diſſimulons rien; la félicité publique eſt bien moins la fin des actions du Héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il ſe propoſe, & cette fin

eſt preſque toujours ſa gloire perſonnelle. L'amour de la gloire a fait des biens & des maux innombrables; l'amour de la Patrie eſt plus pur dans ſon principe, & plus ſûr dans ſes effets; auſſi le Monde a-t-il été ſouvent ſurchargé de Héros; mais les nations n'auront jamais aſſez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux & celui qui a des vertus; celles du Héros ont rarement leur ſource dans la pureté de l'ame, &, ſemblables à ces drogues ſalutaires, mais peu agiſſantes, qu'il faut animer par des ſels âcres & corroſifs, on diroit qu'elles aient beſoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas ſe repréſenter l'Héroïſme ſous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un compoſé de bonnes & mauvaiſes qualités ſalutaires ou nuiſibles ſelon les circonſtances, & combinées dans une telle proportion qu'il en réſulte ſouvent plus de fortune & de gloire pour celui qui les poſſede, & quelquefois même plus de bonheur pour les Peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'enſuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'Héroïſme; d'autres qui lui ſoient indifférentes; que d'autres lui ſont plus ou moins favorables ſelon leurs différens rapports avec le grand art de ſubjuguer les cœurs & d'enlever l'admiration des Peuples; & qu'enfin parmi ces dernieres il doit y en

avoir quelqu'une qui lui ſoit plus néceſſaire, plus eſſentielle, plus indiſpenſable, & qui le caractériſe en quelque maniere : c'eſt cette vertu ſpéciale & proprement Héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

RIEN n'eſt ſi déciſif que l'ignorance, & le doute eſt auſſi rare parmi le Peuple que l'affirmation chez les vrais Philoſophes. Il y a long-tems que le préjugé vulgaire a prononcé ſur la queſtion que nous agitons aujourd'hui, & que la valeur guerriere paſſe chez la plupart des hommes pour la premiere vertu du Héros. Oſons appeller de ce jugement aveugle au Tribunal de la raiſon, & que les préjugés, ſi ſouvent ſes ennemis & ſes vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

NE nous refuſons point à la premiere réflexion que ce ſujet fournit, & convenons d'abord que les Peuples ont bien inconſidérément accordé leur eſtime & leur encens à la vaillance martiale, ou que c'eſt en eux une inconſéquence bien odieuſe de croire que ce ſoit par la deſtruction des hommes que les bienfaiteurs du genre humain annoncent leur caractere. Nous ſommes à la fois bien mal-adroits & bien malheureux, ſi ce n'eſt qu'à force de nous déſoler qu'on peut exciter notre admiration. Faut-il donc croire que ſi jamais les jours de bonheur & de paix renaiſſoient parmi nous, ils en banniroient l'Héroïſme avec le cortege affreux des calamités publiques, & que les Héros ſeroient tous relégués dans le Temple de

Janus, comme on enferme, après la guerre, de vieilles & inutiles armes dans nos Arſenaux.

JE ſçais qu'entre les qualités qui doivent former le grand homme, le courage eſt quelque choſe ; mais hors du combat la valeur n'eſt rien. Le brave ne fait ſes preuves qu'aux jours de bataille ; le vrai Héros fait les ſiennes tous les jours, & ſes vertus, pour ſe montrer quelquefois en pompe, n'en ſont pas d'un uſage moins fréquent ſous un extérieur plus modeſte.

OSONS le dire : Tant s'en faut que la valeur ſoit la premiere vertu du Héros, qu'il eſt douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité ſur laquelle tant de ſcélérats ont fondé leurs crimes ? Non, jamais les *Catilinas* ni les *Cromwels* n'euſſent rendu leurs noms célebres ; jamais l'un n'eût tenté la ruine de ſa Patrie, ni l'autre aſſervi la ſienne, ſi la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractere. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils euſſent été des Héros ; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils euſſent été des hommes.

JE ne paſſerai point ici en revue ces guerriers funeſtes, la terreur & le fléau du genre humain, ces hommes avides de ſang & de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms ſans frémir, des *Marius*, des *Totilas*, des *Tamerlans*. Je ne me prévaudrai point de la juſte horreur qu'ils ont inſpirée aux nations. Et qu'eſt-il beſoin de recou-

rir à des monſtres, pour établir que la bravoure même la plus généreuſe eſt plus ſuſpecte dans ſon principe, plus journaliere dans ſes exemples, plus funeſte dans ſes effets qu'il n'appartient à la candeur, à la ſolidité & aux avantages de la vertu. Combien d'actions mémorables ont été inſpirées par la honte ou par la vanité? Combien d'exploits, exécutés à la face du Soleil, ſous les yeux des chefs & en préſence de toute une armée, ont été démentis dans le ſilence & l'obſcurité de la nuit? Tel eſt brave au milieu de ſes compagnons, qui ne ſeroit qu'un lâche, abandonné à lui-même; tel a la tête d'un Général qui n'eut jamais le cœur d'un Soldat; tel affronte ſur une brèche la mort & le fer de ſon ennemi, qui dans le ſecret de ſon domeſtique ne peut ſoutenir la vue du fer ſalutaire d'un Chirurgien. Un tel étoit brave un tel jour, diſoient les Eſpagnols du tems de *Charles-Quint*, & ces gens-là ſe connoiſſoient en bravoure. En effet, rien peut-être n'eſt ſi journalier que la valeur, & il y a bien peu de guerriers ſinceres qui oſaſſent répondre d'eux ſeulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector*; *Hector* épouvante *Ajax* & fuit devant *Achille*. *Antiochus le Grand* fut brave la moitié de ſa vie, & lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du Monde perdit le cœur & la tête à *Pharſale*. *Céſar* lui-même fut ému à *Dyrrachium*, & eut peur à *Munda*; & le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave* & abandonna la

victoire & l'Empire du Monde à celui qui tenoit de lui l'un & l'autre. Croira-t-on que ce ſoit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens ?

Qu'on ne nous diſe donc plus que la palme Héroïque n'appartient qu'à la valeur & aux talens militaires. Ce n'eſt point ſur les exploits des grands hommes que leur réputation eſt meſurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire ſur les vainqueurs. Qu'on recueille les ſuffrages & qu'on me diſe, lequel eſt le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*, de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*, d'*Antoine* ou de *Brutus*, de *François I* dans les fers ou de *Charles-Quint* triomphant, de *Valois* vainqueur ou de *Coligny* vaincu ?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point ſouillé leurs mains dans le ſang, n'en ſont que plus ſûrement immortels ? Que dirons nous du Légiſlateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaiſir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime poſſeſſeur qui ne la lui demandoit pas ; de ce doux & pacifique citoyen qui ſavoit venger ſes injures non par la mort de l'offenſeur, mais en le rendant honnête homme ? Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda preſque les honneurs divins, & refuſer l'Héroïſme à celui qui a fait des Héros de tous ſes compatriotes ? Que dirons-nous du légiſlateur d'Athenes, qui ſut garder ſa liberté & ſa vertu à la Cour même des tyrans, & oſa ſoutenir en face à

un Monarque opulent que la puiſſance & les richeſſes ne rendent point un homme heureux? Que dirons-nous du plus grand des Romains & du plus vertueux des hommes, de ce modele des citoyens auquel ſeul l'oppreſſeur de la Patrie fit l'honneur de le haïr aſſez pour prendre la plume contre lui, même après ſa mort? Ferons-nous cet affront à l'*Héroïſme* d'en refuſer le titre à *Caton*? Et pourtant cet homme ne s'eſt point illuſtré dans les combats, & n'a point rempli le monde du bruit de ſes exploits. Je me trompe; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, & le ſeul qui ne ſera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une ſociété d'hommes ſages, équitables & modeſtes.

On ſait aſſez que le partage d'*Auguſte* n'étoit pas la valeur. Ce n'eſt point aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortaliſé, mais bien dans Rome pacifique & rendue heureuſe. L'Univers ſoumis a moins fait pour la gloire & pour la ſûreté de ſa vie que l'équité de ſes loix & le pardon de *Cinna*: tant les vertus ſociales ſont dans les Héros même préférables au courage! Le plus grand Capitaine du Monde meurt aſſaſſiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiſcrette, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel; & l'auteur odieux des proſcriptions, effaçant ſes forfaits à force de juſtice & de clémence, devient le pere de ſa Patrie qu'il avoit déſolée,

& meurt adoré des Romains qu'il avoit rendus eſclaves.

Aux exemples qui ſe préſentent en foule & qu'il ne m'eſt pas permis d'épuiſer, ajoûtons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Aſſigner le premier rang à la valeur dans le caractere Héroïque, ce ſeroit donner au bras qui exécute, la préférence ſur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aiſément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet ſans en perdre le principal mérite; mais exécuter le projet d'autrui, c'eſt rentrer volontairement dans l'ordre ſubalterne qui ne convient point au Héros.

Ainſi, quelle que ſoit la vertu qui le caractériſe, elle doit annoncer le génie & en être inſéparable. Les qualités héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'eſt dans la tête qu'elles ſe développent & prennent de la ſolidité. L'Ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, ſi l'eſprit & la raiſon ne la guident, & toutes les vertus s'alterent ſans le concours de la ſageſſe. La fermeté dégénere aiſément en opiniâtreté, la douceur en foibleſſe, le zèle en fanatiſme, la valeur en férocité. Souvent une grande entrepriſe mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque, qu'un ſuccès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris eſt ordinairement plus fort que l'eſtime. Il ſemble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens ſuppléent bien plus aiſément aux vertus que les vertus aux ta-

lens. Le Soldat du Nord, avec un génie étroit & un courage ſans bornes, perdit ſans retour, dès le milieu de ſa carriere, une gloire acquiſe par des prodiges de valeur & de généroſité; & il eſt encore douteux dans l'opinion publique ſi le meurtrier de *Charles Stuard* n'eſt point avec tous ſes forfaits un des plus grands hommes qui aient jamais exiſté.

La bravoure ne conſtitue point un caractere, & c'eſt au contraire du caractere de celui qui la poſſede qu'elle tire ſa forme particuliere. Elle eſt vertu dans une ame vertueuſe, & vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave; *Cartouche* l'étoit auſſi: mais croira-t-on jamais qu'ils le fuſſent de la même maniere? La valeur eſt ſuſceptible de toutes les formes; elle eſt généreuſe ou brutale, ſtupide ou éclairée, furieuſe ou tranquille, ſelon l'ame qui la poſſede; ſelon les circonſtances elle eſt l'épée du vice ou le bouclier de la vertu; & puiſqu'elle n'annonce néceſſairement ni la grandeur de l'ame ni celle de l'eſprit, elle n'eſt point la vertu la plus néceſſaire au Héros.

J'ai attaqué une opinion dangereuſe & trop répandue; je n'ai pas les mêmes raiſons pour ſuivre dans tous ces détails la méthode des excluſions. Toutes les vertus naiſſent des différens rapports que la Société a établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports eſt preſqu'infini. Quelle tâche ſeroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir? Elle ſeroit immenſe, puiſqu'il y a parmi les hommes autant de vertus poſſibles que de vices

réels ; elle seroit superflue, puisque dans le nombre des grandes & difficiles vertus dont le Héros a besoin pour bien commander, on ne sauroit comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus, plus difficiles encore, dont la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang qui, né dans le dernier, fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sais ce qui fût arrivé d'*Epictete*, placé sur le trône du Monde ; mais je sais qu'à la place d'*Epictete*, *César* lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

BORNONS-NOUS donc, pour abréger, aux divisions établies par les Philosophes, & contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres, bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures & subalternes, que l'on doit chercher la base de l'Héroïsme.

MAIS dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire ? Les uns enivrés d'amour pour la Patrie n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir, & n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs ames généreuses n'eussent jamais pu se résoudre d'employer pour le leur ; d'autres dévorés d'ambition n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers ; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquérans, d'autres d'adroits usurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte de

ſe rendre les miniſtres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont mépriſé leur devoir, les autres ſe ſont joués de leur foi. Quelques-uns ont été injuſtes par ſyſtême, d'autres par foibleſſe, la plupart par ambition : tous ſont allés à l'immortalité.

LA juſtice n'eſt donc pas la vertu qui caractériſe le Héros. On ne dira pas mieux que ce ſoit la tempérance ou la modération, puiſque c'eſt pour avoir manqué de cette derniere vertu que les hommes les plus célebres ſe ſont rendus immortels, & que le vice oppoſé à l'autre n'a empêché nul d'entr'eux de le devenir; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du ſang de ſon ami; pas même *Céſar*, à qui toutes les diſſolutions de ſa vie n'ôterent pas un ſeul autel après ſa mort.

LA prudence eſt plutôt une qualité de l'eſprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque maniere qu'on l'enviſage, on lui trouve toujours plus de ſolidité que d'éclat, & elle ſert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. Si elle prévient les grandes fautes, elle nuit auſſi aux grandes entrepriſes; car il en eſt peu où il ne faille toujours donner au haſard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme ſage. D'ailleurs, le caractere de l'Héroïſme eſt de porter au plus haut degré les vertus qui lui ſont propres. Or rien n'approche tant de la puſillanimité qu'une prudence exceſſive. La prudence n'eſt donc point encore la vertu caractériſtique du Héros.

L'HOMME vertueux eſt juſte, prudent, modéré, ſans être pour cela un Héros; & trop fré-

quemment le Héros n'eſt rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir ; c'eſt ſouvent au mépris même de ces vertus que l'Héroïſme a dû ſon éclat. Que deviendroient *Céſar*, *Alexandre*, *Pyrrhus*, *Annibal*, enviſagés de ce côté ? Avec quelques vices de moins peut-être euſſent-ils été moins célebres ; car la gloire eſt le prix de l'Héroïſme ; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit diſtribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'aſſignerois la prudence à l'homme d'Etat, la juſtice au Citoyen, la modération au Sage : pour la force de l'ame, je la donnerois au Héros, & il n'auroit pas à ſe plaindre de ſon partage.

En effet, la force eſt le vrai fondement de l'Héroïſme ; elle eſt la ſource ou le ſupplément des vertus qui le compoſent, & c'eſt elle qui le rend propre aux grandes choſes. Raſſemblez à plaiſir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme, ſi vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur, & l'Héroïſme s'évanouit. Au contraire, la ſeule force de l'ame donne néceſſairement un grand nombre de vertus Héroïques à celui qui en eſt doué, & ſupplée à toutes les autres.

COMME on peut faire des actions de vertu ſans être vertueux, on peut faire de grandes actions ſans avoir droit à l'Héroïſme. Le Héros ne fait pas toujours de grandes actions ; mais il eſt toujours prêt à en faire au beſoin, & ſe montre grand dans toutes les circonſtances de ſa vie : voilà ce qui le diſtingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut

prendre la bèche & labourer quelques momens la terre : mais il s'épuiſe & ſe laſſe bientôt. Un robuſte laboureur, s'il ne travaille pas ſans ceſſe, le pourroit au moins ſans s'incommoder, & c'eſt à ſa force qu'il doit ce pouvoir.

Les hommes ſont plus aveugles que méchans, & il y a plus de foibleſſe que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres, & nos fautes ne viennent que de nos erreurs ; nous n'en commettons gueres que parce que nous nous laiſſons gagner à de petits intérêts préſens, qui nous font oublier les choſes importantes qui ſont plus éloignées. De là toutes les petiteſſes qui caractériſent le vulgaire, inconſtance, légéreté, caprice, fourberie, fanatiſme, cruauté : vices qui tous ont leur ſource dans la foibleſſe de l'ame. Au contraire, tout eſt grand & généreux dans une ame forte, parce qu'elle ſait diſcerner le beau du ſpécieux, la réalité de l'apparence, & ſe fixer à ſon objet avec cette fermeté qui écarte les illuſions & ſurmonte les plus grands obſtacles.

C'eſt ainſi qu'un jugement incertain & un cœur facile à ſéduire rendent les hommes foibles & petits. Pour être grand il ne faut que ſe rendre maître de ſoi. C'eſt au dedans de nous-mêmes que ſont nos plus redoutables ennemis ; & quiconque aura ſu les combattre & les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des Sages, que s'il eût conquis l'Univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame ; c'eſt

ainſi qu'elle peut éclairer l'eſprit, étendre le génie & donner de l'énergie & de la vigueur à toutes les autres vertus ; elle peut même ſuppléer à celles qui nous manquent ; car celui qui ne ſeroit ni courageux, ni juſte, ni ſage, ni modéré par inclination, le ſera pourtant par raiſon, ſitôt qu'ayant ſurmonté ſes paſſions & vaincu ſes préjugés il ſentira combien il lui eſt avantageux de l'être ; ſitôt qu'il ſera convaincu qu'il ne peut faire ſon bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force eſt donc la vertu qui caractériſe l'Héroïſme, & elle l'eſt encore par une autre raiſon ſans réplique que je tire des réflexions d'un grand homme : les autres vertus, dit le Chancelier *Bacon*, nous délivrent de la domination des vices ; la ſeule force nous garantit de celle de la fortune.

Après avoir déterminé cette vertu caractériſtique, je devrois parler de ceux qui ſont parvenus à l'Héroïſme ſans la poſſéder. Mais comment y ſeroient-ils parvenus ſans la partie qui ſeule conſtitue le Héros & qui lui eſt eſſentielle ? Je n'ai rien à dire là-deſſus, & c'eſt le triomphe de ma cauſe. Parmi les hommes célebres, dont les noms ſont inſcrits au Temple de la Gloire, les uns ont manqué de ſageſſe, les autres de modération ; il y en a eu de cruels, d'injuſtes, d'imprudens, de perfides ; tous ont eu des foibleſſes ; nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes ; mais ſans la force & du génie & de l'ame il n'y eut jamais de Héros.

LA REINE FANTASQUE, CONTE.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

CE petit Conte, écrit anciennement & par une ſorte de défi (*), n'avoit point encore été imprimé que je ſache. Il y a ſept ou huit ans que pluſieurs amis de M. Rouſſeau en eurent des copies qui ſe multiplierent à Paris & en province ; il m'en eſt tombé entre les mains une des moins défigurées. Je ne crois pas que l'auteur me ſache mauvais gré d'imprimer une folie déjà connue & qu'il a livrée au public lui-même depuis long-tems.

(*) Il s'agiſſoit d'eſſayer de faire un Conte ſupportable & même gai, ſans intrigue, ſans amour, ſans mariage & ſans poliſſonnerie.

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit ſon peuple..... Cela commence comme un Conte de Fée, interrompit le Druide. C'en eſt un auſſi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit ſon peuple, & qui par conſéquent en étoit adoré. Il avoit fait tous ſes efforts pour trouver des miniſtres qui entraſſent dans ſes vues : mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choſes qu'il pouvoit dérober à leur bouillante activité. Entêté du bizarre projet de rendre ſes ſujets heureux il agiſſoit conſéquemment à cette idée, & une conduite ſi ſinguliere lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable : le peuple le béniſſoit, mais à la Cour il paſſoit pour un fou. A cela prés il ne manquoit pas de mérite ; auſſi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, inégale, folle par la tête, ſage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice ; voilà en peu de mots le portrait de la Reine. Fantaſque étoit

ſon nom ; nom célebre, qu'elle avoit reçu de ſes ancêtres en ligne féminine, & dont elle ſoutenoit dignement l'honneur. Cette perſonne ſi illuſtre & ſi raiſonnable étoit le charme & le ſupplice de ſon cher époux; car elle l'aimoit auſſi fort ſincérement, peut-être à cauſe de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui regnoit entr'eux, ils paſſerent pluſieurs années ſans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne ſe reſſentoit pas tout ſeul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtiſan à qui elle ne demandât étourdiment quelque ſecret pour en avoir, & qu'elle ne rendit reſponſable du mauvais ſuccès.

Les Médecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très-ſoigneuſement, pour avoir le plaiſir de la leur jetter au nez à l'inſtant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour ; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, ſur-tout aux offrandes ; & malheur aux deſſervans des temples où Sa Majeſté alloit en pélerinage : elle fourageoit tout, & ſous prétexte d'aller reſpirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre ſens deſſus deſſous toutes les cellules des moines. Elle portoit auſſi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages: tantôt

c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un long capuchon, tantôt un ſcapulaire ; il n'y avoit ſorte de maſcarade monaſtique, dont ſa dévotion ne s'aviſât ; & comme elle avoit un petit air éveillé, qui la rendoit charmante ſous tous ces déguiſemens, elle n'en quittoit aucun ſans avoir eu ſoin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions ſi bien faites, à force de médecines ſi ſagement employées, le ciel & la terre exaucerent les vœux de la Reine ; elle devint groſſe au moment qu'on commençoit à en déſeſpérer. Je laiſſe à deviner la joie du Roi & celle du peuple : pour la ſienne elle alla comme toutes ſes paſſions juſqu'à l'extravagance : dans ſes tranſports elle caſſoit & briſoit tout ; elle embraſſoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit ; hommes, femmes, courtiſans, valets, c'étoit riſquer de ſe faire étouffer que ſe trouver ſur ſon paſſage. Elle ne connoiſſoit point, diſoit elle, de raviſſement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle put donner le fouet tout à ſon aiſe dans ſes momens de mauvaiſe humeur.

Comme la groſſeſſe de la Reine avoit été longtems vainement attendue, elle paſſoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ſes prieres, & le Roi à ſon amour. Chacun s'intéreſſoit à l'enfant qui devoit naître comme ſi c'eût été le ſien, & tous faiſoient

des vœux ſinceres pour l'heureuſe naiſſance du Prince : car on en vouloit un, & le peuple, les Grands, & le Roi réuniſſoient leurs deſirs ſur ce point. La Reine trouva fort mauvais, qu'on s'aviſât de lui preſcrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille, ajoutant qu'il lui paroiſſoit aſſez ſingulier, que quelqu'un oſât lui diſputer le droit de diſpoſer d'un bien, qui n'appartenoit inconteſtablement qu'à elle ſeule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raiſon, elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ſes affaires, & s'enferma dans ſon cabinet pour bouder ; occupation chérie, à laquelle elle employoit réguliérement au moins ſix mois de l'année.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le ſexe de l'enfant; mais il étoit au deſeſpoir qu'elle donnât ainſi ſes travers en ſpectacle à toute la Cour. Il eût ſacrifié tout au monde pour que l'eſtime univerſelle eût juſtifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal à propos dans cette occaſion, ne fut pas la ſeule folie que lui eût fait faire le ridicule eſpoir de rendre ſa femme raiſonnable.

Ne ſachant plus à quel ſaint ſe vouer, il eut recours à la Fée Diſcrette, ſon amie & la protectrice de ſon royaume. La Fée lui conſeilla de prendre les voies de la douceur, c'eſt-à-dire, de demander excuſe à la Reine. Le ſeul but, lui dit-

elle, de toutes les fantaiſies des femmes eſt de déſorienter un peu la morgue maſculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéiſſance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme eſt d'extravaguer avec elle, Si-tôt que vous ceſſerez de contrarier ſes caprices, aſſûrez-vous qu'elle ceſſera d'en avoir, & qu'elle n'attend, pour devenir ſage, que de vous avoir rendu bien complettement fou. Faites donc les choſes de bonne grace, & cédez en cette occaſion pour obtenir ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée, & pour ſe conformer à ſon avis, s'étant rendu au Cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir conteſté mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par ſa complaiſance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir miſe dans ſes diſcours en diſputant impoliment contre elle.

Fantaſque, qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrit ſeule du ridicule de cette affaire, ſe hâta de lui répondre, que ſous cette excuſe ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les diſputes précédentes; mais que puiſque les torts d'un mari n'autoriſoient point ceux d'une femme, elle ſe hâtoit de céder en cette occaſion comme elle avoit toujours fait: Mon Prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, & je ſais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand Sa Majeſté m'honore des marques de ſa tendreſſe,

c'eſt moins pour l'amour de moi que pour celui de ſon peuple, dont l'intérêt ne l'occupe gueres moins la nuit que le jour. Je dois imiter un ſi noble déſintéreſſement & je vais demander au Divan un mémoire inſtructif du nombre & du ſexe des enfans qui conviennent à la famille royale; mémoire important au bonheur de l'Etat, & ſur lequel toute Reine doit apprendre à régler ſa conduite pendant la nuit.

Ce beau ſoliloque fut écouté de tout le Cercle avec beaucoup d'attention, & je vous laiſſe à penſer combien d'éclats de rire furent aſſez maladroitement étouffés. Ah! dit triſtement le Roi en ſortant & hauſſant les épaules, je vois bien que quand on a une femme folle, on ne peut éviter d'être un ſot.

La Fée diſcrette dont le ſexe & le nom contraſtoient quelquefois plaiſamment dans ſon caractere, trouva cette querelle ſi réjouiſſante, qu'elle réſolut de s'en amuſer juſqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi, qu'elle avoit conſulté les cometes, qui préſident à la naiſſance des Princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui, ſeroit un garçon; mais en ſecret elle aſſûra la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantaſque auſſi raiſonnable qu'elle avoit été capricieuſe juſqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaiſance infinies qu'elle prit toutes les meſures poſſibles pour déſoler le Roi & toute la Cour. Elle

ſe hâta de faire faire une layette des plus ſuperbes, affectant de la rendre ſi propre à un garçon qu'elle devint ridicule à une fille ; il fallut dans ce deſſein changer pluſieurs modes, mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'Ordre, tout brillant de pierreries, & voulut abſolument que le Roi nommât d'avance le gouverneur & le précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut ſûre d'avoir une fille, elle ne parla que de ſon fils, & n'omit aucune des précautions inutiles, qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en ſe peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les Grands & les Magiſtrats qui devoient orner ſes couches de leur préſence. Il me ſemble, diſoit-elle à la Fée, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le ſexe de l'enfant, & de l'autre Sa Sacrée Majeſté baiſſer les yeux & dire en balbutiant : je croyois..... la Fée m'avoit pourtant dit ..... Meſſieurs, ce n'eſt pas ma faute..... & d'autres apophthegmes auſſi ſpirituels recueillis par les ſavans de la Cour, & portés bientôt juſqu'aux extrêmités des Indes.

Elle ſe repréſentoit avec un plaiſir malin le déſordre & la confuſion, que ce merveilleux événement alloit jetter dans toute l'aſſemblée. Elle ſe figuroit d'avance les diſputes, l'agitation de toutes les Dames du palais pour réclamer, ajuſter, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs

importantes charges, & toute la Cour en mouvement pour un beguin.

Ce fut auſſi dans cette occaſion qu'elle inventa le décent & ſpirituel uſage de faire haranguer par les Magiſtrats en robe le Prince nouveau né. Phénix voulut lui repréſenter que c'étoit avilir la Magiſtrature à pure perte, & jetter un comique extravagant ſur tout le cérémonial de la Cour, que d'aller en grand appareil étaler du Phœbus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

ET tant mieux! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils! ne ſeroit-il pas trop heureux que les bêtiſes qu'ils ont à lui dire, fuſſent épuiſées avant qu'il les entendit, & voulez-vous qu'on lui garde pour l'âge de raiſon des diſcours propres à le rendre fou? Pour Dieu laiſſez-les haranguer tout leur bien-aiſe, tandis qu'on eſt ſûr qu'il n'y comprend rien & qu'il en a l'ennui de moins: Vous devez ſavoir de reſte, qu'on n'en eſt pas toujours quitte à ſi bon marché. Il en fallut paſſer par là, & de l'ordre exprès de Sa Majeſté les Préſidens du Sénat & des Académies commencerent à compoſer, étudier, raturer & feuilleter leur Vaumoriere & leur Démoſthene pour apprendre à parler à un embryon.

ENFIN le moment critique arriva. La Reine ſentit les premieres douleurs avec des tranſports de joie dont on ne s'aviſe gueres en pareille occaſion. Elle ſe plaignoit de ſi bonne grace, & pleu-

roit d'un air si riant, qu'on eût crû que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussitôt ce fut dans tout le palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le Sénat : le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller, & roulant leur tonneau comme Diogene, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la derniere personne à qui l'on songea fut l'accoucheur ; & le Roi, que son trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par mégarde une sage-femme, cette inadvertance excita parmi les Dames des ris immodérés, qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eut jamais entendu parler.

Quoique Fant asque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le garderent si fidélement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la ville ; de sorte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le Roi seul qui n'en sût rien. Chacun étoit donc attentif à la scene qui se préparoit, l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la famille royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir comment avec deux promes contradictoires, la Fée pourroit se tirer d'affaire & conserver son crédit.

OH ça, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant ; convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles : car vous sentez bien, que voici le moment des digressions, des réflexions, des portraits & de ces multitudes de belles choses, que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour excéder ses lecteurs. Comment par Dieu ! dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez sots pour lire tout cet esprit là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de Monsieur l'Auteur on a bientôt recouvert son étalage avec les feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire ? Vraiment il ne falloit que le dire pour le prouver : & malheureusement je n'ai pas moi la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir, d'autres les tourneront pour vous, si jamais on écrit ceci. Cependant considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine, que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule peut-être que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, repartit plaisamment le Druide ! je ne les connoîtrai que trop par leurs actions : fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puis-

qu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphyſique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil. Mais conter pour conter eſt ſi plat..... vous ne ſavez pas combien de belles choſes vous allez perdre ! aidez-moi, je vous prie, à me retrouver, car la Philoſophie m'a tellement emporté, que je ne ſais plus à quoi j'en étoit du Conte.

A CETTE Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher, & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail : Oh, oh, reprit Jalamir, croyez-vous que les enfans des Rois ſe pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir ſi ce n'étoit pas bien la peine de perorer, La Reine donc après bien des cris & des ris tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que le ſoleil & la lune, & qui ſe reſſembloient ſi fort, qu'on avoit peine à les diſtinguer ; ce qui fit que dans leur enfance on ſe plaiſoit à les habiller de même.

DANS ce moment ſi deſiré le Roi ſortant de la Majeſté pour ſe rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laiſſé faire à la Reine, & le plaiſir d'avoir des enfans le rendoit ſi enfant lui-même, qu'il courut ſur ſon balcon crier au peuple à pleine tête : Mes amis, réjouiſſez-vous tous, il vient de me naître un fils, à vous un pere, & une fille à ma femme. La Reine qui ſe trouvoit pour la premiere fois de ſa vie à

pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait : & la Fée qui connoiſſoit ſon eſprit fantaſque, ſe contenta, conformément à ce qu'elle avoit deſiré, de lui annoncer d'abord une fille. La Reine ſe la fit apporter, & ce qui ſurprit fort les ſpectateurs, elle l'embraſſa tendrement à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de triſteſſe, qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu juſqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit ſincérement ſon époux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendriſſement qu'elle avoit lû dans ſes regards durant ſes ſouffrances. Elle avoit fait, dans un tems à la vérité ſinguliérement choiſi, des réflexions ſur la cruauté qu'il y avoit à déſoler un mari ſi bon ; & quand on lui préſenta ſa fille, elle ne ſongea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un fils. Diſcrette, à qui l'eſprit de ſon ſexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra ſur le champ ce qui ſe paſſoit dans celui de la Reine, & n'ayant plus de raiſon pour lui déguiſer la vérité, elle fit apporter le jeune Prince. La Reine revenue de ſa ſurpriſe trouva l'expédient ſi plaiſant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle ſe trouva mal, on eut beaucoup de peine à la faire revenir, & ſi la Fée n'eût répondu de ſa vie, la douleur la plus vive alloit ſuccéder aux tranſports de joie dans le cœur du Roi & ſur les viſages des courtiſans.

MAIS voici ce qu'il y eut de plus ſingulier dans

toute cette avanture. Le regret ſincere qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté ſon Mari lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour ſa ſœur, & le Roi de ſon côté qui adoroit la Reine, marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit ſouhaitée. Les careſſes indirectes que ces deux uniques époux ſe faiſoient ainſi l'un l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la Reine ne pouvoit non plus ſe paſſer de ſon fils, que le Roi de ſa fille.

Ce double événement fit un grand plaiſir à tout le peuple, & le raſſura, du moins pour un tems, ſur la frayeur de manquer de maître. Les eſprits-forts, qui s'étoient moqués des promeſſes de la Fée, furent moqués à leur tour. Mais ils ne ſe tinrent pas pour battus; diſant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infaillibilité du menſonge, ni à ſes prédictions la vertu de rendre impoſſibles les choſes qu'elle annonçoit. D'autres fondés ſur la prédilection, qui commençoit à ſe déclarer, pouſſerent l'impudence juſqu'à ſoutenir qu'en donnant un fils à la Reine, & une fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout ſe diſpoſoit pour la pompe du batême des deux nouveaux nés, & que l'orgueil humain ſe préparoit à briller humblement aux autels des Dieux..... Un moment, interrompit le Druide, tu me brouilles d'une terrible façon: apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous ſommes. D'abord pour rendre la Reine enceinte tu la pro-

menois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler de baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Tharamis, je ne sais plus si dans la cérémonie que tu prépares, nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge, ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi Druide il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut-il observer le costume, & ne pas m'exposer à prendre un Evêque pour le Muphti, & le Missel pour l'Alcoran. Le grand malheur ! lui dit Jalamir, d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous ces Prélats qui ont des serrails & prennent pour de l'Arabe le Latin du bréviaire. Dieu fasse paix à tous les honnêtes Caffards qui suivent l'intolérance du Prophete de la Mecque, toujours prêts à massacrer saintement le genre humain pour la gloire du Créateur. Mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes sacrées, pour servir de signalement aux yeux des sages & de parure à ceux des sots.

Je sais bien que les loix de la Géographie, qui reglent toutes les Religions du Monde, veulent que les deux nouveaux nés soient Musulmans; mais on ne circoncit que les males, & j'ai besoin que

mes

mes jumeaux ſoient adminiſtrés tous deux. Ainſi trouvez bon que je les baptiſe. Fais, fais, dit le Druide: voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aie entendu parler de ma vie. Jalamir continua.

La Reine qui ſe plaiſoit à bouleverſer toute étiquette, voulut ſe lever au bout de ſix jours & ſortir le ſeptieme, ſous prétexte qu'elle ſe portoit bien: En effet elle nouriſſoit ſes enfans: Exemple odieux, dont toutes les femmes lui repréſenterent très vivement les conſéquences. Mais Fantaſque qui craignoit les ravages du lait répandu, ſoutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaiſir de la vie que celui qui vient après la mort, & que le ſein d'une femme morte ſe flétrit encore plus que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de plus belle gorge aux yeux d'un Mari que celle d'une femme qui nourrit ſes enfans. Cette intervention des Maris dans des ſoins qui les regardent ſi peu fit beaucoup rire les Dames, & la Reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors malgré ſes caprices preſqu'auſſi ridicule que ſon époux, qu'elles appelloient par dériſion le bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit auſſi-tôt le Druide, tu voudrois me donner inſenſiblement le rôle de Schahbahan, & me faire demander s'il y a auſſi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un Opéra dans Paris, & un Philoſophe

à la Cour. Mais pourſuis ta rapſodie & ne me tens plus de ces pieges; car n'étant ni marié ni Sultan, ce n'eſt pas la peine d'être un ſot.

Enfin, dit Jalamir ſans répondre au Druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du ciel aux deux nouveaux nés. La Fée ſe rendit de bon matin au Palais, & déclara aux auguſtes époux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un préſent digne de leur naiſſance & de ſon pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier, puiſqu'ils exprimeront des perfections dont j'aurai ſoin de les douer en même-tems: mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choiſiſſez vous-mêmes, & faites ainſi d'un ſeul acte de volonté, ſur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeuneſſe & que la raiſon ne fait plus dans un âge avancé.

AUSSI-TÔT, grande altercation entre les deux époux. La Reine prétendoit ſeule régler à ſa fantaiſie le caractere de toute ſa famille, & le bon Prince, qui ſentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner aux caprices d'une femme dont il adoroit les folies ſans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinſſent un jour des gens raiſonnables; Fantaſque aimoit

mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaſſent à ſix ans elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majeſtés d'accord : bientôt le caractere des nouveaux nés ne fut plus que le prétexte de la diſpute, & il n'étoit pas queſtion d'avoir raiſon, mais de ſe mettre l'un l'autre à la raiſon.

ENFIN Diſcrette imagina un moyen de tout ajuſter ſans donner le tort à perſonne; ce fut que chacun diſpoſât à ſon gré de l'enfant de ſon ſexe. Le Roi approuva un expédient, qui pourvoyoit à l'eſſentiel en mettant à couvert des bizarres ſouhaits de la Reine l'héritier de la couronne, & voyant les deux enfans ſur les genoux de leur Gouvernante, il ſe hâta de s'emparer du Prince, non ſans regarder ſa ſœur d'un œil de commiſération. Mais Fantaſque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raiſon de l'être, courut comme une emportée à la jeune Princeſſe, & la prenant auſſi dans ſes bras; vous vous uniſſez tous, dit-elle, pour m'irriter; mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ſes enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choiſiſſez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, & puiſque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un ſeul mot le ſort de votre famille entiere. La Fée & le Roi tâcherent en vain de la détourner d'une réſolution

qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle ſe félicitoit beaucoup d'un expédient qui feroit réjaillir ſur ſa fille tout le mérite que le Roi ne ſauroit pas donner à ſon fils. Ah ! dit ce Prince outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'averſion, & vous le prouvez dans l'occaſion la plus importante de ſa vie ; mais, ajouta-t-il dans un tranſport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous reſſemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine ; mais je ſerai vengée, & votre fille vous reſſemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuoſité ſans égale, que le Roi déſeſpéré de ſon étourderie les eût bien voulu retenir : mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués ſans retour des caracteres demandés. Le Garçon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princeſſe Raiſon, nom bizarre qu'elle illuſtra ſi bien, qu'aucune femme n'oſa depuis le porter.

Voilà donc le futur ſucceſſeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la Princeſſe ſa ſœur deſtinée à poſſéder un jour toutes les vertus d'un honnête homme, & les qualités d'un bon Roi ; partage qui ne paroiſſoit pas des mieux entendus, mais ſur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaiſant fut que l'amour mutuel des deux époux agiſſant en cet inſtant avec toute

la force que lui rendoient toujours mais souvent trop tard les occasions essentielles, & la prédilection ne cessant d'agir, chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler le plus mal partagé des deux, & songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras, & la serrant tendrement, hélas! lui dit-il, que te serviroit la beauté même de ta mere, sans son talent pour la faire valoir? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne! Fantasque plus circonspecte sur ses propres vérités ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur, mais il étoit aisé de douter à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il, mais ils sont votre ouvrage; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous; vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt en sautant au cou de son Mari, je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie, se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle & un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tour-

ner la tête à tout le monde, & ſera trop bien l'imitateur de ſa Mere, pour n'en pas être le tourment. Il bouleverſera le Royaume en le voulant réformer. Pour rendre ſes ſujets heureux il les mettra au déſeſpoir, s'en prenant toujours aux autres de ſes propres torts : injuſte pour avoir été imprudent, il commettra de nouvelles fautes pour réparer les premieres. Comme la ſageſſe ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire agravera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il ſoit bon, généreux, ſenſible, ſes vertus même lui tourneront à préjudice, & ſa ſeule étourderie unie à tout ſon pouvoir le fera plus haïr, que n'auroit fait une méchanceté raiſonnée. D'un autre côté la Princeſſe Raiſon, nouvelle Héroïne du pays des Fées, deviendra un prodige de ſageſſe & de prudence, & ſans avoir d'adorateurs ſe fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : ſa bonne conduite, avantageuſe à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à ſon frere, dont on oppoſera ſans ceſſe les travers à ſes vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il ſera queſtion d'intervertir l'ordre de la ſucceſſion au trône, d'aſſervir la marotte à la quenouille & la fortune à la raiſon. Les Docteurs expoſeront avec emphaſe les conſéquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéiſſe aveuglément aux enragés que le ſort peut lui donner pour maîtres, que de ſe choiſir lui-même des

chefs raiſonnables; que quoiqu'on interdiſe à un fou le gouvernement de ſon propre bien, il eſt bon de lui laiſſer la ſuprême diſpoſition de nos biens & de nos vies; que le plus inſenſé des hommes eſt préférable encore à la plus ſage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un ſinge ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange naiſſant après lui obéit à ſes volontés. Objections & repliques de la part des ſéditieux, dans leſquelles Dieu ſait comme on verra briller ta ſophiſtique éloquence : car je te connois; c'eſt ſur-tout à médire de ce qui ſe fait que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amere franchiſe ſemble ſe réjouir de la méchanceté des hommes par le plaiſir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu, Pere Druide, comme vous y allez, dit Jalamir tout ſurpris! quel flux de paroles! où diable avez-vous pris de ſi belles tirades? vous ne prêchâtes de votre vie auſſi bien dans le bois ſacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laiſſois faire, vous changeriez bientôt un Conte de Fée en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des Princes Barbe-bleue ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au beſoin, j'en vais dans quatre mots expédier un, non pas auſſi ſavant que le vôtre, mais du moins auſſi naturel & à coup-ſûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figures, & de plus, habillés de même, le Roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine trompée par le choix de son mari, ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse, Raison celui du Prince son frere, & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du Roi, Raison fit beaucoup de bien & fort peu de bruit, cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la gloire, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets, & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous celui-ci, & en passant de la domination du pere sous celle du fils, les peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de maître. La Princesse Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raison à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un Roi voisin, qu'elle préféra parce qu'il portoit la plus longue moustache & sautoit le mieux à cloche pied. Pour Fantasque, elle mourut d'une indigestion de pieds de poulets en ragoût, qu'elle voulut manger avant de se mettre au lit où le Roi se morfondoit à l'attendre, un soir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

FIN.

DE L'IMITATION THÉATRALE.

ESSAI

TIRÉ DES DIALOGUES DE PLATON.

AVERTISSEMENT.

CE petit Ecrit n'eſt qu'une eſpece d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'Imitation théatrale. Je n'y ai gueres d'autre part que de les avoir raſſemblés & liés dans la forme d'un diſcours ſuivi, au lieu de celle du Dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occaſion de ce travail fut la Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles ; mais n'ayant pu commodément l'y faire entrer, je le mis à part pour être employé ailleurs, ou tout-à-fait ſupprimé. Depuis lors, cet Ecrit étant ſorti de mes mains, ſe trouva compris, je ne ſais comment, dans un marché qui ne me regardoit pas. Ce Manuſcrit m'eſt revenu, mais le Libraire l'a réclamé comme acquis par lui de bonne foi, & je n'en veux pas dédire celui qui le lui a cédé. Voilà comment cette bagatelle paſſe aujourd'hui à l'Impreſſion.

DE

L'IMITATION THEATRALE.

PLUS je ſonge à l'établiſſement de notre République imaginaire, plus il me ſemble que nous lui avons preſcrit des loix utiles & appropriées à la nature de l'homme. Je trouve, ſur-tout, qu'il importoit de donner, comme nous avons fait, des bornes à la licence des Poëtes, & de leur interdire toutes les parties de leur art qui ſe rapportent à l'imitation. Nous reprendrons même, ſi vous voulez, ce ſujet, à préſent que les choſes plus importantes ſont examinées; &, dans l'eſpoir que vous ne me dénoncerez pas à ces dangereux ennemis, je vous avouerai que je regarde tous les Auteurs dramatiques, comme les corrupteurs du Peuple, ou de quiconque ſe laiſſant amuſer par leurs images, n'eſt pas capable de les conſidérer ſous leur vrai point de vue, ni de donner à ces fables le correctif dont elles ont beſoin. Quelque reſpect que j'aie pour Homere leur modele & leur premier maître, je ne crois pas lui devoir plus qu'à la vérité; & pour commencer par m'aſſurer d'elle, je vais d'abord rechercher ce que c'eſt qu'imitation.

Pour imiter une choſe, il faut en avoir l'idée. Cette idée eſt abſtraite, abſolue, unique & indépendante du nombre d'exemplaires de cette choſe qui peuvent exiſter dans la nature. Cette

idée eſt toujours antérieure à ſon exécution : car l'Architecte qui conſtruit un Palais, a l'idée d'un Palais avant que de commencer le ſien. Il n'en fabrique pas le modele, il le ſuit, & ce modele eſt d'avance dans ſon eſprit.

Borné par ſon art à ce ſeul objet, cet Artiſte ne ſait faire que ſon Palais ou d'autres Palais ſemblables : mais il y en a de bien plus univerſels, qui ſont tout ce que peut exécuter au monde quelque Ouvrier que ce ſoit, tout ce que produit la nature, tout ce que peuvent faire de viſible au ciel, ſur la terre, aux enfers, les Dieux mêmes. Vous comprenez bien que ces Artiſtes ſi merveilleux ſont des Peintres, & même le plus ignorant des hommes en peut faire autant avec un miroir. Vous me direz que le Peintre ne fait pas ces choſes, mais leurs images : autant en fait l'Ouvrier qui les fabrique réellement, puiſqu'il copie un modele qui exiſtoit avant elles.

Je vois là trois Palais bien diſtincts. Premiérement le modele ou l'idée originale qui exiſte dans l'entendement de l'Architecte, dans la nature, ou tout au moins dans ſon Auteur avec toutes les idées poſſibles dont il eſt la ſource. En ſecond lieu, le Palais de l'Architecte, qui eſt l'image de ce modele ; & enfin le Palais du Peintre, qui eſt l'image de celui de l'Architecte. Ainſi, Dieu, l'Architecte, & le Peintre ſont les auteurs de ces trois Palais. Le premier Palais eſt l'idée originale, exiſtante par elle-même ; le ſecond en eſt l'image ;

le troiſieme eſt l'image de l'image, ou ce que nous appellons proprement imitation. D'où il ſuit que l'imitation ne tient pas, comme on croit, le ſecond rang, mais le troiſieme dans l'ordre des êtres, & que, nulle image n'étant exacte & parfaite, l'imitation eſt toujours d'un degré plus loin de la vérité qu'on ne penſe.

L'Architecte peut faire pluſieurs Palais ſur le même modele, le Peintre, pluſieurs tableaux du même Palais : mais quant au type ou modele original, il eſt unique ; car ſi l'on ſuppoſoit qu'il y en eût deux ſemblables, ils ne ſeroient plus originaux ; ils auroient un modele original, commun à l'un & à l'autre, & c'eſt celui-là ſeul qui ſeroit le vrai. Tout ce que je dis ici de la peinture eſt applicable à l'imitation théatrale ; mais avant que d'en venir là, examinons plus en détail les imitations du Peintre.

Non ſeulement il n'imite dans ſes tableaux que les images des choſes, ſavoir, les productions ſenſibles de la nature, & les Ouvrages des Artiſtes ; il ne cherche pas même à rendre exactement la vérité de l'objet, mais l'apparence : il le peint tel qu'il paroît être, & non pas tel qu'il eſt. Il le peint ſous un ſeul point de vue, & choiſiſſant ce point de vue à ſa volonté, il rend, ſelon qu'il lui convient, le même objet agréable ou difforme aux yeux des ſpectateurs. Ainſi jamais il ne dépend d'eux de juger de la choſe imitée en elle-même ; mais ils ſont forcés d'en juger ſur une certaine ap-

parence, & comme il plaît à l'imitateur : ſouvent même ils n'en jugent que par habitude, & il entre de l'arbitraire juſques dans l'imitation (*a*).

(*a*) L'expérience nous apprend que la belle harmonie ne flatte point une oreille non prévenue, qu'il n'y a que la ſeule habitude qui nous rende agréables les conſonances, & nous les faſſe diſtinguer des intervalles les plus diſcordans. Quant à la ſimplicité des rapports ſur laquelle on a voulu fonder le plaiſir de l'harmonie, j'ai fait voir dans l'Encyclopédie au mot *Conſonance*, que ce principe eſt inſoutenable, & je crois facile à prouver que toute notre harmonie eſt une invention barbare & gothique, qui n'eſt devenue que par trait de tems un art d'imitation. Un Magiſtrat ſtudieux qui, dans ſes momens de loiſir, au lieu d'aller entendre de la muſique, s'amuſe à en approfondir les ſyſtêmes, a trouvé que le rapport de la quinte n'eſt de deux à trois que par approximation, & que ce rapport eſt rigoureuſement incommenſurable. Perſonne au moins ne ſauroit nier qu'il ne ſoit tel ſur nos clavecins en vertu du tempérament ; ce qui n'empêche pas ces quintes ainſi tempérées de nous paroître agréables. Or où eſt, en pareil cas, la ſimplicité du rapport qui devroit nous les rendre telles ? Nous ne ſavons point encore ſi notre ſyſtême de muſique n'eſt pas fondé ſur de pures conventions ; nous ne ſavons point ſi les principes n'en ſont pas tout-à-fait arbitraires, & ſi tout autre ſyſtême, ſubſtitué à celui-là, ne parviendroit pas, par l'habitude, à nous plaire également. C'eſt une queſtion diſcutée ailleurs. Par une analogie aſſez naturelle, ces réflexions pourroient en exciter d'autres au ſujet de la peinture ſur le ton d'un tableau, ſur l'accord des couleurs, ſur certaines parties du deſſein où il entre peut-être plus d'arbitraire qu'on ne penſe, & où l'imitation même peut avoir des regles de convention. Pourquoi les Peintres n'oſent-ils entreprendre des imitations nouvelles, qui n'ont contr'elles que leur nouveauté, & paroiſſent d'ailleurs tout-à-fait du reſſort de l'art ? Par exemple, c'eſt un jeu pour eux de faire paroître en relief une ſurface plane : pourquoi donc nul d'entr'eux n'a-t-il tenté de donner l'ap-

L'Art de repréſenter les objets eſt fort différent de celui de les faire connoître. Le premier plaît ſans inſtruire ; le ſecond inſtruit ſans plaire. L'Artiſte qui leve un plan & prend des dimenſions exactes ne fait rien de fort agréable à la vue ; auſſi ſon ouvrage n'eſt-il recherché que par les gens de l'art. Mais celui qui trace une perſpective, flatte le Peuple & les ignorans, parce qu'il ne leur fait rien connoître, & leur offre ſeulement l'apparence de ce qu'ils connoiſſoient déjà. Ajoutez que la meſure, nous donnant ſucceſſivement une dimenſion & puis l'autre, nons inſtruit lentement de la vérité des choſes ; au lieu que l'apparence nous offre le tout à la fois, & ſous l'opinion d'une plus grande capacité d'eſprit, flatte le ſens en ſéduiſant l'amour propre.

Les repréſentations du Peintre, dépourvues de toute réalité, ne produiſent même cette apparence, qu'à l'aide de quelques vaines ombres & de quelques légers ſimulacres qu'il fait prendre pour la choſe même. S'il y avoit quelque

parence d'une ſurface plane à un relief? S'ils font qu'un plafond paroiſſe une voûte, pourquoi ne font-ils pas qu'une voûte paroiſſe un plafond? Les ombres, diront-ils, changent d'apparence à divers points de vue ; ce qui n'arrive pas de même aux ſurfaces planes. Levons cette difficulté, & prions un Peintre de peindre & colorier une ſtatue de maniere qu'elle paroiſſe plate, raſe, & de la même couleur, ſans aucun deſſein, dans un ſeul jour & ſous un ſeul point de vue. Ces nouvelles conſidérations ne ſeroient peut-être pas indignes d'être examinées par l'amateur éclairé qui a ſi bien philoſophé ſur cet art.

mêlange de vérité dans ſes imitations, il faudroit qu'il connût les objets qu'il imite; il ſeroit Naturaliſte, Ouvrier, Phyſicien, avant d'être Peintre. Mais au contraire, l'étendue de ſon art n'eſt fondé que ſur ſon ignorance; & il ne peint tout, que parce qu'il n'a beſoin de rien connoître. Quand il nous offre un Philoſophe en méditation, un Aſtronome obſervant les aſtres, un Géometre traçant des figures, un Tourneur dans ſon attelier, fait-il pour cela tourner, calculer, méditer, obſerver les aſtres? Point du tout; il ne ſait que peindre. Hors d'état de rendre raiſon d'aucune des choſes qui ſont dans ſon tableau, il nous abuſe doublement par ſes imitations, ſoit en nous offrant une apparence vague & trompeuſe, dont ni lui ni nous ne ſaurions diſtinguer l'erreur; ſoit en employant des meſures fauſſes pour produire cette apparence, c'eſt-à-dire, en altérant toutes les véritables dimenſions ſelon les loix de la perſpective: de ſorte que, ſi le ſens du ſpectateur ne prend pas le change & ſe borne à voir le tableau tel qu'il eſt, il ſe trompera ſur tous les rapports des choſes qu'on lui préſente, ou les trouvera tous faux. Cependant l'illuſion ſera telle que les ſimples & les enfans s'y méprendront, qu'ils croiront voir des objets que le Peintre lui-même ne connoît pas, & des Ouvriers à l'art deſquels il n'entend rien.

Apprenons par cet exemple à nous défier de ces gens univerſels, habiles dans tous les arts,

verſés dans toutes les ſciences, qui ſavent tout, qui raiſonnent de tout, & ſemblent réunir à eux ſeuls les talens de tous les mortels. Si quelqu'un nous dit connoître un de ces hommes merveilleux, aſſurons-le, ſans héſiter, qu'il eſt la dupe des preſtiges d'un charlatan, & que tout le ſavoir de ce grand Philoſophe n'eſt fondé que ſur l'ignorance de ſes admirateurs, qui ne ſavent point diſtinguer l'erreur d'avec la vérité, ni l'imitation d'avec la choſe imitée.

Ceci nous mene à l'examen des Auteurs tragiques & d'Homere leur chef (*b*). Car pluſieurs aſſurent qu'il faut qu'un Poëte tragique ſache-tout; qu'il connoiſſe à fond les vertus & les vices, la politique & la morale, les loix divines & humaines, & qu'il doit avoir la ſcience de toutes les choſes qu'il traite, ou qu'il ne fera jamais rien de bon. Cherchons donc ſi ceux qui relevent la Poéſie à ce point de ſublimité ne s'en laiſſent point impoſer auſſi par l'art imitateur des Poëtes; ſi leur admiration pour ces immortels ouvrages ne les empêche point de voir combien ils ſont loin du vrai, de ſentir que ce ſont des couleurs ſans conſiſtance, de vains fantômes, des ombres, & que pour tracer de pareilles

(*b*) C'étoit le ſentiment commun des Anciens, que tous leurs Auteurs tragiques n'étoient que les copiſtes & les imitateurs d'Homere. Quelqu'un diſoit des Tragédies d'Euripide : *Ce ſont les reſtes des feſtins d'Homere, qu'un convive emporte chez lui.*

les images, il n'y a rien de moins néceſſaire que la connoiſſance de la vérité : ou bien, s'il y a dans tout cela quelque utilité réelle, & ſi les Poëtes ſçavent en effet cette multitude de choſes dont le Vulgaire trouve qu'ils parlent ſi bien.

Dites-moi, mes amis, ſi quelqu'un pouvoit avoir à ſon choix le portrait de ſa maîtreſſe ou l'original, lequel penſeriez-vous qu'il choisît ? Si quelque Artiſte pouvoit faire également la choſe imitée ou ſon ſimulacre, donneroit-il la préférence au dernier, en objets de quelque prix, & ſe contenteroit-il d'une maiſon en peinture, quand il pourroit s'en faire une en effet ? Si donc l'auteur tragique ſavoit réellement les choſes qu'il prétend peindre, qu'il eût les qualités qu'il décrit, qu'il ſût faire lui-même tout ce qu'il fait faire à ſes perſonnages, n'exerceroit-il pas leurs talens ? Ne pratiqueroit-il pas leurs vertus ? N'éléveroit-il pas des monumens à ſa gloire plutôt qu'à la leur ? & n'aimeroit-il pas mieux faire lui-même des actions louables, que ſe borner à louer celles d'autrui ? Certainement le mérite en ſeroit tout autre ; & il n'y a pas de raiſon pourquoi, pouvant le plus, il ſe borneroit au moins. Mais que penſer de celui qui nous veut enſeigner ce qu'il n'a pas pu apprendre ? & qui ne riroit de voir une troupe imbécile aller admirer tous les reſſorts de la politique & du cœur humain mis en jeu par un étourdi de vingt ans, à qui le moins ſenſé de l'aſſemblée ne

voudroit pas confier la moindre de ſes affaires ?

Laiſſons ce qui regarde les talens & les arts. Quand Homere parle ſi bien du ſavoir de Machaon, ne lui demandons point compte du ſien ſur la même matiere. Ne nous informons point des malades qu'il a guéris, des éleves qu'il a faits en médecine, des chefs-d'œuvres de gravure & d'orfévrerie qu'il a finis, des ouvriers qu'il a formés, des monumens de ſon induſtrie. Souffrons qu'il nous enſeigne tout cela, ſans ſavoir s'il en eſt inſtruit. Mais quand il nous entretient de la guerre, du gouvernement, des loix, des ſciences qui demandent la plus longue étude & qui importent le plus au bonheur des hommes, oſons l'interrompre un moment & l'interroger ainſi : *O divin Homere ! nous admirons vos leçons ; & nous n'attendons, pour les ſuivre, que de voir comment vous les pratiquez vous-même ;* ſi vous êtes réellement ce que vous vous efforcez de paroître ; ſi vos imitations n'ont pas le troiſieme rang, mais le ſecond après la vérité, voyons en vous le modele que vous nous peignez dans vos ouvrages ; montrez-nous le Capitaine, le Légiſlateur, & le Sage dont vous nous offrez ſi hardiment le Portrait. La Grece & le Monde entier célebrent les bienfaits des grands hommes qui poſſéderent ces arts ſublimes dont les préceptes vous coûtent ſi peu. Lycurgie donna des loix à Sparte, Charondas à la Sicile & à l'Italie, Minos aux Crétois, Solon à nous. S'a-

git-il des devoirs de la vie, du ſage gouvernement de la maiſon, de la conduite d'un citoyen dans tous les états? Thales de Milet & le Scythe Anacharſis donnerent à la fois l'exemple & les préceptes. Faut-il apprendre à d'autres ces mêmes devoirs; & inſtituer des Philoſophes & des Sages qui pratiquent ce qu'on leur a enſeigné? Ainſi fit Zoroaſtre aux Mages, Pythagore à ſes diſciples, Lycurgue à ſes concitoyens. Mais vous, Homere, s'il eſt vrai que vous ayez excellé en tant de parties; s'il eſt vrai que vous puiſſiez inſtruire les hommes & les rendre meilleurs; s'il eſt vrai qu'à l'imitation vous ayez joint l'intelligence & le ſavoir aux diſcours; voyons les travaux qui prouvent votre habileté, les Etats que vous avez inſtitués, les vertus qui vous honorent, les diſciples que vous avez faits, les batailles que vous avez gagnées, les richeſſes que vous avez acquiſes. Que ne vous êtes-vous concilié des foules d'amis, que ne vous êtes-vous fait aimer & honorer de tout le monde? Comment ſe peut-il que vous n'ayez attiré près de vous que le ſeul Cléophile? encore n'en fites-vous qu'un ingrat. Quoi! un Protagore d'Abdere, un Prodicus de Chio, ſans ſortir d'une vie ſimple & privée, ont attroupé leurs contemporains autour d'eux, leur ont perſuadé d'apprendre d'eux ſeuls l'art de gouverner ſon pays, ſa famille & ſoi-même; & ces hommes ſi merveilleux, un Héſiode, un Homere, qui ſa-

voient tout, qui pouvoient tout apprendre aux hommes de leur tems, en ont été négligés au point d'aller errans, mendiant par tout l'univers, & chantant leurs vers de ville en ville, comme de vils Baladins! Dans ces siecles grossiers, où le poids de l'ignorance commençoit à se faire sentir, où le besoin & l'avidité de savoir concouroient à rendre utile & respectable tout homme un peu plus instruit que les autres, si ceux-ci eussent été aussi savans qu'ils sembloient l'être, s'ils avoient eu toutes les qualités qu'ils faisoient briller avec tant de pompe, ils eussent passé pour des prodiges; ils auroient été recherchés de tous; chacun se seroit empressé pour les avoir, les posséder, les retenir chez soi; & ceux qui n'auroient pu les fixer avec eux, les auroient plutôt suivis par toute la terre, que de perdre une occasion si rare de s'instruire & de devenir des Héros pareils à ceux qu'on leur faisoit admirer (c).

Convenons donc que tous les Poëtes, à commencer par Homere, nous représentent dans

(c) Platon ne veut pas dire qu'un homme entendu pour ses intérêts & versé dans les affaires lucratives, ne puisse, en trafiquant de la Poésie ou par d'autres moyens, parvenir à une grande fortune. Mais il est fort différent de s'enrichir & s'illustrer par le métier de Poëte, ou de s'enrichir & s'illustrer par les talens que le Poëte prétend enseigner. Il est vrai qu'on pouvoit alléguer à Platon l'exemple de Tirtée; mais il se fût tiré d'affaire avec une distinction, en le considérant plutôt comme Orateur que comme Poëte.

leurs tableaux, non le modele des vertus, des talens, des qualités de l'ame, ni les autres objets de l'entendement & des ſens qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, mais les images de tous ces objets tirées d'objets étrangers, & qu'ils ne ſont pas plus près en cela de la vérité, quand ils nous offrent les traits d'un Héros ou d'un Capitaine, qu'un Peintre qui, nous peignant un Géometre ou un Ouvrier, ne regarde point à l'art où il n'entend rien, mais ſeulement aux couleurs & à la figure. Ainſi ſont illuſion les noms & les mots à ceux qui, ſenſibles au rithme & à l'harmonie, ſe laiſſent charmer à l'art enchanteur du Poëte, & ſe livrent à la ſéduction par l'attrait du plaiſir; enſorte qu'ils prennent les images d'objets qui ne ſont connus, ni d'eux, ni des Auteurs, pour les objets mêmes, & craignent d'être détrompés d'une erreur qui les flatte, ſoit en donnant le change à leur ignorance, ſoit par les ſenſations agréables dont cette erreur eſt accompagnée.

En effet, ôtez au plus brillant de ces tableaux le charme des vers & les ornemens étrangers qui l'embelliſſent; dépouillez-le du coloris de la Poéſie ou du ſtyle, & n'y laiſſez que le deſſein, vous aurez peine à le reconnoître; ou s'il eſt reconnoiſſable, il ne plaira plus; ſemblable à ces enfans plutôt jolis que beaux, qui, parés de leur ſeule fleur de jeuneſſe, perdent avec elle toutes leurs graces, ſans avoir rien perdu de leurs traits.

Non-seulement l'imitateur ou l'auteur du simulacre ne connoît que l'apparence de la chose imitée, mais la véritable intelligence de cette chose n'appartient pas même à celui qui l'a faite. Je vois dans ce tableau des chevaux attelés au char d'Hector; ces chevaux ont des harnois, des mords, des rênes; l'Orfevre, le Forgeron, le Sellier ont fait ces diverses choses, le Peintre les a représentées; mais, ni l'Ouvrier qui les fait, ni le Peintre qui les dessine ne savent ce qu'elles doivent être; c'est à l'Ecuyer ou au Conducteur qui s'en sert à déterminer leur forme sur leur usage; c'est à lui seul de juger si elles sont bien ou mal, & d'en corriger les défauts. Ainsi dans tout instrument possible, il y a trois objets de pratique à considérer, savoir l'usage, la fabrique, & l'imitation. Ces deux derniers arts dépendent manifestement du premier, & il n'y a rien d'imitable dans la nature à quoi l'on ne puisse appliquer les mêmes distinctions.

Si l'utilité, la bonté, la beauté d'un instrument, d'un animal, d'une action se rapporte à l'usage qu'on en tire; s'il n'appartient qu'à celui qui les met en œuvre d'en donner le modele & de juger si ce modele est fidélement exécuté; loin que l'imitateur soit en état de prononcer sur les qualités des choses qu'il imite, cette décision n'appartient pas même à celui qui les a faites. L'imitateur suit l'Ouvrier dont il copie l'ouvrage, l'Ouvrier suit l'Artiste qui sait s'en servir,

& ce dernier ſeul apprécie également la choſe & ſon imitation; ce qui confirme que les tableaux du Poëte & du Peintre n'occupent que la troiſieme place après le premier modele ou la vérité.

Mais le Poëte qui n'a pour juge qu'un Peuple ignorant auquel il cherche à plaire, comment ne défigurera-t-il pas, pour le flatter, les objets qu'il lui préſente? Il imitera ce qui paroît beau à la multitude, ſans ſe ſoucier s'il l'eſt en effet. S'il peint la valeur, aura-t-il Achille pour juge? S'il peint la ruſe, Ulyſſe le reprendra-t-il? Tout au contraire Achille & Ulyſſe ſeront ſes perſonnages; Therſite & Dolon, ſes ſpectateurs.

Vous m'objecterez que le Philoſophe ne ſait pas non plus lui-même tous les arts dont il parle, & qu'il étend ſouvent ſes idées auſſi loin que le Poëte étend ſes images. J'en conviens; mais le Philoſophe ne ſe donne pas pour ſavoir la vérité, il la cherche; il examine, il diſcute, il étend nos vues, il nous inſtruit même en ſe trompant; il propoſe ſes doutes pour des doutes, ſes conjectures pour des conjectures, & n'affirme que ce qu'il ſait. Le Philoſophe qui raiſonne ſoumet ſes raiſons à notre jugement; le Poëte & l'imitateur ſe fait juge lui-même. En nous offrant ſes images, il les affirme conformes à la vérité: il eſt donc obligé de la connoître ſi ſon art a quelque réalité; en peignant tout il

ſe donne pour tout ſavoir. Le Poëte eſt le Peintre qui fait l'image, le Philoſophe eſt l'Architecte qui leve le plan : l'un ne daigne pas même approcher de l'objet pour le peindre ; l'autre meſure avant que de tracer.

Mais de peur de nous abuſer par de fauſſes analogies ; tâchons de voir plus diſtinctement à quelle partie, à quelle faculté de notre ame ſe rapportent les imitations du Poëte, & conſidérons d'abord d'où vient l'illuſion de celles du Peintre. Les mêmes corps vus à diverſes diſtances ne paroiſſent pas de même grandeur, ni leurs figures également ſenſibles, ni leurs couleurs de la même vivacité. Vus dans l'eau ils changent d'apparence ; ce qui étoit droit, paroît briſé ; l'objet paroît flotter avec l'onde. A travers un verre ſphérique ou creux tous les rapports des traits ſont changés ; à l'aide du clair & des ombres une ſurface plane ſe releve ou ſe creuſe au gré du Peintre ; ſon pinceau grave des traits auſſi profonds que le ciſeau du Sculpteur, & dans les reliefs qu'il ſait tracer ſur la toile, le toucher démenti par la vue laiſſe à douter auquel des deux on doit ſe fier. Toutes ces erreurs ſont évidemment dans les jugemens précipités de l'eſprit. C'eſt cette foibleſſe de l'entendement humain, toujours preſſé de juger ſans connoître, qui donne priſe à tous ces preſtiges de magie par leſquels l'Optique & la Mécanique abuſent nos ſens. Nous concluons, ſur la ſeule appa-

rence, de ce que nous connoiſſons à ce que nous ne connoiſſons pas, & nos inductions fauſſes ſont la ſource de mille illuſions.

Quelles reſſources nous ſont offertes contre ces erreurs? Celles de l'examen & de l'analyſe. La ſuſpenſion de l'eſprit, l'art de meſurer, de peſer, de compter, ſont les ſecours que l'homme a pour vérifier les rapports des ſens, afin qu'il ne juge pas de ce qui eſt grand ou petit, rond ou quarré, rare ou compacte, éloigné ou proche, par ce qui paroît l'être, mais par ce que le nombre, la meſure & le poids lui donnent pour tel. La comparaiſon, le jugement des rapports trouvés par ces diverſes opérations, appartiennent inconteſtablement à la faculté raiſonnante, & ce jugement eſt ſouvent en contradiction avec celui que l'apparence des choſes nous fait porter. Or, nous avons vu ci-devant que ce ne ſauroit être par la même faculté de l'ame, qu'elle porte des jugemens contraires des mêmes choſes conſidérées ſous les mêmes relations. D'où il ſuit que ce n'eſt point la plus noble de nos facultés, ſavoir la raiſon, mais une faculté différente & inférieure, qui juge ſur l'apparence & ſe livre au charme de l'imitation. C'eſt ce que je voulois exprimer ci-devant, en diſant que la Peinture, & généralement l'art d'imiter, exerce ſes opérations loin de la vérité des choſes, en s'uniſſant à une partie de notre ame dépourvue de prudence & de raiſon, & in-

capable de rien connoître par elle-même de réel & de vrai (*d*). Ainſi l'art d'imiter, vil par ſa nature & par la faculté de l'ame ſur laquelle il agit, ne peut que l'être encore par ſes productions, du moins quant au ſens matériel qui nous fait juger des tableaux du Peintre. Conſidérons maintenant le même art appliqué par les imitations du Poëte immédiatement au ſens interne, c'eſt-à-dire, à l'entendement.

La ſcene repréſente les hommes agiſſant volontairement ou par force, eſtimant leurs actions bonnes ou mauvaiſes, ſelon le bien ou la mal qu'ils penſent leur en revenir, & diverſement affectés à cauſe d'elles, de douleur ou de volupté. Or par les raiſons que nous avons déjà diſcutées, il eſt impoſſible que l'homme ainſi préſenté ſoit jamais d'accord avec lui-même; & comme l'apparence & la réalité des objets ſenſibles lui en donnent des opinions contraires, de même il apprécie différemment les objets de ſes actions, ſelon qu'ils ſont éloignés ou proches, conformes ou oppoſés à ſes paſſions; & ſes jugemens, mobiles comme elles, mettent ſans ceſſe en contradiction ſes deſirs, ſa raiſon, ſa volonté & toutes les puiſſances de ſon ame.

(*d*) Il ne faut pas prendre ici ce mot de *partie* dans un ſens exact, comme ſi Platon ſuppoſoit l'ame réellement diviſible ou compoſée. La diviſion qu'il ſuppoſe & qui lui fait employer le mot de *parties*, ne tombe que ſur les divers genres d'opérations par leſquelles l'ame ſe modifie, & qu'on appelle autrement *facultés*.

La ſcene repréſente donc tous les hommes, & même ceux qu'on nous donne pour modeles, comme affectés autrement qu'ils ne doivent l'être pour ſe maintenir dans l'état de modération qui leur convient. Qu'un homme ſage & courageux perde ſon fils, ſon ami, ſa maîtreſſe, enfin l'objet le plus cher à ſon cœur; on ne le verra point s'abandonner à une douleur exceſſive & déraiſonnable; & ſi la foibleſſe humaine ne lui permet pas de ſurmonter tout-à-fait ſon affliction, il la tempérera par la conſtance; une juſte honte lui fera renfermer en lui-même une partie de ſes peines; &, contraint de paroître aux yeux des hommes, il rougiroit de dire & faire en leur préſence pluſieurs choſes qu'il dit & fait étant ſeul. Ne pouvant être en lui tel qu'il veut, il tâche au moins de s'offrir aux autres tel qu'il doit être. Ce qui le trouble & l'agite, c'eſt la douleur & la paſſion; ce qui l'arrête & le contient, c'eſt la raiſon & la loi; & dans ces mouvemens oppoſés, ſa volonté ſe déclare toujours pour la derniere.

En effet, la raiſon veut qu'on ſupporte patiemment l'adverſité, qu'on n'en agrave pas le poids par des plaintes inutiles, qu'on n'eſtime pas les choſes humaines au-delà de leur prix, qu'on n'épuiſe pas à pleurer ſes maux les forces qu'on a pour les adoucir, & qu'enfin l'on ſonge quelquefois qu'il eſt impoſſible à l'homme de prévoir l'avenir & de ſe connoître aſſez lui-même

pour ſavoir ſi ce qui lui arrive eſt un bien ou un mal pour lui.

Ainſi ſe comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaiſe fortune. Il tâchera de mettre à profit ſes revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le haſard lui amene; & ſans ſe lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il ſaura porter, s'il le faut, un fer ſalutaire à ſa bleſſure, & la faire ſaigner pour la guérir. Nous dirons donc que la conſtance & la fermeté dans les diſgraces ſont l'ouvrage de la raiſon, & que le deuil, les larmes, le déſeſpoir, les gémiſſemens appartiennent à une partie de l'ame oppoſée à l'autre, plus débile, plus lâche, & beaucoup inférieure en dignité.

Or c'eſt de cette partie ſenſible & foible que ſe tirent les imitations touchantes & variées qu'on voit ſur la ſcene. L'homme ferme, prudent, toujours ſemblable à lui-même, n'eſt pas ſi facile à imiter; &, quand il le ſeroit, l'imitation, moins variée, n'en ſeroit pas ſi agréable au Vulgaire; il s'intéreſſeroit difficilement à une image qui n'eſt pas la ſienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ſes mœurs, ni ſes paſſions: jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il ſent lui être abſolument étrangers. Auſſi l'habile Poëte, le Poëte qui ſait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au Peuple

& aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe; mais il charme les ſpectateurs par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théatre de cris & de gémiſſemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſérables. C'eſt par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverſes, le Poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

Cette habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altere & change tellement nos jugemens ſur les choſes louables, que nous nous accoutumons à honorer la foibleſſe d'ame ſous le nom de ſenſibilité, & à traiter d'hommes durs & ſans ſentimens ceux en qui la ſévérité du devoir l'emporte, en toute occaſion, ſur les affections naturelles. Au contraire nous eſtimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, ſont l'éternel jouet des événemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié déſordonnée rend injuſtes pour ſervir leurs amis; ceux qui ne connoiſſent d'autre regle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du ſexe qui les ſubjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que

leurs passions, ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie; les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris, & ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théatre.

C'est donc avec raison que nous blâmions les imitations du Poëte & que nous les mettions au même rang que celles du Peintre; soit pour être également éloignées de la vérité, soit parce que l'un & l'autre flattant également la partie sensible de l'ame, & négligeant la rationnelle, renversent l'ordre de nos facultés, & nous font subordonner le meilleur au pire. Comme celui qui s'occuperoit dans la République à soumettre les bons aux méchans, & les vrais chefs aux rebelles, seroit ennemi de la Patrie & traître à l'Etat; ainsi le Poëte imitateur porte les dissensions & la mort dans la République de l'ame, en élevant & nourrissant les plus viles facultés aux dépens des plus nobles, en épuisant & usant ses forces sur les choses les moins dignes de l'occuper, en confondant par de vains simulacres le vrai beau avec l'attrait mensonger qui plaît à la multitude, & la grandeur apparente avec la véritable grandeur.

Quelles ames fortes oseront se croire à l'é-

preuve du ſoin que prend le Poëte de les corrompre ou de les décourager? Quand Homere ou quelque Auteur tragique nous montre un Héros ſurchargé d'afflictions, criant, lamentant, ſe frappant la poitrine; un Achille, fils d'une Déeſſe, tantôt étendu par terre & répandant des deux mains du ſable ardent ſur ſa tête; tantôt errant comme un forcené ſur le rivage, & mêlant au bruit des vagues ſes hurlemens effrayans; un Priam, vénérable par ſa dignité, par ſon grand âge, par tant d'illuſtres enfans, ſe roulant dans la fange, ſouillant ſes cheveux blancs, faiſant retentir l'air de ſes imprécations, & apoſtrophant les Dieux & les hommes; qui de nous, inſenſible à ces plaintes, ne s'y livre pas avec une ſorte de plaiſir? Qui ne ſent pas naître en ſoi-même le ſentiment qu'on nous repréſente? Qui ne loue pas ſérieuſement l'art de l'Auteur, & ne le regarde pas comme un grand Poëte, à cauſe de l'expreſſion qu'il donne à ſes tableaux, & des affections qu'il nous communique? Et cependant lorſqu'une affliction domeſtique & réelle nous atteint nous-mêmes, nous nous glorifions de la ſupporter modérément, de ne nous en point laiſſer accabler juſqu'aux larmes; nous regardons alors le courage que nous nous efforçons d'avoir comme une vertu d'homme, & nous nous croirions auſſi lâches que des femmes, de pleurer & gémir comme ces Héros qui nous ont touchés ſur la ſcene. Ne ſont-ce pas de fort

utiles Spectacles que ceux qui nous font admirer des exemples que nous rougirions d'imiter, & où l'on nous intéreſſe à des foibleſſes dont nous avons tant de peine à nous garantir dans nos propres calamités? La plus noble faculté de l'ame, perdant ainſi l'uſage & l'empire d'elle-même, s'accoutume à fléchir ſous la loi des paſſions; elle ne réprime plus nos pleurs & nos cris; elle nous livre à notre attendriſſement pour des objets qui nous ſont étrangers; & ſous prétexte de commiſération pour des malheurs chimériques, loin de s'indigner qu'un homme vertueux s'abandonne à des douleurs exceſſives, loin de nous empêcher de l'applaudir dans ſon aviliſſement, elle nous laiſſe applaudir nous-mêmes de la pitié qu'il nous inſpire; c'eſt un plaiſir que nous croyons avoir gagné ſans foibleſſe & que nous goûtons ſans remords.

Mais en nous laiſſant ainſi ſubjuguer aux douleurs d'autrui, comment réſiſterons-nous aux nôtres; & comment ſupporterons-nous plus courageuſement nos propres maux que ceux dont nous n'appercevons qu'une vaine image? Quoi! ſerons-nous les ſeuls qui n'aurons point de priſe ſur notre ſenſibilité? Qui eſt-ce qui ne s'appropriera pas dans l'occaſion ces mouvemens auxquels il ſe prête ſi volontiers? Qui eſt-ce qui ſaura refuſer à ſes propres malheurs les larmes qu'il prodigue à ceux d'un autre? J'en dis autant de la Comédie, du rire indécent qu'elle

nous

nous arrache, de l'habitude qu'on y prend de tourner tout en ridicule, même les objets les plus sérieux & les plus graves, & de l'effet presque inévitable par lequel elle change en bouffons & plaisans de Théatre les plus respectables des Citoyens. J'en dis autant de l'amour, de la colere, & de toutes les autres passions, auxquelles devenant de jour en jour plus sensibles par amusement & par jeu, nous perdons toute force pour leur résister, quand elles nous assaillent tout de bon. Enfin, de quelque sens qu'on envisage le Théatre & ses imitations, on voit toujours, qu'animant & fomentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer aux dépens de nous-mêmes le soin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Quand donc, ami Glaucus, vous rencontrerez des enthousiastes d'Homere; quand ils vous diront qu'Homere est l'instituteur de la Grece & le maître de tous les arts; que le gouvernement des Etats, la discipline civile, l'éducation des hommes & tout l'ordre de la vie humaine sont enseignés dans ses Ecrits; honorez leur zele; aimez & supportez les comme des hommes doués de qualités exquises; admirez avec eux les merveilles de ce beau génie; ac-

cordez-leur avec plaiſir qu'Homere eſt le Poëte par excellence, le modele & le chef de tous les Auteurs tragiques. Mais ſongez toujours que les Hymnes en l'honneur des Dieux & les louanges des grands hommes ſont la ſeule eſpece de Poéſie qu'il faut admettre dans la République, & que, ſi l'on y ſouffre une fois cette Muſe imitative qui nous charme & nous trompe par la douceur de ſes accens, bientôt les actions des hommes n'auront plus pour objet, ni la loi, ni les choſes bonnes & belles, mais la douleur & la volupté; les paſſions excitées domineront au lieu de la raiſon; les Citoyens ne ſeront plus des hommes vertueux & juſtes, toujours ſoumis au devoir & à l'équité, mais des hommes ſenſibles & foibles qui feront le bien ou le mal indifféremment, ſelon qu'ils ſeront entraînés par leur penchant. Enfin, n'oubliez jamais qu'en banniſſant de notre Etat les drames & pieces de Théatre nous ne ſuivons point un entêtement barbare, & ne mépriſons point les beautés de l'art; mais nous leur préférons les beautés immortelles qui réſultent de l'harmonie de l'ame & de l'accord de ſes facultés.

Faiſons plus encore: Pour nous garantir de toute partialité, & ne rien donner à cette antique diſcorde qui regne entre les Philoſophes & les Poëtes, n'ôtons rien à la Poéſie & à l'imitation de ce qu'elles peuvent alléguer pour

leur défenſe, ni à nous des plaiſirs innocens qu'elles peuvent nous procurer. Rendons cet honneur à la vérité d'en reſpecter juſqu'à l'image, & de laiſſer la liberté de ſe faire entendre à tout ce qui ſe renomme d'elle. En impoſant ſilence aux Poëtes, accordons à leurs amis la liberté de les défendre & de nous montrer, s'ils peuvent, que l'art condamné par nous comme nuiſible n'eſt pas ſeulement agréable, mais utile à la République & aux Citoyens. Ecoutons leurs raiſons d'une oreille impartiale, & convenons de bon cœur que nous aurons beaucoup gagné pour nous-mêmes, s'ils prouvent qu'on peut ſe livrer ſans riſque à de ſi douces impreſſions. Autrement, mon cher Glaucus, comme un homme ſage épris des charmes d'une maîtreſſe, voyant ſa vertu prête à l'abandonner, rompt, quoiqu'à regret, une ſi douce chaîne, & ſacrifie l'amour au devoir & à la raiſon; ainſi, livrés dès notre enfance aux attraits ſéducteurs de la Poéſie, & trop ſenſibles, peut-être, à ſes beautés, nous nous munirons pourtant de force & de raiſon contre ſes preſtiges: ſi nous oſons donner quelque choſe au goût qui nous attire, nous craindrons au moins de nous livrer à nos premieres amours: nous nous dirons toujours qu'il n'y a rien de ſérieux ni d'utile dans tout cet appareil dramatique: en prêtant quelquefois nos oreilles à la Poéſie, nous garantirons nos cœurs

d'être abusés par elle, & nous ne souffrirons point qu'elle trouble l'ordre & la liberté, ni dans la République intérieure de l'ame, ni dans celle de la Société humaine. Ce n'est pas une légere alternative que de se rendre meilleur ou pire, & l'on ne sauroit peser avec trop de soin la délibération qui nous y conduit. O mes amis! c'est, je l'avoue, une douce chose de se livrer aux charmes d'un talent enchanteur, d'acquérir par lui des biens, des honneurs, du pouvoir, de la gloire: mais la puissance, & la gloire, & la richesse, & les plaisirs, tout s'éclipse & disparoît comme une ombre, auprès de la justice & de la vertu.



PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le théatre repréſente un attelier de Sculpteur, Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des ſtatues ébauchées. Dans le fond eſt une autre ſtatue cachée ſous un pavillon d'une étoffe légere & brillante, orné de crepines & de guirlandes.

Pygmalion, aſſis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triſte ; puis ſe levant tout-à-coup, il prend ſur ſa table des outils de ſon art, va donner, par intervalles, quelques coups de ciſeau ſur quelqu'une de ſes ébauches, ſe recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

PYGMALION.

IL n'y a point-là d'ame ni de vie ; ce n'eſt que de la pierre ; je ne ferai jamais rien de tout cela. O mon génie où es-tu ? Mon talent, qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'eſt éteint, mon imagination s'eſt glacée, le marbre ſort froid de mes mains. Pygmalion tu ne fais plus des Dieux, tu n'es qu'un vulgaire artiſte..... Vils inſtrumens, qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez plus mes mains.

Il jette avec dédain ſes outils, & ſe promene quelque tems, en rêvant les bras croiſés.

Que ſuis-je devenu? .... quelle étrange révolution s'eſt faite en moi! ..... Tyr, Ville opulente & ſuperbe, les monumens des arts, dont tu brilles, ne m'attirent plus. J'ai perdu le goût que je prenois à les admirer. Le commerce des Artiſtes & des Philoſophes me devient inſipide; l'entretien des Peintres & des Poëtes eſt ſans attraits pour moi; la louange & la gloire n'élevent plus mon ame; les éloges de ceux qui en recevront de la poſtérité ne me touchent plus; l'amitié même a perdu pour moi ſes charmes. Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvres de la nature, que mon art oſoit imiter, & ſur les pas deſquels les plaiſirs m'attiroient ſans ceſſe: vous, mes charmans modeles, qui m'embraſiez à la fois des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai ſurpaſſés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'aſſied, & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier, par un charme inconcevable.... je ne ſais rien faire..... & je ne puis m'en éloigner.... J'erre de groupe en groupe..... de figure en figure.... Mon ciſeau foible.... incertain..... ne reconnoît plus ſon guide..... Ces ouvrages groſſiers, reſtés à leur timide ébauche, ne ſentent plus la main qui jadis les eût animés.

(Il se leve impétueusement.)

C'en est fait..... c'en est fait..... j'ai perdu mon génie..... Si jeune encore, je survis à mon talent..... Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore?.... Qu'ai-je en moi qui semble m'embraser.... Quoi! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions? Sent-on ces élans des passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation secrete qui me tourmente, & dont je ne puis démêler la cause? J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportois à mes travaux. Je l'ai caché sous le voile; mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, & ne suis pas plus attentif. Qu'il va m'être cher; qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage! Quand mon génie éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, & je dirai: Voilà ce que fit autrefois Pygmalion! O ma Galathée! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, & je serai consolé.

(Il s'approche du pavillon, puis se retire, va, vient, & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher..... qu'est-ce que j'y gagne? ... Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes

œuvres? Peut-être y reſte-t-il quelque défaut, que je n'ai pas remarqué: peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à ſa parure? Aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet ſi charmant. Peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languiſſante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je? ah! je ne l'ai point encore examinée, je n'ai fait juſqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile, & le laiſſe retomber comme effrayé.)

Je ne ſais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile: une frayeur me ſaiſit: je crois toucher au ſanctuaire de quelque Divinité..... Inſenſé! c'eſt une pierre, c'eſt ton ouvrage. Qu'importe? on ſert des Dieux dans nos Temples, qui ne ſont pas d'une autre matiere & qui n'ont pas été faits d'une autre main.

(Il leve le voile en tremblant, & ſe proſterne; on voit la ſtatue de Galathée poſée ſur un piédeſtal fort petit, mais exhauſſé par un gradin de marbre, formé de marches demi circulaires.

O Galathée! recevez mon hommage: oui, je me ſuis trompé, j'ai voulu vous faire Nymphe, & je vous ai fait Déeſſe: Vénus même eſt moins belle que vous..... Vanité! foibleſſe humaine! je ne puis me laſſer d'admirer mon ouvrage! Je m'enivre d'amour propre, je m'adore dans ce que j'ai

fait.... Non, rien de si beau ne parut dans la nature; j'ai passé l'ouvrage des Dieux. Quoi! tant de beautés sortent de mes mains!... mes mains les ont donc touchées!.... Ma bouche a donc pu.... Pygmalion..... Je vois un défaut; ce vêtement couvre trop le nud; il faut l'échancrer davantage: les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

(Il prend son maillet & son ciseau, puis s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher: enfin le ciseau déjà levé, il s'arrête.)

Quel tremblement!.... quel trouble!.... je tiens le ciseau d'une main mal assurée..... Je ne puis.... je n'ose.... je gâterai tout.....

(Il s'encourage, & enfin, présentant son ciseau, il en donne un coup, &, saisi d'effroi, il le laisse tomber, en poussant un grand cri.)

Dieux! je sens la chair palpitante repousser le ciseau!...

(Il descend, tremblant & confus.)

Vaine terreur... fol aveuglement... Non, je n'y toucherai point. Les Dieux m'épouvantent sans doute; elle est déjà consacrée à leur rang.

(Il la considere de nouveau.)

Que veux-tu changer.... regarde.... quels nouveaux charmes veux-tu lui donner? Ah! c'est

ſa perfection qui fait ſon défaut. Divine Galathée? moins parfaite, il ne te manqueroit rien.

(*Tendrement.*)

Mais, il ne te manque qu'une ame; ta figure ne peut s'en paſſer.

(*Avec plus d'attendriſſement encore.*)

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle!

(*Il s'arrête long-tems, puis retournant s'aſſeoir, il dit d'une voix lente, entrecoupée & changée.*)

Quels deſirs oſois-je former.... quels vœux inſenſés.... Qu'eſt-ce que je ſens.... ô ciel! le voile de l'illuſion tombe.... & je n'oſe voir dans mon cœur, j'aurois trop à m'en indigner.

(*Longue pauſe dans un profond accablement.*)

Voilà donc la noble paſſion qui m'égare.... C'eſt donc pour cet objet inanimé que je n'oſe ſortir d'ici.... un marbre, une pierre, une maſſe informe & dure, travaillée avec ce fer... Inſenſé! rentre en toi-même... gémis ſur toi, ſur ton erreur... vois ta folie... Mais non....

(*Impétueuſement.*)

Non, je n'ai point perdu le ſens: non, je n'extravague point: non, je ne me reproche rien....

Ce n'eſt point de ce marbre que je ſuis épris ; c'eſt d'un être vivant qui lui reſſemble ; c'eſt de la figure qu'il offre à mes yeux..... En quelque lieu que ſoit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, & quelque main qui l'ai faite, elle aura tous les vœux de mon cœur.... Oui, ma ſeule folie eſt de diſcerner la beauté ; mon ſeul crime eſt d'y être ſenſible.... Il n'y a rien là dont je doive rougir....

(*Moins vivement, mais toujours avec paſſion.*)

Quels traits de feu ſemblent ſortir de cet objet, pour embraſer mes ſens, & retourner avec mon ame à leur ſource ! Hélas ; il reſte immobile & froid, tandis que mon cœur, embraſé par ſes charmes, voudroit quitter mon corps, pour aller échauffer le ſien..... Je crois, dans mon délire, pouvoir m'élancer hors de moi.... je crois pouvoir lui donner ma vie, & l'animer de mon ame... Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée.... Que dis-je, ô ciel ! ſi j'étois elle, je ne la verrois pas, je ne ſerois pas celui qui l'aime.... Non, que ma Galathée vive, & que je ne ſois pas elle..... Ah ! que je ſois toujours un autre, pour vouloir toujours être à elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé.

Tranſports, tourmens, vœux, deſirs, rage, impuiſſance, amour terrible, amour funeſte !... tout l'enfer eſt dans mon cœur agité..., Dieux puiſſans ! Dieux bienfaiſans ! Dieux du peuple,

qui connûtes les paſſions des hommes ! Ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres cauſes ! Voyez cet objet, voyez mon cœur ; ſoyez juſtes, & méritez vos autels.

(*Avec un enthouſiaſme plus pathétique.*)

Et toi, ſublime eſſence qui te cache aux ſens, & te fais ſentir aux cœurs !... ame de l'univers, principe de toute exiſtence, toi, qui par l'amour donne l'harmonie aux élémens, la vie à la matiere, le ſentiment aux corps, & la forme à tous les êtres.... feu ſacré ! céleſte Vénus ! par qui tout ſe conſerve & ſe reproduit ſans ceſſe !... Ah ! où eſt ton équilibre ? Où eſt ta force expanſive ? Où eſt la loi de la nature dans le ſentiment que j'éprouve ?.... où eſt ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains deſirs ?... Tous tes feux ſont concentrés dans mon cœur, & le froid de la mort reſte ſur ce marbre, je péris par l'excès de vie qui lui manque.... Hélas.... je n'attends point de prodiges : il exiſte, il doit ceſſer : l'ordre eſt troublé ; la nature eſt outragée : rends leur empire à ſes loix ; rétablis ſon cours bienfaiſant, & verſe également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choſes. Partage leur cette ardeur dévorante qui conſume l'un ſans animer l'autre. C'eſt toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le ſentiment & la vie.... Donne-lui la moitié de la mienne..... Donne-lui tout s'il le faut, il me ſuffira

de vivre en elle. O toi qui daignes ſourire aux hommages des mortels! qui ne ſent rien ne t'honore pas. Etends ta gloire avec tes œuvres. Déeſſe de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un ſi parfait modele ſoit l'image de ce qui n'eſt pas.

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'aſſurance & de joie.

Je reprends mes ſens.... quel calme inattendu, quel courage ineſpéré me ranime.... Une fievre mortelle embraſoit mon ſang: un baume de confiance & d'eſpoir coule dans mes veines: je crois me ſentir renaître.... Ainſi, le ſentiment de notre dépendance ſert quelquefois à notre conſolation. Quelque malheureux que ſoient les mortels, quand ils ont invoqué les Dieux, ils ſont plus tranquilles: mais cette injuſte confiance trompe ceux qui font des vœux inſenſés. Hélas! en l'état où je ſuis on invoque tout, & rien ne nous écoute. L'eſpoir qui nous abuſe eſt plus inſenſé que le deſir. Honteux de tant d'égaremens, je n'oſe pas même en contempler la cauſe. Quand je veux lever les yeux ſur cet objet fatal, je ſens un nouveau trouble, une palpitation me ſuffoque, une ſecrete frayeur m'arrête....

(*Ironie amere.*)

Eh, regarde malheureux! deviens intrépide, oſe fixer une ſtatue.

Il la voit s'animer. & se détourne saisi d'effroi & le cœur serré de douleur.

Qu'ai-je vu !.... Dieux ! ... qu'ai-je cru voir.... le coloris des chairs.... un feu dans les yeux..... des mouvemens même.... Ce n'étoit pas assez d'espérer des prodiges ; pour comble de miseres, enfin je l'ai vu.

(Excès d'accablement.)

Infortuné ! c'en est donc fait..... ton délire est à son dernier terme ; ta raison t'abandonne ainsi que ton génie : ne la regrette point, Pygmalion, sa perte couvrira ton opprobre.

(Vive indignation.)

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à vision.

(Il se retourne & voit la Statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins. Il se jette à genoux, leve les mains & les yeux au Ciel.)

Dieux immortels ! ... Vénus ! .. Galathée ! .. ô prestige d'un amour forcené ! ...

(Galathée se touche.)

GALATHE'E.

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi.

GALATHÉE *se touchant encore.*
C'eſt moi.

PYGMALION.

Raviſſante illuſion qui paſſez juſqu'à mes oreilles. Ah! n'abandonnez jamais mes ſens.

(Galathée fait quelques pas & touche un marbre.)

Ce n'eſt plus moi.

Pygmalion, dans des agitations, dans des tranſports qu'il a peine à contenir, ſuit tous ſes mouvemens, l'écoute, l'obſerve avec une vive attention qui lui permet à peine de reſpirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde.

Il ſe leve précipitamment, lui tend les bras & la regarde avec extaſe. Elle poſe une main ſur lui, il treſſaillit, prend cette main, la porte à ſon cœur, puis la couvre d'ardens baiſers.

GALATHÉE, *avec un ſoupir.*
Ah! encore moi....

PYGMALION.

Oui, cher & charmant objet: oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur, & des dieux.... c'eſt toi, c'eſt toi ſeul.... je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.

FIN.

TABLE

DES

ARTICLES

Contenus dans ce troiſieme Tome.

Lettre de J. J. Rouſſeau, à M. d'Alembert, ſur les Théatres.

Deſcription abrégée du Gouvernement de Geneve, par M. d'Alembert.

Réponſe de M. d'Alembert, à M. Rouſſeau, ſur les Théatres.

Diſcours ſur la queſtion : Quelle eſt la vertu la plus néceſſaire aux Héros ; & quels ſont les Héros à qui cette vertu a manqué ?

La Reine Fantaſque, Conte.

De l'Imitation théatrale : Eſſai tiré des Dialogues de Platon.

Pygmalion, ſcene Lyrique.

FIN DE LA TABLE.